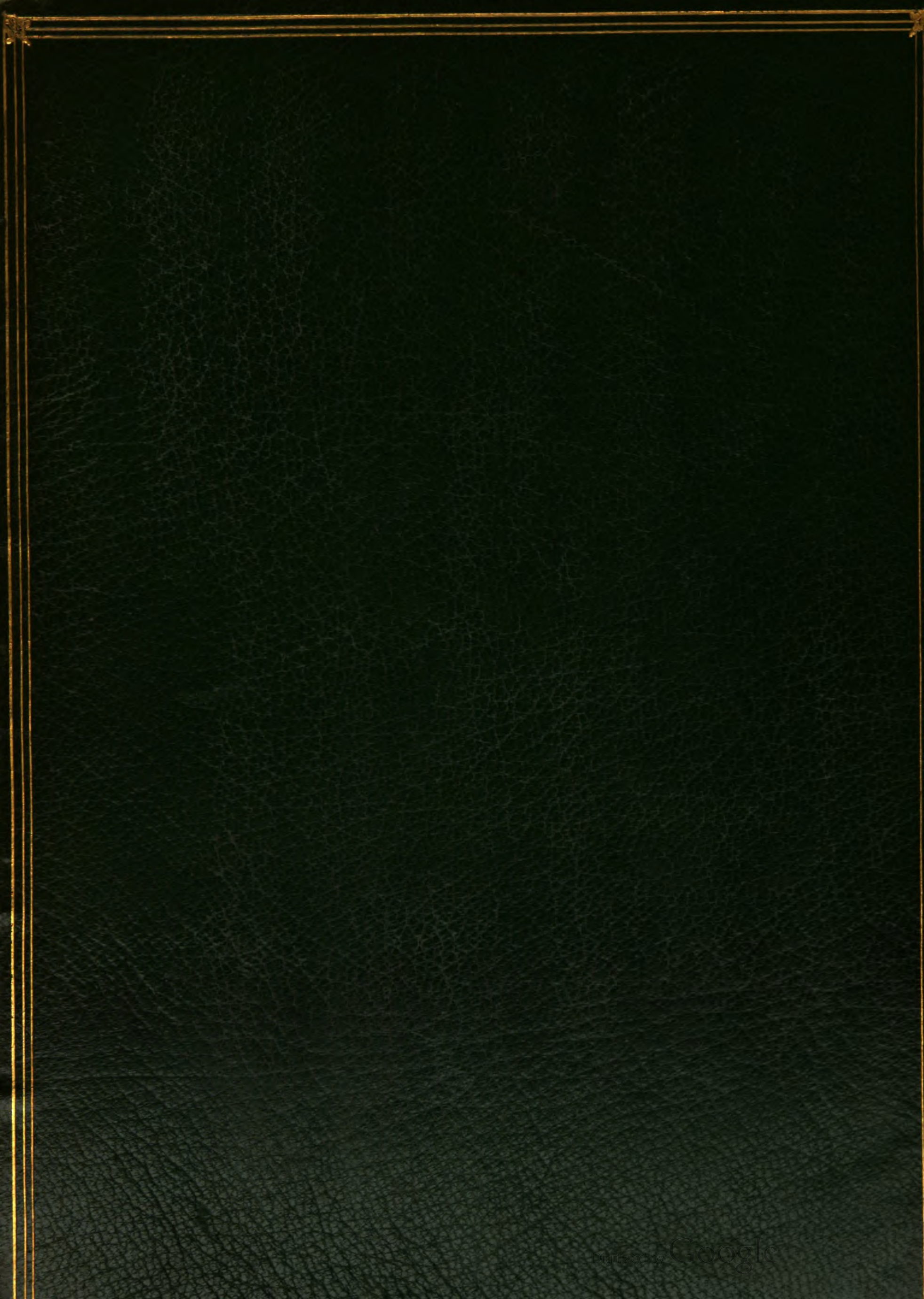
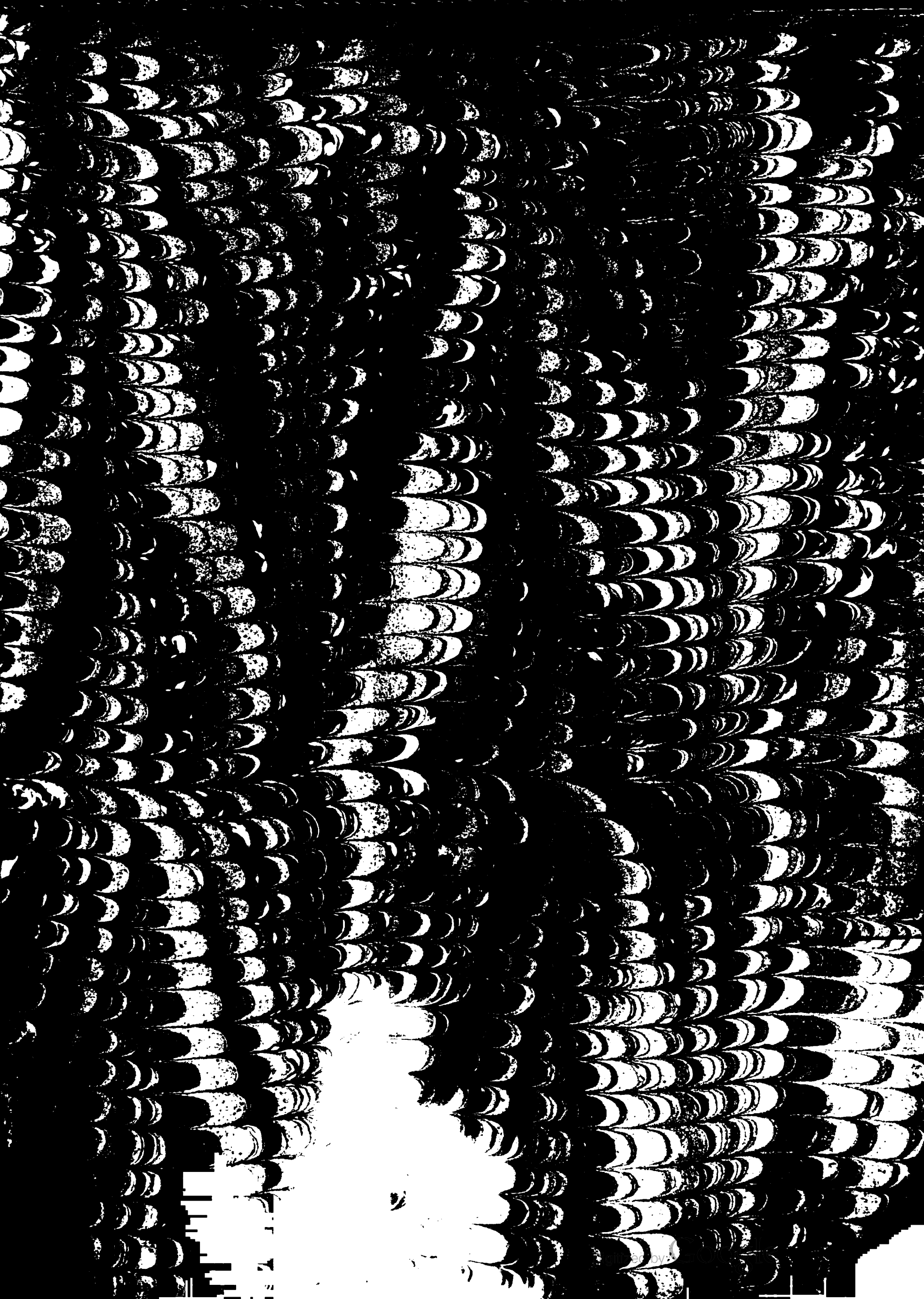
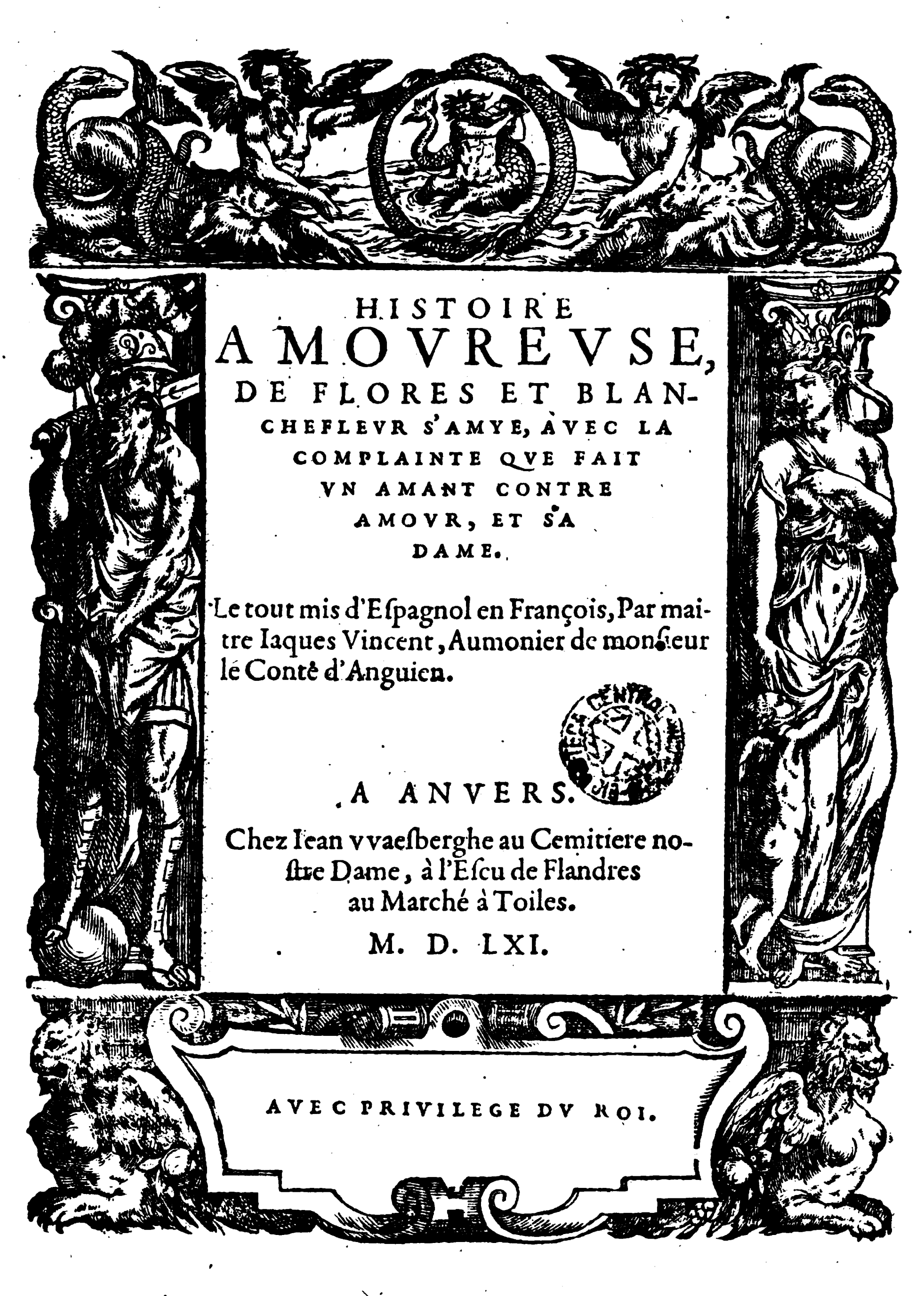






Histoire



HISTOIRE AMOVREVSE, DE FLORES ET BLANCHEFLEVR S'AMYE, AVEC LA COMPLAINTE QVE FAIT VN AMANT CONTRE AMOVR, ET SA DAME.

Le tout mis d'Espagnol en François, Par maitre Iaques Vincent, Aumonier de monsieur le Conte d'Anguien.

A ANVERS.
Chez Iean vvaesberghe au Cemitiere nostre Dame, à l'Escu de Flandres au Marché à Toiles.
M. D. LXI.

AVEC PRIVILEGE DV ROI.

LA Maiesté Royalle a dõné Priuilege a Iean waesberghe, libraire en la ville d'Anuers de pouuoir faire imprimer védre & distribuer en ses païs de per de çà *L'histoire amoureuse de Flores & Blanchefleur s'amye, &c.* Comme plus amplement est declaré en l'original. Donné a Brusselle le. 4. iour de Feburier. 1561.

Boudewijns.

¶ A TRES NOBLE ET VERTVEVX SEIGNEVR, RENÉ DE SANZAY, SEIGNEVR DE SAINCT MARSAULT, *Iaques Vincent desire acroissement d'honneur & felicité perpetuelle.*

ZENOCRATES le sage Philosophe, tāt fort renommé, asseure qu'en vraie amitié consiste bien & mal : comme aiant ensemble affinité. Or aiant connoissance, vertueux Seigneur, qu'auez eté participant de choses plaisantes : & desquelles l'esprit humain peut receuoir contentement, i'ay bien voulu trauailler mō esprit quelque espace de temps, pour traduire l'Histoire amoureuse de Flores, prince d'Espaigne, & de s'amye Blanchefleur : Puis l'aiant acheuée, pensant au sçauoir qui vous fait cōpagnie, assuré de votre fermeté, ay pris desir, mettre en françois la Complainte que fait Luzindaro, prince d'Æthiopie, contre le trompeur Cupidon & vne Dame. La perte de laquelle, ne luy fut moins facheuse, que vous ha eté le regret, lors qu'eloignates celle en qui gisoit votre felicité. Ie vous prie penser qu'en semblables affaires, celuy se peut reputer heureux, qui est exempt de passion, & langueur: Ce que ie treuue impossible: Car ce cruel dieu des amans qui s'est autrefois bandé contre la Déesse Venus, sa mere, est en coutume paier en semblable mōnoie, ceux qui voluntairemēt prennent plaisir obeir à ses loix. Lesquelles n'aiant en contennement & mépris, i'ay mis en lumiere ce que vous presente. Et si aucun s'auance, & prent la hardiesse me desestimer pour m'ettre amusé sur cette histoire fabuleuse: Ie feray mon rempart de l'Art d'aimer, ecrit par Ouide, & des confabulations amoureuses, cōposées par Seneque: Et pensant en eux, donray allegement à mon esprit: Car encore qu'ilz fussent sages, ingenieux, & subtilz: si n'auoiēt ilz la iouissance d'vn plus grād priuilege que moy. Ie croy bien que les trop curieux, ne faudront me declarer amy de fiction: Mais ie leur répondray, que soubs le sens moral d'icelle, on peut recueillir quelque fruit. Vous auertissant que le discours de ces deux Amants, nous fait connoitre auec quelle obligation, ceux qui aspirent donner fin à leur peine, doiuent ettre constans, & vser de vertu: laquelle rend immortel à la posterité, celuy qui s'etudie la suiure. Cōme i'ay entendu qu'auez fait, par Maitre Pierre Tredehan d'Angers mon familier amy, l'heureux cōmencemēt duquel, promet q̄lque chose de bō à ceux de la terre ou il s'est nourry, cōme ilz pourrōt voir de brief, par quelque oeuure poetique qu'il veut mettre en lumiere: attēdāt leq̄l, Ie vous prie vouloir poursuiure la faueur de votre gloire, sās faire cas du trauail qu'a uez parcidauāt souffert. Et par mesme moyen, cōtinuer votre amitié enuers celuy, qui à perpetuité vous veut demourer treshumble seruiteur.

ODE, A MAITRE IAQVES VINCENT, SVR l'augmentation de notre langue Françoise: Par Pierre Tredehan d'Angers.

Combien q̃ ma plume etriue
Et ne permet que i'ecriue
Ny en prose, ny en vers,
Connoissant biẽ q̃ ma Muse
Me tient, m'arrette, m'amuse
De voler par l'vniuers:
Bien que le siecle ou nous sommes
Produise tant doctes hommes
Et tant d'excellans espris:
Dont l'ingenieux ouurage
Abatardist mon courage
De faire voir mes ecris:
Si n'ay-ie, Vincent, sceu faire
Que ie me peusse distraire
De t'ecrire en cet endroit,
Immitant l'aile debile
De loiselet peu abile
Qui son vol trop tost prendroit.
S'il est bon que la nature
Incite sa creature
Aimer sa natiuité,
Pourquoy faut il donc qu'elle erre
Par mainte etrangere terre
Mainte Prouince & Cité?
S'il est bon que l'on s'aplique
(Au los de la republique)
A notre langue augmenter,
Que sert sur la Greque Attique,
Et sur la Rommaine antique
Si long temps se tormenter?
L'homme bien en vain s'afole
De voir l'vn, & l'autre Pole,
L'Inde fertile en tous biens,
Si toute sa peine dure,
Tous les trauaux qu'il endure
N'est pour le profit des siens.
Celuy est fol qui s'eforce
D'óter la plus dure écorce
Du Grec, du Latin: aussi
De toute langue etrangére,
S'il n'ha volunté entiere
D'enrichir la sienne ainsi.
Si le grand Academique,
Si le Peripatetique,
Zenon, & tant d'autres Grecs,
En leur langue naturelle
Comme etans amateurs d'elle
Ont ecrit tant de secrez:
Si Ciceron, si Saluste,
Si Iustin, Cesar Auguste,
Tous les Rommains orateurs:
Si Virgile, Ouide, Horace,
Petrarque, Dante, Bocace,
Sont de leur langue amateurs:
Pourquoy differerons ores
(Cherissant la notre encores)
Ces doctes gens immiter?
Serons nous donc si barbares
Que ces richesses tant rares
Nous dedaignons accepter?
Bien vraye fut la parolle
Qui par tout ce vague vole
Et croy qu'elle veint des Cieux,
Laquelle nous fait connoittre
Rien nuisible à l'homme n'ettre
Que l'homme pernicieux.
Bien est de soy peu courtoise
Notre nation Françoise,
Que dy-ie? la Nation!

Mais

Mais vn tas de sourcis graues
Qui pour ce montrer plus braues
Hayent la perfection.
Bien plain est d'ingratitude
C'il qui met tout son étude
A notre langue blâmer,
Et en autres s'etudie
A celle fin qu'on luy die
Qu'il porte l'eau dans la mer.
Bien facheux sont ces satyres,
Mais encor ceux la sont pires
Qui (se voulant tormenter)
Les doctes osent reprendre
Qui pour vertu nous aprendre
Se mettent à translater.
Si la langue Castillane
Eust les beautez d'Oriane
D'Amadis les nobles faitz
Retenuz pour etre ornée,
Et que du mont Pyrenée
N'eussent passé le haut fais:
Si cette veine Angeuine
N'eust de sa manne diuine
Fait aux François abandon:
Et si sa lyre enyurée
Ne nous eust point deliurée
L'amour d'Enée & Didon.
Mesme, Vincent, si ta Muse
Qui à traduire t'amuse
Dont grand honneur tu reçois:
En cette Gauloise terre
Tes Palmerins d'Angleterre
Ne nous eust renduz François:
Ou seroit cette faconde
Qu'autre langue ne seconde
Soit en doux & hautain styl.
Soit aux plus fieres alarmes,
Ou soit (au repos des armes)
Qu'on parle d'honnette-vrili
La grauité du langage
Caché par long & long age
A la clarté de noz yeux:
Eust il en l'Europe toute
Fait l'Etranger (qui l'ecoute)
De notre bien enuieux?
O fole & trop obstinée
Troupe sourcilleuse, née
Des Geans audacieux,
Qui pense é leuer encore
Dessus le riuage more
Vne tour iusques aux cieux!
O ignorance aueuglée!
Comme es tu tant dereglée?
Et hors de toy, que d'oser
Dire ettre mauuais à l'homme
Cela que vertu on nomme
En notre langue exposer?
Le docteur de l'ecriture
S'il veut à la creature
Enseigner la loy de Dieu:
En quelle langue sera-ce
Qu'il luy fera cette grace,
En Grec, Latin, ou Hebrieu?
Le docte iurisconsulte,
Quand il plaide ou qu'il consulte
Pour rendre vn droit éclarcy,
Met il sa langue en arriere
Pour aller donner carriere
Au Grec, au Latin aussi?
Le coronal d'vn armée
S'il la veut rendre animée
A prendre piques & dars:
Se sert il d'autre langage
Que de son propre ramage
Pour animer ses soldars?
C'est vne chose admirable

De voir si long temps durable
Tant peruerse opinion
D'vn tas d'hommes plains d'enuie
Qui veulent finir leur vie
En cette confusion.
C'est chose trop ridicule
A celuy la qui recule
De rendre vn parler parfait:
Et en maint & maint langage
De la plus grand part de l'âge
Perte miserable fait.
L'homme est par trop fol, en somme
Qui vingt ou trente ans consomme
En ces langues, ô quel mal!
Pleust il à Dieu qu'entendue
Fust vne langue epandue
Parmy ce rond Animal.
Alors aurions connoissance
D'vne certaine science:
Le bien si long temps cerché
En cette Philosophie
Qui au ciel nous deifie
Ne nous seroit tant caché.
Nos trop soudaines années
Seroient alors adonnées
A la science aquetter,
Non pas à vn vain langage:
(Ainsi qu'vn oyseau en cage
Qui aprent à craqueter)
La donc, Vincent, que soit faitte
Notre langue plus parfaitte
(Ie te pry') par ton moyen:
Fais connoitre à notre France
Que tu chasses l'ignorance
Comme son bon Citoyen.
Declare luy toute Histoire,
Fais luy acroitre sa gloire
Son langage polissant:
Donne luy bien à connoitre
Que tu ne le lairras ettre
Comme iadis languissant.
Fais que ta plume qui tonne
De son sucré styl', etonne
Le superbe Castillan:
Comme ta frase allechante
(Qui de Rolland l'amour chante)
Etonna l'Italian.
L'amour, dont Blanchefleur vse
Se montrant si vertueuse,
Presente nous à noz yeux:
Pendant que ta docte veine
Qui du doux Nectar est pleine,
Nous prepare quelque mieux.

Fin de l'Ode.

TOVT A VN POINCT.

¶ Comme le prince Perse, nepueu *de l'Empereur de Romme, print son chemin à Milan, ou il epousa la princesse Topasse, fille au Duc de Ferrare.*

CHAPITRE. I.

AV têps que Rôme estoit en auctorité, & que les gouuerneurs d'icelle (cô me dominateurs de tout l'vniuers) par leur sçauoir la rendoient policée : Vng riche & puissant Prince, nommé Perse, regnoit en Italie, ayant, non tant seullemêt plusieurs chasteaux, villes, & lieux plaisans: ains auctorité si grâde, que presque toute Rôme braloit soubz le commandement de sa grandeur. Au moyen dequoy, ses amys commencerent luy persuader se vouloir marier. Et pour l'inciter d'auâtage, luy firêt recit de plusieurs femmes fort singulieres : au nôbre desquelles fut trouuée l'infante Topasse, fille au Duc de Ferrare, fort recommandée entre les Princesses, tant pour la grâdeur de son lignage, que pour la vertu qui luy faisoit compagnée. Mais la fortune luy fut tant peu heureuse, qu'a la fin son pere abandonna le sciecle, delaissant au Duc de Milan, son cousin, le gouuernemêt de sa fille: la beauté de laquelle estoit tant singuliere, qu'en tout l'empire ne s'en trouuoit aucune qui la peult egaler, tant elle estoit acôpagnée de vertueuse grace. Le Seigneur Perse, sollicité par ses amys d'entrer en mariage, print vouloir d'epouser l'infante Topasse & l'imprima tellemêt en son cueur qu'il conclud s'acheminer en la cité de Milan, pour voir celle qui par seul raport auoit rendu captif son cueur. Pour auquel dôner quelque alegement, feit promptement arriuer deux Nauires, puis feit cercher par toute sa terre, pour l'acompagner, les persônes plus hônorables: ausquelles feit entendre son entreprinse, dequoy tous ensemble receuerent indicible contentement. Acompagné duquel, feirent depart de Romme, ayans le vent tant fort propice, qu'en peu de temps leurs vaisseaux se rendirêt au pres de Genes, ou il leur falloit prendre terre pour aller à Millan. Le gouuerneur de Genes, estât aduerty qu'on auoit decouuert deux nauires, feit son debuoir d'entêdre qui les conduysoit : Ce que le prince Perse luy feit incontinent sçauoir, l'aduertissant venir de Romme, en deliberation de prendre son chemin à Milan: Au moyen dequoy les Mathelotz (qui estoient aux gaiges de la Cité) furêt enuoyez au deuât pour le conduyre seurement dans le Port. Et ce pendant le gouuerneur feit appeller les plus nobles hômes de Genes : auec lesquelz ne faillit aller recepuoir le prince Perse fort honorablement. Et l'ayant logé selon la grandeur de son

son estat & auctorité, le festoyerent l'espace de quinze iours : sur la fin desquelz le prince Perse delibera prendre son chemin à Milan, ou il enuoya ses embassadeurs, pour aduertir le Duc qu'il estoit arriué à Genes, en intētion de luy aller bien tost faire la reuerence. Le Duc de Milan n'eut plustost entendu que le prince Perse estoit entré en ses terres, qu'il se mist en chemin pour l'aller receuoir : pour autant qu'il estoit fort proche parēt de l'Empereur. Et s'estre rencōtrez à vne iournée pres de Milan, se misrent en deuoir tous deux de mettre pied à terre, pour faire ce que le point d'hōneur commande aux personnes heroïques, & grandes : Mais l'vn donna empeschement à l'autre, en sorte que ne pouuans paruenir à leur intentiō, prindrēt à s'acoler par grād amytié. Et s'estre carassez, suiuirēt le chemin de Milan, sans que le Duc vousist endurer que le prince Perse fust logé en autre lieu que dans le Palais. Et ses gentilz hommes furēt conduyz aux maisons bourgeoises de la Cité. Parmy laquelle fut cryé qu'on n'eust à prēdre aucun argent du prince Rōmain ne des siens : ains quon leur eust à deliurer draps, soye & autres choses qui leur seroyent agreables. Pour à quoy satisfaire, les marchans estoient enuoyez au tresor du Duc, ou payement leur estoit faict par son tresorier : sans que le Duc vousist endurer que le seigneur Perse feist aucune depence, faisant seiour en sa compaignée. Frequentāt laquelle, le Prince Rōmain (qui auoit desia veu la belle Topasse) print la hardiesse, estant à la chasse, d'vser de tel langage enuers le Duc : Ie vous aduertiz, monsieur, q̄ l'estime & vertueuse noblesse de vostre niepce, m'a prouoqué venir visiter vostre heroïque maison : ou i'ay apperceu beaucoup plus de beauté en elle, que l'on ne m'auoit faict entēdre : Si que ia me suis auancé vous faire requeste de la me donner en mariage, pour la rendre dame de moy : qui me reputeray le plus heureux de toute la terre. Vous asseurāt, monsieur, d'y estre affectionné par deux raisons : l'vne, pour estre receu au nombre de voz aliez : Et l'autre, pour le desir qu'ay d'estre acosté d'vne tant vertueuse Princesse. Le Duc de Milan entendant parler le prince Perse si raisonnablement : se print à luy respondre. Tresuertueux Prince, ie m'estime grandemēt redeuable à Dieu, ayant permis que vostre seigneurie m'ayt faict entendre son vouloir : Et vous asseure receuoir plaisir indicible aperceuāt Topasse ma niepce, estre par vous desirée, à qui ie ne me veux tāt oublier q̄ de la reffuser : ains vous accepte pour mō propre filz : Et acorde que la Princesse de Ferrare, ma niepce, soit vostre femme. Apres q̄ ces deux Princes eurēt mys fin à leur propos, tendirent la main l'vn à l'autre, faisant

promesse

promeſſe que le iour enſuyuant le mariage du prince Perſe ſeroit acordé auec la Princeſſe de Ferrare : laquelle le Duc de Milan ne tarda d'aller trouuer. Et pour luy declarer ſon vouloir, commença à luy dire: Ma treſchere niepce, ie vous apporte nouuelles qui vous ſerōt merueilleuſemēt agreables, vous aſſeurant que ie vous ay dōnée en mariage au Prince Perſe, couſin de l'Empereur de Romme, qui eſt ſeigneur de la plusgrāde partie de l'Empire: tellemēt qu'a bon droit vous pourrez eſtre eſtimée, la mieux fortunée qui ſoit en tout voſtre lignage. L'infante Topaſſe n'eut pluſtoſt laiſſé acheuer l'oraiſon de ſon oncle, qu'elle luy reſpondit fort humblement: Monſieur, i'ay telle eſtime du ſçauoir qui ha touſiours acompaigné voſtre ſeigneurie, que ie n'iray iamais au contraire de voſtre ordonnance: vous ſuppliant humblement me vouloir dōner voz mains à baiſer, & croire q̄ ie n'ay moins agreable que vous, ce qu'a pleu à voſtre grandeur d'accorder auec le Prince Perſe. Le Duc de Milan apperceuāt tant grand' obeiſſance, en ſa niepce Topaſſe, receut au cueur ioye indicible: Et cōmanda qu'elle fuſt acouſtrée fort richement : puis enuoya querir les plus grans ſeigneurs de Ferrare, pour leur faire cognoiſtre le prince Perſe: En l'abſence duquel ſ'eſtre reduyt à part auec eux : commença à leur dire : Nobles cheualiers, ie vous ay mandé querir pour vous faire entendre comme i'ay dōné ma nyepce Topaſſe, voſtre dame, en mariage au prince Perſe, couſin de l'Empereur. Pour raiſon dequoy ie vous prie me vouloir dire ce qu'il vous en ſemble. Les cheualiers de Ferrare firēt reponce à ſa grandeur, que la fortune les fauoriſoit grandemēt : leur ayāt donné vng ſi puiſſant prince pour ſeigneur. Et pour montrer au Duc le plaiſir qu'ilz en recepuoyent, ſ'acheminerent vers le prince Rommain, pour luy faire foy & hommage, comme à leur ſeigneur.

Comme le prince Perſe eſpouſa la princeſſe Topaſſe, fille au Duc de Ferrare: Et du grand triomphe qui fut fait dedans la cité de Milan.

CHAPITRE. II.

LE Duc de Milan, cōgnoiſſant par la bonne reponce des Ferraroys que le mariage du Prince Rōmain & de ſa niepce leur eſtoit agreable: enuoya querir vn notaire, pour luy faire mettre en écript leur mariage. Et à cauſe que le pere de ſa niepce eſtoit mort, luy donna licence de ſe partager, en ſorte qu'elle preſenta (pour ayder à ſoutenir les charges en telz cas requiſes) cent mille ducatz: ſans les viles & citez, que ſon pere luy auoit laiſſées. Et apres que le Notaire eut faict ce que le Duc luy auoit commandé, vn Eueſque ſe

presenta, entre les mains de qui ces deux loyaux amans furét accordez: au grant contentement de maints grans seigneurs, & nobles cheualiers, suyuants la court au Duc de Milan: Lequel feit plusieurs riches presens, à sa niepce: à qui semblablement fut presenté par le Prince son accordé, vne riche chaine, garnie de plusieurs pierres precieuses, & perles. Et pour plus captiuer son cueur, luy dōna vn aneau, la vertueuse pierre duquel excedoit en valeur, deux mille ducatz. Auec lequel elle n'eut plustost esté epousée, par le prince Rommain, que le Duc de Milan son oncle, commanda qu'on fist appeller les ioueurs d'instrumens, pour sonner tandys que la noblesse de sa court se delecteroit au bal. Apres lequel furent dressées ioustes & tournais, ou le Duc de Milan feit present à maintz cheualiers, de cheuaux, & armes, pour les affectionner à rendre decorée la feste de sa niepce, laquelle n'estoit moins aymée du Duc, que sa propre fille: ioinct aussi qu'elle auoit este nourrie en sa maison, sans auoir oncques eu l'heur d'auoir veu autre pere que luy, qui feist continuer le triomphe des nopces, iusques a ce que le prince Perse (estāt en vn iardin) print desir luy faire entendre, que son vouloir estoit d'aller à Romme, pour sçauoir en quel estat l'Empereur se maintenoit. Le Duc qui ne souhaittoit qu'à luy faire plaisir, luy dist, que non tant seulement il estoit prest de satisfaire à son vouloir, ains prenoit plaisir l'acompaigner iusques à Romme.

Comme le seigneur Perse, la Duchesse Topasse, & le Duc de Milan, prindrēt le chemin pour aller à Romme trouuer l'Empereur.

CHAPITRE. III.

LE Duc de Milan, n'ayant mys en oubly, ce qu'il auoit promis au Prince Perse, son nepueu, commanda à ses gens faire armer ses nauires, & les equipper, en sorte que par faulte de soldatz, d'artillerie, viures, & mariniers leur voyage ne fust retardé. Et apres que ceulx qui en auoient la charge, eurent satisfait à son commandement, le Prince Perse, acompaigné de la Duchesse sa femme, & le Duc de Milan, feirēt de part pour s'aller embarquer à Genes, ou le Duc de Milan enuoya ses cheuaucheurs d'escuyrie, pour faire entendre au gouuerneur, que son vouloir estoit acompaigner le prince Perse, la princesse Topasse sa niepce, iusques à Rōme, dequoy le gouuerneur & citoyens de Genes eurēt grand plaisir, & les receurent auec si grande humanité, qu'il leur fut impossible sortir hors de Genes, de huyt ou neuf iours. Sur la fin desquelz, le Duc de Milan feit retirer ses gens aux nauires. Et auoir prins

congé

congé de la seigneurie, le Prince Perse, Topasse, & luy, ne tarderent se retirer aux lieux ou estoiét ancréz leurs vaisseaux: dans lesquelz n'eurent plustost entré, que les Matheloz & Nochers, commencerent à faire voyle, ayans le vent tant fauorable, qu'en peu de iours, eulx, & leur compagnée, ariuerét à Hostie, ou le prince Perse depescha vn courrier, pour aller aduertir l'Empereur son oncle, cõme il estoit ariué auec sa femme, & le Duc son oncle, qui auoit abandonné sa riche Cité de Milan, pour l'acõpaigner: Dequoy l'Empereur fut ioyeux au possible. Et pour mõstrer la faueur quil portoit à son nepueu, commanda aux Citoyens & à la noblesse de Rõme se mettre en braue equipage, pour aller receuoir le prince Perse, le Duc de Milan, & sa niepce Topasse, la vertu de laquelle luy auoit esté tant fort recommandée, qu'il print desir sortir hors la Cité: A deux lieues de laquelle le Duc de Milan, & les deux nouueaux mariez, furent descouuers par l'Empereur, qui receut auec grand honneur le Duc de Milan. Et apres l'auoir acolé, le saisit par la main sans le vouloir abandõner, iusques a ce qu'ilz eurent fait entrée en la cité de Romme: Ou il fut auerty, comme le Duc de Milan n'auoit voulu souffrir aux gens de son nepueu, faire aucune depence, tandys que la Cité de Milan, auoit eu l'heur de les entretenir. Au moyen dequoy, sa maiesté commãda aux Rommains, sur peine de la vie, ne prẽdre aucun argẽt des gentilz hommes Milannois: lesquelz sa grandeur feit loger aux plus magnifiques maisons de Rõme. Et par mesme moyen dresser banque pour satisfaire a ce qu'il plairoit au Duc de Milan ou à ses gens, prendre et achapter. Apres qu'il les eut laissé reposer, quinze ou xx. iours: sa maiesté, feit mettre en ordre & apprester, ce qui estoit necessaire, pour celebrer la feste du prince Perse, son nepueu. Pour l'hõneur duquel nostre sainct pere le Pape, feit l'office ceste iournée, & chanta la messe. Apres laquelle, l'Empereur l'inuita, & semblablement furent appellez les Cardinaux & Euesques, qui se trouuerent ceste iournée en sa compaignie: Vous aduertissant qu'ilz furent traittez auec si grande magnificence, qu'il n'est possible à langue humaine le pouuoir declarer. Car le triomphe se cõtinua trente iours: Et croy qu'ilz eussent passé outtre sans le Duc de Milan, qui requist au Pape & à l'Empereur, luy vouloir faire montrer les reliques de Romme: a quoy ilz s'accorderent. Et sans differer, nostre sainct Pere accompaigné de tout le Clergé, luy mõtra en bien grande solennité, les choses plus dignes & sainctes, qui fussent à Romme. Et apres que le Duc eut entierement contenté son desir, il supplia treshumblement au Pape & à l'Em-

à l'Empereur, luy dõner cõgé pour se retirer en ses terres. Nostre sainct Pere, & l'Empereur, ne voulurent aller au cõtraire de ce qu'il auoit en pensée: Mais premierement, certaines reliques luy furẽt données par le Pape: aux piedz duquel, il se ietta, & les luy baisa, en signe d'obeissance. Puis print congé de luy, de l'Empereur, du prince Perse, & de sa niepce Topasse. Pour l'amitié de laquelle, l'Empereur, son nepueu Perse, plusieurs Cardinaux, & gentilz hommes, luy feirẽt compagnie six mille, hors la Cité de Romme, ou il print congé, & s'en alla par terre iusques à Ciuita vechia: Ou le Duc seiourna deux iours, traicté fort magnifiquement, par le commandemẽt du Pape, & de l'Empereur. Puis luy & ses gens, se retirerent dans leurs vaisseaux, ou ilz cõmencerent à singler, tenant la coste de Milan.

Comme le prince Perse, & Topasse sa femme, feirent residence dans Romme, & de ce qu'il leur aduint.

CHAPITRE. IIII.

APres que le prince Perse eut abandonné la compagnie du Duc, son oncle, il ne differa retourner à Romme, cerchant tous les moyens qui luy estoit possible d'inuenter, pour donner plaisir à la vertueuse Topasse sa femme: laquelle ne desiroit chose qui ne fust promptement acordée par son mary, qui n'aspiroit fors qu'a luy donner contentement & plaisir. Et pour la rendre plus asseurée de son bon vouloir, commença luy parler vn iour en ceste façon: Ma mieux aymée dame, le plus grãd desir que i'ay a present, est d'auoir vn filz ou vne fille de vous, pour succeder à noz royaulmes & seigneuries: Mais i'apperçoy bien que la grandeur de noz pechéz, empeschent que noz oraisõs ne peuuẽt paruenir iusques aux oreilles de nostre Seigneur. Le Prince Perse rendit tellement affligée la princesse Topasse, que sa face commença perdre la couleur purpurine, qui au parauant s'estoit delectée de l'acompagner: Car elle ne pouuoit estre en lyesse, voyant son amy acompagné de tristesse: De laquelle le voulãt eslongner, vsa d'vn tel langage. Monsieur, il me semble que n'auez occasion receuoir ennuy, de ce qu'il plaist à Dieu ordonner: vous aduertissant estre beaucoup meilleur, aucunesfois n'auoir aucuns enfans, que de s'en trouuer acompagné: veu que maintesfois les pere, et mere, sont reduyz en necessité, pour les maintenir. Parquoy monsieur, vous & moy nous deuõs conformer au vouloir diuin, & luy demander ce qui est plus necessaire pour nostre saluation, sans mettre en oubly d'inuoquer le secours de la sacrée vierge Marie, & l'ayde du bien heureux apostre sainct Iacques

afin

afin d'estre intercesseurs pour nous, enuers la diuine bonté. Le Prince Perse, entendãt parler sa femme tãt discrettement, cõmença à se resouldre, & à faire plusieurs aulmosnes, priant l'apostre sainct Iacques, d'entendre son oraison: & prier Dieu, leur vouloir enuoyer fruit de benedictiõ: A fin que leurs terres & seigneuries, ne fussent heritées par seigneurs estrangers. Et pour le rendre enclin à leur prester faueur, luy feirẽt promesse, aller visiter son sainct temple en Calice, tous deux à pied sans autre compagnee: pour luy presenter leurs riches offrandes, aussi tost que la princesse Topasse seroit enceinte. Et en attendant l'heur, qui leur deuoit succeder: ne cessoient faire celebrer messes, ordõner processions, marier pauures filles, & autres plusieurs biens.

Comme l'Ange s'aparut en dormant à Topasse, & de ce qu'il luy dist.

CHAPITRE. V.

NOstre seigneur Iesuchrist & la glorieuse vierge Marie, sa mere, entendirent leur oraison, par l'intercession de sainct Iacques: tellement que l'ange, par nuyt, s'apparut a la duchesse Topasse, ainsi qu'elle estoit endormye, luy disant: Les prieres de toy & de ton mary, ont monté iusques au ciel: si qu'elles ont esté acordées du souuerain createur, par l'intercession du glorieux apôtre sainct Iacques, encores qu'il ne soit agreable à Dieu vous dõner lignée, pour le grand dõmage qui vous en peult aduenir. Topasse entendãt la vision, s'eueillant en sursault, dist, non sans estre grandement perturbée: ie te prye me laisser quelque enseigne, pour plus facilement faire croyre le seigneur Perse à ce que tu m'as dit. L'ange la voyant ainsi etonnée, feit reponce n'estre necessaire, l'assurant que son mary n'iroit au cõtraire de sa volunté. Le clair Phœbus n'ut plustost fait estendre au matin ses rayons sur la terre, que la Duchesse s'en alla en la chãbre du Prince Perse, & luy feit recit de ce que l'Ange luy auoit dit: dequoy il fut reduyt en grande admiration, & encores qu'il eust opinion, songes estre communement variables, si ne delaissa il (comme craignant Dieu) à penser longuement en ce que l'Ange auoit dit à sa femme: Laquelle voulant cõsoler, se print à luy dire: Madame, vostre seigneurie ne doibt croyre en songes: lesquelz ne procedent que de la foiblesse, laquelle fait cõpaignie à vostre grandeur; à qui ie prie vouloir remettre le tout entre les mains du souuerain, luy en laissant faire ce qui sera plus agreable, pour la decoration de son seruice. Dieu voyãt l'honneste affection & grande humilité du Prince Rommain, ne tarda d'enuoyer son Ange, encores vne fois à Topasse: luy disant,

que Dieu prenoit plaisir qu'elle cõceust, la priant vouloir cõtinuer en sa fermeté, & se reiouyr, car elle n'arresteroit beaucoup d'estre enceincte : Dequoy elle rendit graces à Dieu, & à l'Ange tãt elle auoit grãd desir, pouuoir viure en ferme amitié auec son mari, lequel se print à louer dieu & sur le mesme instant, cõgnoissant Topasse estre enceinte, delibera satisfaire au veu qu'il auoit fait à Dieu et à sainct Iacques. Pensant auquel, dit à Topasse: Madame puis que Dieu, par l'intercession de sa glorieuse mere, & de sainct Iacques, ha étendu sa grace sur nous, il est necessaire de satisfaire au veu que nous auõs promis. La duchesse Topasse luy repondit, que la raison commandoit y proceder en la sorte qu'il auoit dit, le priant vouloir executer l'entreprinse auant que le fruit de son vẽtre la rẽdist plus mal aisée, & pesante. Au moyen dequoy, le prince voulant obuier au trauail, qu'elle pourroit endurer, feit commander aux trois meilleurs sculpteurs de Romme, qu'ilz eussent à faire vne ymage d'or, pesant trois marcs, à la figure de sainct Iacques: Et semblablemẽt achapta vn tapyz de fil d'or, le plus beau qu'il estoit possible faire voir à l'œil, vous asseurant que la figure de sainct Iacques, & le tapyz, furent faictz par les plus excellans ouuriers de la cité de Rõme: Ou le Prince Perse, commanda faire venir les principaux gouuerneurs de ses terres : Et les auoir fait appeller en cõseil, commença à leur parler en ceste façon : Mes amyz & loyaux seruiteurs, vous n'auez à ignorer la grace, que moy & ma femme auons receue de Dieu, par l'intercession de l'Apostre Sainct Iacques: enuers lequel, voulant obuier d'estre notez d'ingratitude, nous auons deliberé l'aller visiter en son sainct temple de Calice, pour luy offrir le peu de bien, qu'il à pleu au createur nous departir, sans estre acompagnez: car nostre vouloir est, nous mettre en chemin, cõme pauures pelerins. Et ce pendãt ie vous prie, vouloir auoir en recommandation noz terres, & administrer iustice à noz vassaux, ainsi cõme vous auez fait par cy deuant. Vous assurant receuoir contentement indicible, aperceuant que ie laisse la charge de tous mes affaires, à ceux en qui i'ay ferme asseurance de fidelité: Ce dit, leur donna congé, commandant à vn sien seruiteur, de faire tailler deux esclauines, & de recouurer deux bourdõs, telz que les pelerins ont en coustume de porter.

Comme le seigneur Perse, & Topasse, feirent depart de Romme, pour aller à sainct Iacques, ou ilz furent prins par les Mores. CHAPITRE. VI.

LE Prince Perse, & Topasse, n'eurent plustost donné ordre à leurs affaires, qu'ilz feirẽt depart de la Cité

Cité de Romme, sur la saison que la chaleur est en sa plus grande force: qui ne fut sans grãd trauail au prince Perse, & à sa cõpagnie, veu qu'ilz n'estoient acoustumez d'aller à pié. Toutesfois prouoquez de feruente deuotion, s'affectionnerent, en sorte qu'ilz se rendirẽt en Espaigne: la plus grand' partie de laquelle, estoit pour lors possedée des Mores. Ayãt crainte desquelz, le prince Rõmain & sa femme, se ietterent dans vne isle, assez prochaine de sainct Iacques. Et y auoir fait seiour quelque temps, leur print vouloir de se mettre en chemin, ou, sur le mydi, la delicate princesse Topasse, se trouua grandement trauaillée, à cause de la vehemẽte chaleur: ce qu'aperceuãt le prince Perse, il ne faillit la saisir par le bras, & feit tel deuoir qu'il la rendit dans vn pré. Au millieu duquel, aperceurent vne fontaine, sortant au pié d'un roc: dequoy ilz resterent grandemẽt satisfaitz, & cõclurent de s'y arretter, iusques à ce que la chaleur eust perdu sa force.

¶ L'histoire fait mention que les Roys de Calice & Portugal chrestiens, estoient tributaires au Roy d'Espaigne, appellé Felix: qui etoit More. Et lequel, en ce mesme tẽps, auoit mãdé sommer ces deux Roys, qu'ilz eussent à luy ennoyer le tribut acoutumé: Ce qu'ilz refuserẽt: Au moyen dequoy les ambassadeurs Espaignolz, leur denoncerent la guerre, au premier iour d'Aoust. Asseurant que le Roy Felix, auoit conclud leur donner bataille, & leur oster leurs terres, & seigneuries. Les Roys de Calice & Portugal, furent tellement épris de colere, qu'ilz cõmanderent aux ambassadeurs à deloger, & leur donnerent charge, faire entendre au Roy d'Espaigne, n'estre deliberez, enuoyer ce qu'il demandoit. Les ambassadeurs Espaignolz, ne tarderent beaucop à se rendre en la court du Roy Felix, ou ilz feirent entendre à sa grandeur, cõme le Roy de Calice n'etoit deliberé obeir à sa volunté: ains de prendre les armes, al'encontre de luy. Chose certainement, qui troubla grandemẽt le Roy d'Espaigne, & en demeura tellemẽt passionne, qu'on n'osoit se presenter à luy, tant fort etoit reduit en fureur. Mais auant que proceder plus outre, il feit assembler ses forces: puis feit crier la guerre, à feu, & à sang, contre les Roys de Calice, & Portugal: faisant serment, faire passer soubz le fil de lespée, tous les chrestiens qui se presenteroient au deuant de sa maiesté: Laquelle feit cõmandemẽt aux capitaines de son armée, prester obeissance à sa volunté. Apres que l'armée Espaignolle fut esté assemblée: Le Roy Felix, commença à marcher contre les Roys de Calice & Portugal. S'approchant desquelz, l'inconstante fortune, fut tant peu fauorable au prince Perse, que l'auant garde de l'armée Espaignolle, entra au

pré ou ſa femme & luy ſ'eſtoiét areſtez: ou ilz furent prins, & interrogez, par vn capitaine: lequel ne voulant aller au contraire du commandemẽt ordõné, feit mourir le prince Perſe: mais ayant pitié de Topaſſe qui luy sembloit hõneſte, & femme bien née: conclud l'enuoyer au Roy Felix, qui luy en ſceut merueilleuſement bon gré. Puis ayant aperceu l'honneſteté de ceſte princeſſe, commãda à vn ſien capitaine, la cõduire au chef du Grec, la Cité ou la Royne d'Eſpaigne reſidoit: à laquelle il écriuit en ceſte façon.

Lettre du Roy Felix a la Royne d'Eſpaigne ſa femme.

MA mieux aymée & vertueuſe dame, eſtant bien aſſeuré, que voſtre ſeigneurie receuera plaiſir, ayant quelque preſent de moy: I'ay prins la hardieſſe, vous enuoyer cete damoyſelle chreſtiéne, prinſe par ceux qui ont charge cõduire l'auant garde de mon armée: leſquelz ont priué de vie ſon mary, pour n'aller au cõtraire de mon intention, que n'ay voulu eſtre executée, en la perſonne de l'eſclaue que ie vous enuoye: la congnoiſſant tant bien nourrie, que ſon ſeruice vous ſera agreable.

Le Capitaine prenãt plaiſir obeir au vouloir du Roy, feit telle diligẽce, qu'il ſe rendit dans vn iour & demy, en la Cité du chef au Grec. Et apres que l'eſclaue Topaſſe, eut par luy eſté conduite au Palais, il commença parler à la Royne, en ceſte maniere. Treshaute & vertueuſe princeſſe, le Roy mõ ſeigneur, ſ'etudiant vous donner plaiſir, m'a commandé conduyre en voſtre court, ceſte chreſtienne: & vous aſſeurer que c'eſt vne autant ſage femm[illegible] qu'on ſçauroit choiſir en toute[illegible] terre. La Royne d'Eſpaigne, n'[illegible] pluſtoſt acheué de lire la lettre [illegible]u Roy ſon mary, qu'elle comma[illegible]da au capitaine, d'oter le voyle q[illegible] eſtoit poſé ſur le chef de Topaſſe[illegible] Et apres que ſa maieſté, eut contemplé la beauté ſinguliere de ceſte p[illegible]inceſſe: ioyeuſe au poſſible, merc[illegible]a le capitaine, qui auoit cõduit Topa[illegible]e. Laquelle apperceuãt la Royne, [illegible] fort affectionnée enuers elle, et [illegible] ramenteuant de ſa grandeur, ne ſ[illegible] peut tenir d'aroſer de larmes ſa face, tãt elle trouuoit ſon infortune malaiſée à porter: cõme elle feit entendre à la Royne: Diſant, ha fortune incõſtante, & à laquelle on ne peult obuier qui t'a incité te bander alencontre de moy? ay-ie offencé tellement l'eternel, qu'il ayt permis, me priuer de celuy, que ie n'ay iamais eſpoir de recouurer! & ſi m'aſſeure plus heureuſe mourir que d'aſpirer à la iouyſſãce de mes biens, ſans mõ ſeigneur. O fortune peu heureuſe pour moy! qui t'a prouoqué me reduyre en telle extremité. La Royne d'Eſpaigne receut au cueur affictiõ

tant

tant grande, voyant Topasse en perplexité, qu'elle commença luy dire: Ma fille ie te prie ne passer plus outre, & faire tant pour toy, de mettre fin au dueil que tu as continué iusques a present: Te priãt ne me vouloir nyer ce que i'ay à te demander. Chose certainemét qui te sera grandement profitable, pourautant que ie suis en volonté, d'auoir en aussi grande recommandation ta personne, comme celle du Roy mon mary, & bien fort te priãt me vouloir faire entendre ton estat. Madame respõdit Topasse (faisant couler le lõg de sa face, larmes à foyson) Ie vous asseure d'estre chrestienne, fille du Marquis de Ferrare, niepce du Duc de Milan, & femme au nepueu de l'Empereur de Rõme, nommé Perse: lequel ha esté mis à mort en ma compagnie. La Royne cognoissant que Topasse disoit verité, commanda que l'on feist aporter draps d'or, & de soye, pour la faire acoutrer, ce que Topasse ne voulut acorder: ains pria la Royne luy faire donner vn acoutrement noir, pour douloir celuy que la fortune luy auoit fait perdre. La Royne ne demeura beaucop de satisfaire à sa requeste: Et apres que Topasse fut vestue, de la façon qu'elle auoit souhaitté: la beauté qui l'auoit tousiours suyuie, la rendit tant fort agreable: que la royne d'Espaigne, n'entreprenoit chose quelconque, sans la communiquer à Topasse: qui se voyant auctorisée, print la hardiesse vn iour, se trouuãt seulle auec la Royne, de luy parler & declarer sa fantasie, luy disant: Madame, congnoissant que vous estes enceinte, ie n'ay voulu faillir, faire entendre à vostre grandeur, que ie sçay ouurer en or, & soye, pour vo⁹ faire vn lit, lors qu'il plaira à Dieu, que le fruit qui est dans vostre ventre, soit esté batizé. La Royne, congnoissant que Topasse souhaitoit à luy faire seruice, cõmãda luy estre deliuré, or, soye, & holande: remettant le surplus à sa volunté: car Topasse auoit tant bien gaigné le cueur de la Royne, qu'elle n'eust sceu receuoir ennuy, procedant de son costé: Topasse dõc, voulant euiter oisiueté, commença le ciel du lit, & le cõtinua auec telle industrie, que les Espaignolz le iugerent vn des plus beaux, & riches, que l'on sceust trouuer en Espaigne: Au moyen dequoy, la Royne print Topasse en plus grãde amitié, & luy faisant part de ce qu'elle vouloit tenir plus secret: luy dit, vn iour (qu'elles estoiét ensemble) Ma sœur, i'aperçoy bien que tu es enceinte: car ton ventre qui n'est rien moins gros & enflé, que le mien, m'en rend assez clair temoignage. Topasse congnoissant qu'a deguyser la verité, elle pouroit acquerir l'inimitié de sa dame, luy feit telle reponce. Ie ne vous puis nier, tresuertueuse princesse, ce que par subtilité de bon entendement, est assez cõgnu par vostre grandeur.

Mais ie m'estimerois fortunée d'auantage, ayant l'heur pouuoir declarer mon infortune, laquelle m'a esté si contraire, que ie suis demeurée, non tant seulement sans mary, ains priuée dé tous mes biens. Quand la Royne d'Espaigne eut eu cögnoissance, que Topasse estoit enceinte, elle luy commanda de ne faire chose quelconque, & ordonna qu'elle fust seruie, en mesme façon, que sa grandeur estoit. Vous aduertissant, qu'amytié les rendit tant fort affectionnées, qu'il estoit impossible à l'vne perdre la presence de l'autre: Et continuant en ce bon vouloir, Dieu eut agreable, que toutes deux acoucherent le iour de Pasques fleuries. Si que la Royne ẽfanta vn filz, qui pour la solénité du iour fut nõmé Flores Et Topasse vne fille appellée, Blanchefleur: Ces deux royaux enfans, furẽt promptement baillez aux nourrisses. Mais Topasse ne fut plutôt deliurée de Blãchefleur, qu'elle se print à pleurer, tant fort elle etoit pleine d'ẽnuy: pour lequel luy faire oublier, la royne commença à la consoler, disant: Ma seur, ie vous prie vouloir elõgner toute tristesse de vôtre cœur, & croyre que vostre fille Blãchefleur, ne receuera moindre traitemẽt, q̃ le prince Flores mõ filz à cause de la grande amytié, que ie vous porte. Topasse mercia treshumblemẽt la Royne, qui pour luy faire mettre en oubli sa tristesse, ne la voulut oncques perdre de veue. Vn iour que la Royne tenoit propos, à la triste Topasse, elle supplia sa grãdeur, vouloir mãder querir sa fille Blanchefleur. A quoy la Royne s'accorda tant grãd desir elle auoit, chasser hors de son cœur, la tristesse, laquelle y estoit logée, qui d'vn costé la rẽdoit affligée: & de l'autre estoit rompue, pour le trauail, qu'elle auoit souffert, en enfantant l'infante Blanchefleur: laquelle la Royne, feit enuoyer querir, en la maison de la nourrice: affin que la veue de ce ieune enfant, peust dõner quelque contentement & plaisir à la mere, qui ne l'eut plustost aperceue, qu'elle commença à pleurer, disant: Ma fille, vostre amitié, est cause de ma perte, & de la mort de vostre pere. Vsant d'vn tel langage, & congnoissant que l'esprit vouloit abandõner le corps: la baisa par grande amitié: & luy donnant sa benediction, se print à dire: Ma fille, n'ayant eu cõmodité vous faire receuoir l'eau de batesme, comme chrestienne: Ie vous batise auec ces larmes, qui sortent de mes yeux: implorãt le sainct nom de Iesus, à qui ie supplie vous auoir en garde, au nom du pere, du filz, & du sainct esprit. Ce dit, tourna la face vers la Royne & iettant souspirs en abondance, luy dist: Ma treshaulte, & puissante dame: Ie supplie vostre grandeur, vouloir auoir souuenance, de ceste infortunée creature: & croyre qu'elle viẽt d'vn si bon lieu, que l'honneur que vous

luy ferez, sera recongneu quelque iour. Et mesmement par ceux qui ne sont a present en la compagnie, de la peu fortunée mere, & de la fille. Vous priãt de rechef, ma dame, vouloir faire enterrer mon corps, au lieu ou l'on donne sepulture aux Chrestiens. A peine eut elle acheué son propos, qu'elle perdit la veue, & sentãt approcher sa fin, cõmença à dire. Seigneur entre tes mains, ie recommande mon esprit. Et proferant son oraison, rendit l'ame à son Createur.

Comme la Royne d'Espaigne, feit grãd dueil à cause de la mort de Topasse, à la faueur de qui, elle commanda à la nourrisse d'estre curieuse, à bien nourrir l'infante Blanchefleur.

CHAPITRE. VII.

L'Histoire fait mention, que la Royne feit aussi grãd dueil de la mort de Topasse, comme si elle eust esté sa seur, & commanda à la nourrisse de Blanchefleur, qu'elle eust autãt de soucy de la pauure fille, cõme si elle estoit sienne. A quoy obeit la nourrisse, nõ toutesfois sãs afflictiõ, pour l'amitié grãde qu'elle auoit portée à Topasse sa mere. Et apres que la Royne eut mis en oubly l'ennuy grand, qu'elle auoit receu, elle print volonté enuoyer querir Flores & Blanchefleur, au cõmandement de laquelle, la nourrisse ne tarda beaucop de satisfaire: car en la plus grande diligence qui luy fut possible, Flores & Blanchefleur, furent conduitz en la chambre de la Royne, ou ses deux enfans s'approcherẽt l'vn de l'autre: Et s'estant saisiz par les mains, commencerent à se baiser. Dequoy la royne fut reduitte en admiration, & en receut au cœur ioye fort excessiue: & mesmemẽt voyãt deux si ieunes enfãs, mõtrer semblãt de si grãde amitié: laquelle veint tousiours à croistre iusques sur la troisiesme année, que le Roy Felix cõmanda trouuer vn sage maistre & hõme biẽ né, pour instruire & enseigner son filz Flores. Vn de ses gentilz hommes, qui aspiroit à luy faire seruice, feit entẽdre à sa maiesté, sçauoit vn sage maistre pour son filz (appelle Mahommath audaly, qui estoit more) & l'asseura d'estre vn des plus sages & experimẽtez en cõseil, qu'on sceust trouuer en tout son royaume. Au moyen dequoy le Roy d'Espaigne ne tarda à luy écrire, puis commanda à vn de ses gentilz hommes, d'aller trouuer Mahommath audaly à Tolette, ou il faisoit sa residence. Et quant Mahommath audaly, eut receu les lettres du Roy il se meit en deuoir, pour l'aller trouuer, & faire ce qu'il plaitoit à sa maiesté luy cõmander. Vous auertissant, qu'il ne fut plustost descendu, qu'il print son chemin au Palais pour parler au Roy: Lequel receut plaisir indicible, en le voyant tel qu'on luy auoit fait

entendre. Et pour l'honorer d'auãtage, luy feit ordonner vn logis, ioignant le Palais. Puis enuoya querir Flores son filz, en la presence duquel, se print à dire à Mahommath: La renõmée du sçauoir qui vous fait compagnie, m'a tellemẽt affectionné, que ie suis content vous retenir en mõ seruice, & vous dõne le gouuernemẽt de mõ filz: lequel ie vous prie vouloir instruire & enseigner, ainsi qu'on doibt enfans de Roy. Mahommath ne voulant estre iugé ingrat enuers le Roy, ne tarda se ietter à ses piedz, pour luy baiser la main: Ce qu'aperceuant Flores, & craignant perdre Blanchefleur, pria le Roy son pere, commander à son gouuerneur, vouloir prẽdre charge de l'enseigner, afin qu'il peust ioyr de sa presence, au vouloir duquel, le Roy s'accorda, en sorte que Flores eut cõmodité, d'estre incessamment acompagné de Blãchefleur: l'amitié de laquelle, luy estoit beaucop plus recommandée, que n'estoit l'etude, auquel son maistre ne le peut oncques affectionner: Au moyen dequoy, craignant acquerir peu d'hõneur, se retira au Roy, luy faisant entendre que Flores ne luy vouloit prester obeissance, tant fort l'amitié de Blanchefleur l'auoit rẽdu captif. Le Roy entendant parler Mahommath audali, de ceste façon (acompagné d'ennuy) ne tarda d'aller trouuer la Royne sa femme: A laquelle il se print à dire, Madame, la nourriture qu'auõs faicte de ceste damoiselle, sera cause que nostre loy tombera quelque iour en ruine: car nostre filz Flores ne recongnoist autre Dieu, que ceste chrestienne: De laquelle ie voudrois trouuer moyen le pouuoir separer, pour obuier au malheur qui nous peult succeder. La Royne voulant chasser toute tristesse, & souhaitant donner consolation à son mary, luy feit telle reponce: Ie suis d'auis, monsieur, que Flores vostre filz, soit enuoyé à vostre cousin le Duc de Montorio, & le prier se vouloir estudier à luy dõner tout le plaisir qu'il poura inuenter, pour le separer de Blanchefleur: Laquelle sera par luy, soudainement mise en oubli: Car l'amitié ne peult estre rendue plus afoiblie, que par l'eslongnement, que fait l'amy de l'amye. Le Roy Felix trouua merueilleusement bon le conseil de la Royne, & promptement enuoya querir Flores & son gouuerneur, leur declairant, que sa deliberation estoit, les enuoyer au Duc de Montorio, affin que son filz eust meilleure commodité de vacquer aux lettres, & s'adextrer aux armes en la cõpaignie du Duc son cousin. Flores entendãt le vouloir du Roy, feit reponce estre content s'acheminer au lieu qui feroit plus agreable à sa grandeur: Mais il luy supplioit que Blanchefleur vint quant & luy: ce que le Roy ne voulut acorder, luy remontrant le peu d'estime qu'on

feroit

feroit de luy, estant acosté d'une da-
moiselle: Et mesmement au temps
& aage qui se doibt employer, pour
acquerir sçauoir. Semblablement
luy dist, que la Royne sa mere, la
vouloit retenir pour luy faire serui-
ce, & l'acõpagner, qui estoit la cau-
se qui empeschoit Blãchefleur d'al-
ler auec luy. Flores trouua se depart
de tant mauuais goust, qu'il dist au
Roy, Puis que par force ie suis es-
longné de Blanchefleur, ie cõgnois
bien que la mort ne differera à me
venir trouuer pour mettre fin à ma
langueur. Le Roy congnoissant l'af-
flictiõ que son filz portoit, se voyãt
absenter de Blanchefleur, estonné
au possible: vsa d'vn tel langage en-
uers luy. Mon filz, vous congnois-
sez assez la grande amytié que i'ay
enuers vous, à qui ie veux plustost
donner plaisir, que me trauailler, &
estre cause de vous faire mourir, tãt
ay-ie grãd desir vous veoir succeder
à noz Royaumes & Seigneuries:
Pour le gouuernemẽt desquelles, il
vous est necessaire d'estre sçauant,
pour auoir quelque auãtage dessus
voz subiectz & vassaux. Vous fai-
sãt promesse que ie ne faudray à fai-
re cõduyre Blanchefleur en la mai-
son du Duc, mon cousin, aussi tost
que la Royne, vostre mere, sera re-
mise en conualescence: car elle ne
veut receuoir maintenant seruice
que de Blanchefleur. Flores, con-
noissãt que le Roy son pere ne pre-
noit plaisir, que Blanchefleur fust
nourrie en sa compagnie, fasché au
possible, feit reponce: Puis que vo-
stre grãdeur, & la Royne, ma dame,
auez cõmandé que Blanchefleur de-
meure, ie suis contẽt d'aller à Mon-
torio. Le Roy d'Espaigne voyãt son
filz en bonne deliberation, cõman-
da à son gouuerneur & à plusieurs
autres cheualiers, se mettre en equi-
page pour l'acõpagner: Car le iour
ensuiuãt, son vouloir estoit, que son
filz abandonnast sa court aussi tost
que la clarté du iour auroit fait qui-
ter la place aux tenebres: lesquelles
ne sont plus agreables aux amou-
reux, qui ont assignatiõ d'aller voir
leurs dames, que le depart estoit
odieux à Flores: ce que le Roy con-
gnoissoit fort bien, & pour le con-
soler le saisit par la main, luy disant,
mõ filz, ie vous prie me vouloir de-
clarer l'occasion de si grãde tristesse,
& ie ne faudray à vous dõner alege-
ment. Monsieur, repond Flores, ie
cõgnois bien que la Royne & vous,
auez desir me perdre, & mesmemẽt
me faisant absenter la presence de
Blanchefleur, sans laquelle il m'est
impossible de viure, tant grãd plai-
sir reçoit mõ cueur estãt en sa com-
pagnie: me voyant priué de laquel-
le, ie ne sçaurois receuoir aucun cõ-
tentemẽt. Le Roy fut reduit en ad-
miration grande, aiant eu cõgnois-
sance la ferme amitié de Flores: &
voulãt obuier que le regret de Blan-
chefleur ne le feist tomber en mala-
die, Luy dit: si la cõpagnie de Blan-

chefleur vous estoit honnorable, ie vous porte tant bon vouloir qu'elle ne vous seroit refusée aucunemēt: Mais aperceuāt n'estre vostre auantage, & que la Royne ha son seruice agreable, ie ne veux souffrir qu'elle soit eslongnée de mon Palais. Quād Flores eut eu cōgnoissance du vouloir de son pere il demeura oultre mesure passionné. Alors le Roy le voäyt reduit en si grāde perplexité, s'en alla trouuer la Royne dans sa chābre, luy faisant entēdre que Blāchefleur auoit tellement enchanté leur filz, qu'il auoit plus de reuerēce enuers elle qu'enuers leurs dieux: lesquelz il n'auoit tant seulement mis en oubly, ains perdu toute souuenance, sans auoir en memoire l'honneur, qu'vn filz doibt à ceux qui l'ont engendré: pour fauoriser vne esclaue, qui pourroit estre cause de leur destruction: si on n'y prenoit garde. La Royne qui estoit princesse fort sage, entendāt parler le Roy son mary, demeura merueilleusement ébahie, & pensant à part soy, comme Flores pourroit oublier Blanchefleur, feit compagnie au Roy iusques dās sa chambre faisant entendre à sa maiesté, qu'elle etoit d'auis, que don Flores, fust promptemēt enuoyé à Mōtorio. Ayāt opinion que la lōgue absence, luy feroit mettre en oubli Blāchefleur: Ce q̄ le Roy creut tout incontinēt, & se mit en deuoir, d'enuoyer Flores, au lieu ou la royne & luy auoiēt acordé

Comme Flores & son gouuerneur, acompaignez de plusieurs cheualiers, laisserent la court du Roy d'Espaigne, pour aller trouuer le Duc de Montorio.

CHAPITRE VIII.

LE clair Phœbus, n'eut plustost estēdu ses rayōs sur la terre, le lendemain au matin que le Roy d'Espaigne, commanda aux cheualiers, qui deuoiēt aller à Montorio, monter à cheual. Et tandis il s'achemina en la chābre ou etoit le prince Flores: luy disant, mon filz, les cheualiers qui vous doibuent acōpagner, sont desia montez: & attendent que vous faciez depart. Flores voulant complaire au vouloir de son pere, sortit de la chābre, le priant ne trouuer mauuais, qu'il print congé de Blanchefleur, ce que le Roy luy octroya: Au moien dequoy, Ce ieune prince feit entrée en la chambre de Blanchefleur, & l'aiāt saluée, cōmença a luy dire: Puis que la fortune m'est tāt ennemie, quelle me cōtraint vous eslōgner. Ie vous asseureray, que mon cœur ne cessera de penser en vous, encore que le corps soit reduit en lieu, ou les yeux n'auront la ioyssance de votre beauté. Vsant de tel lāgage ces deux loyaux amāts, se prindrēt à faire sortir hors de leurs tendres estommachz, souspirs, & sanglotz fort abondammēt. Et furent par vn temps, sans pounoir dire mot. Mais craignant que le Roy les trouuast continuant leur dueil,

dueil, Blanchefleur feit vne telle repôce à son amy: Mõsieur, i'aperçoy bien aprocher la fin de ma vie, estãt separée de vous, à qui ie prie vouloir accepter de moy cet aneau. La pierre duquel, ha telle vertu, qu'elle ne faudra à perdre sa couleur, lors que ie seray reduite en captiuité: laquelle vous sera découuerte, par le moyen de cette pierre: ce pendant que i'auray ce malheur d'estre eslõgnée de votre seigneurie. A laquelle ie supplie ne vouloir mettre en oubli, votre tres humble seruante, qui, à perpetuité, aura votre grandeur imprimée en son cœur. Apres que ces deux amants se furẽt baisez: Flores print congé de sa fauorite Blanchefleur. Et tandis que Flores etoit en chemin, le Roy feit depecher vn cheuaucheur d'escuirie, pour aduertir le Duc de Montorio, de l'arriuée de son filz: le priãt bien fort, ne l'auoir en moindre recommandation, que son enfant propre. Quand le Duc eut leu les lettres du Roy, il feit apretter tout incontinent, logis: pour receuoir Flores, & sa compagnie. Puis estre aduerti que son cousin le prince d'Espaigne, auoit fait entrée en ses terres, manda à ses vassaux & subiectz, qu'ilz eussent à le receuoir aussi honorablemẽt, comme ilz prendroient plaisir, si par cas fortuit, sa persone les alloit visiter. Et ce pendãt les principaux cheualiers de sa court, dresserẽt leur equipage pour receuoir le prince Flores, lequel ne se fut plustost rẽdu à vne iournée de Montorio, que le Duc se mist en campaigne, & l'alla receuoir, à vne lieue de la cité, cõmandant aux citoyẽs de Montorio, sortir iusques aux portes, auec vn poille couuert de drap d'or, doublé de veloux craimoisi, pour luy faire entrée, telle que la grandeur d'vn filz de Roy meritoit. Vous aduertissant, que Flores fut receu, par son oncle, le plus honorablement qu'il luy fut possible. Et auoir cõtinué la magnificence l'espace de trois iours, feit ordõner ioustes & tournoiz: s'estudiant au possible, d'inuenter toute chose qui peut donner plaisir. Mais il se trauailloit en vain: car Flores mõtroit être plus affligé alors qu'on se delectoit, à luy dõner plus de resiouyssance. Ce que voyãt le Duc son oncle, il s'enhardit vn iour, estant à la chasse, de luy parler en ceste façõ: Monsieur, ie vous prie me vouloir dire l'occasion de vostre tristesse, & croire que ie ne faudray à y remedier, si hõme ha pouuoir vo⁹ y faire seruice. Monsieur, repondit Flores, ne receuez ennuy pour me voir ainsi affligé; car cela ne procede aucunemẽt pour mauuais traittemẽt. Le duc craignãt l'importuner, print cõgé de luy, & s'acostãt des plus familiers domesticques du prince Flores fut par eux auerty du bon vouloir que le prince portoit à Blãchefleur. Au moyẽ dequoy, le duc escriuit au Roy, luy persuadant (pour obuier à quelque malheur duql il se repẽtiroit) enuoier Blanchefleur en sa maison.

Quand

Quand le Roy eut fait lecture, de ce que le Duc, son cousin, luy auoit escrit : il conclud de faire mourir Blanchefleur, pour du tout la mettre hors de la fantasie du prince Flores. Mais, auant que passer plus outre, il communiqua sa pensée, à la Royne sa femme : laquelle luy dist, estre impossible executer ce qu'il auoit proposé en son entendement, veu qu'estant venu en congnoissance, elle craignoit que sa grandeur, fust notée d'infamie. Le Roy luy declara auoir entreprins la faire condamner à mort, par son cõseil: Auec telle prudence, que reproche aucun ne leur en seroit fait. Et sur le mesme instant, mãda querir son Seneschal : Auquel il se print à dire. Ie ne suis ignorant, Seneschal, du seruice qu'auez fait au feu Roy, mon pere, pour raison dequoy ie ne craindray, pour la fiance que i'ay en votre loyauté, vous communiquer ce qu'ay en pensée: vous auertissant, que l'amitié de cette esclaue Blanchefleur, ha tellemẽt reduit mon filz en captiuité, qu'il n'ha pouuoir de dormir, boire, ne manger : tant fort il est affectionné enuers elle : Qui pourra estre occasion à l'aduenir, de ruiner mes royaumes, si par cas fortuit, ie ne fais mon deuoir d'y remedier. Ce que i'ay deliberé, ajant intention de la faire mourir. Le Seneschal n'eut plustost entẽdu l'oppinion du Roy, qu'il luy dist: Sire, il est bien difficile le pouuoir rompre, & mettre fin à l'amitié, qui ha esté commencée par ceux, lesquelz ont eu la commodité de se nourrir ensemble. Parquoy il me semble, que votre maiesté n'en doibt receuoir aucun ennuy : Toutesfois si votre grãdeur, ha desir aucun, d'employer mon seruice, ie ne faudray à luy preter obeissance. Ie suis en volonté, dist alors le Roy, que vous faciez empoisonner vne poulaille: laquelle vous donnerez à vn page, pour la m'aporter de la part de Blanchefleur, ainsi que ie seray assis à table : ou ie ne faudray d'en faire ietter à vn de mes chiens, qui faisant demontrance de la poison, sera occasion, de faire mourir Blanchefleur: à cause qu'elle ne aura cheualier qui vueille descẽdre au combat, pour la soustenir. Et en cette façon, prẽdra fin Blanchefleur, sans que soyons aucunement chargez de sa mort. Le Seneschal ayant au long entẽdu le vouloir du Roy (son seigneur) ne tarda beaucop, de satisfaire à son commandement, & feit acoutrer la poulaille, laquelle fut par luy baillée à vn page pour la porter au Roy, luy commandant faire entendre à sa Maiesté, que Blanchefleur prioit sa hauteur, vouloir accepter le present, & en manger en faueur d'elle. Asseurant sa grandeur, que la poulaille seroit trouuée par luy tendre, & de fort bon goust. Le maistre d'hostel, sachant bien que Blanchefleur n'estoit coustumiere d'enuoyer telz presens, posa la polualle deuãt

l'escuyer,

l'escuyer qui l'auoit trenchée, en ietta vne cuysse au dessoubz de la table, laquelle n'eut plustost esté aualée par vn chien, qu'il commença à se renuerser, & en la presence du Roy, mourut promptement. Au moyen dequoy, la maiesté Royalle commença à cryer, qu'on le vouloit trahir: & à vn mesme instant commanda au Seneschal, d'aller prédre Blâchefleur, pour luy faire dire, qui l'auoit prouocquée à trahir le Roy. Et si par cas fortuit, elle confessoit, auoir dressé menée tant fort malheureuse, il commandoit au Seneschal de la faire mettre en quartiers. Mais, pour mieux couurir leur malheureuse entreprinse, le Seneschal la feit mettre dans vne prison fort obscure. Et apres luy auoir dit, que le merite de sa trahison, seroit cause de la faire mettre en quartiers, il ne tarda, d'aller communiquer le tout au Roy: Lequel voulant couurir & déguyser son mauuais vouloir, mãda querir les gens de son cõseil, leur faisant entendre, comme Blanchefleur luy auoit faict present d'vne poulaille empoisonnée, pour la faire mourir.

La sentẽce, que le Roy & ceux de son conseil, prononcerẽt cõtre Blãchefleur.

CHAPITRE IX.

NOus Fœlix, Roy d'Espaigne, Auoir entendu, par les gens de nostre conseil royal, le crime commis contre nous, & nostre couronne, par vne chrestienne, nourrie dans nostre maison, appellée Blãchefleur, s'étãt mise en deuoir de nous oster la vie, sans craindre Dieu & nostre sainct Prophete Mahon: & au mespris de nostre iustice, faire mourir nostre grandeur par le moyen d'vne poulaille, tellemẽt empoisonnée, qu'vn chien en ha prins fin, aussi tost qu'il en ha eu mégé: Au moyen dequoy, ne voulans laisser malefice, tant fort execrable, estre commis dans nostre royaume sans griefue punitiõ, auõs condamné, & condamnons, Blanchefleur, à estre brullée, pour donner châtiment à sa temerité, & exemple à ceux, qui s'oublierõt d'offenser nostre royalle maiesté. Cette malheureuse sentẽce, n'eut plustost eté prononcé, qu'elle fut intimée à Blanchefleur, trois iours apres. Durant lesquelz, Flores parlãt auec son oncle, & ignorant la perplexité, en laquelle s'amie étoit reduite, fut saisi d'vne grande tristesse, & voulãt sçauoir, d'ou procedoit tant soudaine emotion, commença à regarder l'aneau, que Blanchefleur luy auoit donné. Et apperceuant que la pierre auoit perdu sa couleur, congneut que Blanchefleur étoit reduite en necessité. Au moyen dequoy, pria le Duc son oncle, luy vouloir dõner cheual & harnois, pour l'experimẽter & adextrer aux armes. Ce que le Duc luy acorda, & sans differer, mãda querir le meilleur cheual qu'il

 eust,

eust, dans son escuyrie, d'un harnois, duquel Flores ne se fut plustost armé, qu'il monta à cheual. Puis se print à donner carriere en la presence de son oncle : le priant bien fort luy dôner côgé d'aller en campagne, ce que le Duc ne luy refusa: ains le feit mettre hors de la cité. De laquelle Flores, ne tarda beaucop s'eslongner, & ne cessa de picquer iour & nuict, sans s'arrester aucunement, iusques au lendemain: qu'il se rendit au lieu, ou Blanchefleur deuoit estre executée, sur le poinct du iour. Et trouuant en la place certains hômes portans bois, pour bruller s'amie, Leur demâda, pour quelle raison lon faisoit amas de bois: mais ilz luy repondirêt, que c'estoit pour bruller vne chrestienne: laquelle étoit accusée, d'auoir voulu empoisonner le Roy. Flores voiât tant grâd appareil, pour faire mourir sa mieux aymée, Conclud d'atêdre la fortune, & s'estre arresté en ce lieu quelque têps, veit sortir quantité de peuple, hors de la cité : & apres eux, le seneschal, & ses archers: Au milieu desquelz, étoit Blanchefleur, pauuremêt vetue, ayant alentour de son col vne grosse chaine de fer. Et apres qu'ilz se furent renduz au lieu de Supplice, descendirêt du cheual Blanchefleur, qui, voiât tant fort prochaine la fin de ses iours, pria au seneschal, vouloir faire retarder ses ministres, iusques à ce qu'elle eust presenté son oraison à Dieu, ce que le seneschal luy acorda. Au moyen dequoy, Blâchefleur mit les genoux en terre, ietta la veue au ciel, & souspirât fort ameremêt, commença à dire. Mon Dieu plein de misericorde, qui par ta bonté & clémence, as voulu souffrir mort & passion, pour rachapter nature humaine: Ie te prie vouloir sauuer cette tienne seruante, & côme equitable iuge, faire miraculeusemêt congnoistre, que ces mores m'ont chargée à grand tort. Apres que l'infante, eut acheué son oraison : le Seneschal cômanda aux trompettes, de sonner, ce pendât que Blanchefleur seroit conduite dans le feu. Ce que voiant Flores, ne tarda de picquer: & rompant la presse, se rêdit ioignât Blanchefleur, puis l'aiant saisie par la main, & ostée aux archers, commença à luy dire. Ie vous prie damoyselle, me vouloir declarer, pour quelle raison, l'on vous ha condamnée à mourir si cruellement. Ie vous aduertis, monsieur, repôd Blanchefleur, que le Seneschal m'a chargée, d'auoir voulu empoisonner le Roy: Mais ie prens Dieu à tesmoing, ne l'auoir oncques eu en pensée. Vous auertissât, Blâchefleur estre tât perturbée, qu'elle ne côgneut aucunement Flores, qui pour l'asseurer, se print à luy dire: Damoiselle eslôgnez toute crainte de vo⁹, & vo⁹ asseurez, que ie perdray plustost ma teste, que souffrir qu'on vous face aucun ennuy: Et si aucun des cheualiers du Roy, s'auâtage maintenir que la iustice qu'on veult faire de vous, soit

equitable: Ie ne faudray à le combatre, pour maintenir vostre innocēce Blāchefleur voyāt le bon vouloir du cheualier, feit son deuoir de le remercier, luy disāt: Cheualier, ie vo⁹ prie treshumblemēt auoir souuenāce de moy, & vous asseure que ie suis inocēte, de ce que le seneschal m'a mys sus. Les archers qui cōduysoiēt Blāchefleur, voyāt que le cheualier empeschoit la iustice. Prindrent leur chemin en la cité, pour en aduertir le Roy, qui fut merueilleusement estonné, qu'vn cheualier print la hardiesse d'empecher son vouloir. Et pour auoir cōgnoissance dudit cheualier, l'enuoya querir: Mais iceluy cheualier supplia la maiesté du Roy, ne se trauailler pour le congnoistre: ains prioit sa hauteur, luy vouloir donner asseurāce pour entrer au cōbat, cōtre le Seneschal, qui auoit accusé Blāchefleur, pour laquelle deffendre il étoit expressemēt venu. Le Roy voiāt q̄ ce cheualier incōgnu, étoit affectionné, d'entrer au cōbat, pour soustenir le droit de Blanchefleur: cōmāda que sa persōne fust logée l'asseurāt que son droit luy seroit gardé. A quoy le cheualier s'acorda, soubz cōdition que Blāchefleur, seroit mise au pouuoir de deux cheualiers, de la maison du Roy: pour obuier q̄lle ne fust aucunement molestée. Et ce pendāt le Roy manda, secretemēt, querir le seneschal, luy remonstrāt cōme le cheualier estrāger, deliberoit mettre hors de captiuité Blanchefleur, auec les armes. Le Seneschal, souhaittāt à deuenir grād, repōdit au Roy: Ie ne suis moins affectiōné à vous faire seruice, qu'ont esté mes predecesseurs: Et ay tel espoir en noz Dieux, que la victoire sera de mon costé: vous priant treshumblemēt, nous vouloir asseurer le camp. Le Roy, cōgnoissant la hautesse de cœur du Seneschal, luy dōna cōgé d'en faire ainsi qu'il entendoit, encore qu'il eust cōgnoissance, que le seneschal y procedoit cōtre le deuoir. Ioinct aussi que Flores l'en requeroit, pour faire preuue de la fidelité de Blāchefleur. Et d'auātage, les gens de son conseil, luy persuadoiēt ne vouloir refuser le camp au cheualier. Car faisant autrement, il feroit cōgnoistre, que la sentēce, cōtre Blanchefleur, auoit esté prononcée faucemēt. Le Roy apperceuant que son honneur pourroit estre interessé: Assigna le cāp au cheualier, luy donnāt tāt seullemēt deux iours pour dōner ordre à recouurer cheuaux & harnois. Mais aussi tost que le iour du combat fut arriué, Flores, qui s'estoit leué au matin, print son chemin au Palais du Roy: Et luy auoir baisé les mains, pria sa grādeur, vouloir faire garder le camp, pour l'asseurance de sa personne, à cause qu'il étoit etrangier, Et le seneschal naturel du pais, & bien apparenté: Ce que le Roy ne luy refusa: ains luy dist: cheualier, n'ayez aucune crainte: car toute iustice sera gardée à vo⁹ & à to⁹ les cheualiers errās, qui prēdront desir à venir visiter ma court.

Comme Flores occit le Seneschal dans le camp.

CHAPITRE X.

APres que le camp eut eté ordonné, le Roy, la Royne, & toute leur court, ne tarderét de s'aller rendre sur les escharfaux : puis vn des heraulx commença à crier, qu'on ne feist signe, faueur, ne ayde, aux deux combatans, sur peine de la vie: & auoir acheué son mandement, les deux cheualiers, furent mys dans le Camp par leurs parains. Lesquelz ne furét plustost sortiz, que les cheualiers laisserét courir, en sorte que le Seneschal rompit sa lance : mais Flores le rencontra si rudemét, qu'il luy fauça l'escu, & enuoya cheual & homme par terre: sur laquelle n'arresta longuement le cheualier, que Flores mist l'espée au poing, pour luy coupper la teste. Mais le Seneschal luy requist, pour l'obligation qu'il auoit à la vertu, luy vouloir souffrir de remonter. Ce que Flores ne luy voulut refuser : puis retournerét prédre nouuelles lances, auec lesquelles, vindrét à chocquer l'vn l'autre, par si grande force, que Flores eut l'escu faucé, la visiere haucée, & tellement ébranlé qu'il fut contraint de vuider les arçons. Dequoy le Seneschal receut au coeur ioye indicible, acópagné de laquelle mit l'espée en main, pour l'outrager: Mais Flores le voyant venir, ne fut paresseux à se leuer, & se voiát aprocher, comméça à se ioindre au Seneschal, tellemét que les coups, auec lesquelz ilz s'entrecaressoient, rendoiét en admiration grãde, ceux quil les regardoient : qui neantmoins commencerét à congnoistre en peu d'espace, que l'auãtage estoit du costé du prince Flores. Car le Seneschal craignant perdre la vie, luy dist, cheualier: Il me semble que le trauail souffert & enduré, nous inuite à prendre repos. Flores congnoissant que les forces de son aduersaire estoiét amoindries, & que, par foiblesse, il n'etoit si prompt & legier, comme au commencement: se print à le charger plus furieusement, qu'il n'auoit fait à l'entrée du combat, Et souhaitant venger l'iniure, qui auoit par luy esté faicte à Blãchefleur, haussa l'espée, & luy en donna sur la teste par si grande force, qu'il le fendit iusques aux dens: au moyen dequoy, le parain de Flores feit entrée dás le camp, demandant aux iuges & cheualiers des armes, si son filleul s'etoit acquité selon le deuoir. Et apres qu'vn chacũ eut fait estime de sa vertu, son parain le mit hors du camp, & le feit conduire fort magnifiquement, en grand' triomphe & solemnité, par le commandement du Roy, encore que la mort du Seneschal, luy fut desagreable. Flores ne voulut oncques abandonner le Roy, que Blanchefleur n'eust esté declarée innocente, par les iuges du camp. Et apres

querelle

qu'elle fut deliurée, la victoire fut publiée par les trompettes, tandis que Flores & Blanchefleur furent conduitz sur le theatre ou le Roy étoit. Qui ayant remis Blanchefleur en son premier estat & auctorité, elle demanda son nom, au cheualier, pour auoir congnoissance de celuy qui l'auoit mise hors d'vn si grand peril & dangier: Mais le cheualier luy repōdit, n'estre en liberté, pour satisfaire à son vouloir, l'asseurant toutesfois, d'aller trouuer Flores au lieu ou il étoit, pour luy faire entendre l'infortune, en laquelle la faulse accusation de ses ennemys l'auoiēt reduitte. Ce dit, baisa les mains au Roy Fœlix, & prenant congé, pria sa maiesté, d'auoir en recommandatiō Blanchefleur, ayant respect, en ce q̄lle auoit eté trouuée incoupable. Ioinct aussi qu'en la fauorisant, sa grandeur feroit plaisir à Flores son filz. Ce que le Roy Fœlix promit de faire au cheualier, lequel se retira en la cité. Puis le lendemain au matin, print son chemin à Montorio, ou il auoit laissé son gouuerneur, auec le Duc, lesquelz estoient ignorants de son entreprinse.

Comme Flores feit retour à Montorio, ou il auoit laissé son gouuerneur.

CHAPITRE. XC.

FLORES, comme dessus est dit, se retira en la cité, pour passer la nuict. Et aussi tost que la clarté du iour se presenta à ses yeux, le lendemain au matin, il vétit son harnois, monta sur son destrier, & print le chemin de Montorio, ou il auoit laissé son gouuerneur, & ses gens. Et ne feit seiour en lieu quelconcques, iusques à ce qu'il se fut rendu en la court du Duc, ou il feit entrée, le plus secrettement qu'il luy fut possible, pour couurir son entreprinse à ses gens: Lesquelz etoient merueilleusement affligez, pour la perte de leur seigneur: pour lequel faire cercher, le Duc faisoit courir d'vn coté & d'autre, faisant grādes promesses, à ceux qui le pourroient trouuer. Mais ainsi qu'ilz étoiēt reduitz en cette affliction Flores entra dans le Palais, lors que son oncle, son gouuerneur, & maints autres cheualiers étoient en conseil, pour écrire sa perte au Roy son pere, pensant au dueil qu'il en feroit. Le Duc voyant entrer par la porte de son Palais, vn homme armé, commanda à vn page, sçauoir qu'il etoit: qui soudainement l'asseura, d'estre son seigneur Flores. Dequoy le Duc receut au cœur si grande ioye, que Flores fut entre ses bras, auant qu'il eust commodité de mettre pié à terre. Et luy auoir aidé à descēdre, cōmāda qu'on luy feist apprester à māger, sās l'importuner à luy dire d'ou il venoit. Flores se trouuāt merueilleusement trauaillé, pria son oncle luy vouloir pardonner, et l'asseura n'auoir aucun desir de manger, puis

print congé de luy, pour se retirer en sa chambre: ou le Duc enuoya promptemẽt ses medecins: qui l'auoir visité, feirẽt raport au Duc, que Flores étoit attaint de passion amoureuse, qui luy causoit vne fiebure lasse. Le Duc etãt auerty, par ses Medecins, d'ou procedoit la maladie de son nepueu, s'achemina tout incontinẽt en sa chambre: Le priãt luy vouloir declarer, l'occasion qui le tenoit ainsi affligé: Et qu'il se mettroit en deuoir d'y remedier, encore qu'il deust faire perte de toutes ses terres. Flores mercia treshumblemẽt son oncle, & le cõgnoissant affectionné enuers luy, fut contẽt luy communiquer le secret de son amitié, luy disant: Monsieur, i'ay esté nourri au Palais du Roy mon pere, en la compagnie d'vne Damoyselle chretienne: Laquelle est née le mesme iour, que la Royne ma mere, m'a enfanté. Et suis tellement epris de son amitié, que ie ne puis viure à mõ aise, perdãt sa presence. De laquelle le Roy mon pere m'a elongné, pour la me faire mettre en oubly: Ce qu'il est impossible, veu que ie ne l'aime rien moins que moy. Le Duc ayant sceu le subiect de son mal, print opinion, que son nepueu pouroit mettre en oubly Blanchefleur, s'il auoit la frequentation d'autres dames. Et pour faire essay de ce qu'il auoit en pẽsée, cõmanda à son maistre d'hostel, faire venir en la chãbre de son nepueu, les dames de la ville, & entre autre, furẽt trouuées trois seurs, filles d'vn pauure gentilhõme, belles au possible: parfaictes en toute musicque, & ieu d'instrumens. Lesquelles ne furẽt plustost arriuées au Palais, que Flores, qui n'auoit eu aucun auertissemẽt, les receut fort gracieusement, commandãt à ses gens, qu'on leur feist dõner la collation. Apres laquelle, les trois sœurs, cõmencerẽt à iouer, rendãt armonie, la plusgrande qu'il étoit possible. Mais Flores n'en faisoit aucun semblant: si est ce qu'il leur feit donner auãt que departir, trois cens besans d'or: Dequoy elles demeurerẽt autant satisfaictes, que Flores affligé. Lequel pria celle mesme nuict, son oncle, vouloir écrire au Roy son pere, & luy persuader trouuer bõ, que Blanchefleur luy fust enuoyée. Le Duc, souhaittant donner repos au trauail que son neueu auoit si long tẽps enduré, feit depescher vn courrier au Roy d'Espaigne: le priãt biẽ fort, vouloir enuoyer en sa court, Blanchefleur: pour donner plaisir à son filz Flores, lequel étoit en danger de perdre le sens: Pour se voir priué & absent de celle qui tenoit son cœur en prison. Le Roy n'eut si tost leu ce que le Duc, son cousin, luy auoit mandé, qu'il se retira en la chambre de la Royne: Et luy auoir faict discours de la vie de Flores, luy dist estre d'opiniõ qu'on feist mourir Blãchefleur. Viuãt laquelle, leur étoit impossible, se pouuoir maintenir en ioye. Il me semble, mõsieur (repond la Royne) que faisant mou-

rit Blanchefleur, vous metteres votre renommée en dangier, tellemẽt qu'on vous appellera prince cruel, & plein d'iniustice. Pour aquoy obuier: Ie suis d'auis que Blanchefleur soit cõduite, par votre commandemẽt, en terre estrangiere, & vendue cõme esclaue. Vous asseurant par ce moyen, de la faire perdre à iamais: veu que la beauté d'elle, affectiõnera maints hommes à l'achapter. Le Roy louant le conseil de la Royne sa femme, commanda à son premier maistre d'hostel, & à vn autre cheualier de sa maison, de cõduire Blãchefleur hors de son royaume, pour estre vendue: en lieu ou Flores son filz, n'eust aucun pouuoir d'en estre aduerty. Ces deux cheualiers, voulans prester obeissance au cõmandemẽt de leur Roy, ne tarderẽt lõguement, auoir fait mõter Blanchefleur à cheual, de ce mettre en chemin.

Comme le premier maistre d'hostel, eut cõmandement du Roy d'aller vendre Blanchefleur.

CHAPITRE XII.

LES deux cheualiers Espaignolz, qui auoient charge d'emmener Blanchefleur, ne furẽt plustost hors de la cité, qui conclurẽt de prẽdre leur chemin en Frãce, etãts bien asseurez, à cause qu'ilz etoiẽt chrestiens, de vẽdre Blãchefleur plustost en cette region qu'en terre de Mores. Mais quãd ilz se furẽt rẽduz à premier port de mer: ilz rencontrerent trois nauires, venãt d'Alexandrie, chargées de draps d'or, soye, espicerie, & de plusieurs autres richesses: ce qu'ilz les reioyt, etants bien asseurez de vendre Blanchefleur à quelque marchant. Et pour l'affection que les deux Espaignolz auoiẽt de se despecher de la Damoiselle, delibererent d'entrer, le iour ensuiuant, dans les vaisseaux, pour s'enquerir au Patron, si dãs ces Nauires auoit quelque marchant qui vousist achapter vne esclaue chrestienne. Et quand le Patron eut ouy parler les deux Espaignolz, il feit sçauoir leur volunté aux marchans, vn desquelz luy feist reponce, que l'esclaue pourroit estre telle, qu'il l'acheteroit. Les cheualiers asseurerent le marchant, qu'en toute l'Espaigne, ne se pourroit trouuer Damoiselle qui la peu egaller en beauté, & vertueuse honnesteté. Et pour l'en rendre plus asseuré, le prierent vouloir venir au logis, ou etoit demeurée Blãchefleur: laquelle fut tãt agreable au marchant, qu'il cõceut oppinion qu'on eust dressé quelque menée pour se mocquer de luy. Et etant en cette pensée, & la cõmuniquant aux deux Espaignolz: luy fut par eux declaré, que le roy & la Royne d'Espaigne, leur auoient cõmandé, à qui elle etoit la vendre, soubz condition que l'achapteur, ne luy souffriroit habiter en Espaigne. Le marchant etant aduerty, par eux du pris qui etoit, trois mille pesans d'or: leur en presenta deux mille, acompagnez de dix faulcons,

& d'vne

& d'vne coupe d'or, que les cheualiers ne voulurent refuser. Et apres que le marchant les eut payez, ilz feirét retour en Espaigne: & le marchant cōduisant Blanchefleur, se retira dās les Nauires. Le Patron desquelles, feit des-ancrer, puis les Marthelotz, Nauchers, & Pillotes, commencerent à faire voyle, prenant la coste de leuant, ayans le temps tant fort propice, qu'ilz se rendirent en peu de iours au port d'Alexandrie, ou le marchant vendit Blanchefleur (l'ayant acoutrée fort richement) à vn Morou, qui se disoit admiral: lequel auoit en son pouuoir cent damoiselles chretiennes, les plus belles qu'il eust peu trouuer: Et les tenoit en la tour de Babillonne, ou il feist conduire Blanchefleur ayāt fait deliurer au marchant deux fois plus quelle n'auoit cousté, Flores qui etoit demeuré en la compagnie de son oncle, iettant l'œil vn iour, sur la pierre de l'aneau, que s'amye luy auoit donné, cogneut que Blanchefleur etoit reduite en necessité: Au moyen dequoy pria son oncle, luy vouloir dōner congé, pour aller visiter le Roy & la Royne d'Espaigne, ce que le Duc, son oncle, trouua fort bon. Et pour l'honorer d'auantage, promit luy donner cent cheualiers, pour l'acompagner en la court du Roy son pere. Flores ne tarda beaucop de faire entendre sa fantasie à son gouuerneur: Le priant, veu qu'il auoit eu licence du Duc, de vouloir dōner ordre, que son equipage fust ordōné, le plustost qu'il seroit possible. Mahommat audaly, voulant complaire à ce ieune prince, feit tel deuoir, que Flores se meit en chemin, deux iours apres qu'il luy eut fait entendre son vouloir: Et s'estre rēdu à deux lieues du lieu ou le Roy faisoit residence, enuoya à sa maiesté vn des cheualiers de la compagnie, pour faire entēdre la venue de Flores au Roy: lequel māda promptement les cheualiers de sa maison au deuant de luy, qui ne se fut plustost rendu à vne demye lieue de la Cité, que le Roy se mist en campaigne, fort bien acompagné pour le receuoir, sans que Flores qui etoit de tout auerty, s'enquist aucunement, que Blanchefleur etoit deuenue. Pensant en laquelle, il ne tarda beaucop, d'entrer au Palais royal, ou les dames & damoiselles s'approcherēt, pour luy baiser les mains chose certainemēt qui le rēdit merueilleusement affligé. Et mesmement n'aperceuant en cette compagnie Blanchefleur. L'outrage de laquelle, il dissimuloit sagement, iusques à ce que la Royne, sa mere, le feit appeler vn iour dans sa chambre, ou apres maints propos tenuz, il se print à luy dire: Ma dame, ne voyant Blanchefleur en votre compagnie, ie suis cōtrainct vous prier me vouloir dire quelle est deuenue. Mon filz, repondit la Royne, ayant fort bien cogneu l'amitié de Flores,

ie vous

je vous declare que Blãchefleur est morte, il ya quinze iours ou trois sepmaines non sans auoir esté autãt bien seruie que eust sceu estre le Roy votre pere. Flores etant asseuré du bon vouloir que son pere portoit à Blanchefleur: Et cõgnoissant que sa mere luy déguisoit la verité, Luy pria (encore que son cœur fust reduit en extreme perplexité) le faire conduyre au lieu ou Blanchefleur auoit esté ensepuelye, car son opiniõ étoit, que le Roy auoit fait ietter Blãchefleur dãs quelque fosse pour la faire mourir. La Royne aperceuãt luy estre impossible couurir l'infortune succedée à Blanchefleur, vsa d'vn tel langage enuers Flores. Mon filz, ie vous aduertis que Blanchefleur est en vie, & à esté vendue, par le commandemẽt du Roy votre pere, qui l'a faitte cõduire en Alexandrie. Flores ayant sceu le mauuais traictement que Blanchefleur auoit receu, blamant au possible la cruauté du Roy son pere, cõclud faire depart du royaume d'Espaigne, sans y faire retour, iusques à ce que Blanchefleur fust par luy trouuée: ce qu'estant venu à la congnoissance du Roy, il se print à luy dire, regretant merueilleusement son depart: Mon filz, ie treuue fort estrange te voir affliger, ton pere etãt reduit sus l'extremité de ses iours, ayãt regret voir absenter celuy qui doibt heriter son royaume, pour aller cercher en pais estrange vne Esclaue, totallement contraire à notre loy. Pour laquelle maintenir, ie te prie la vouloir oublier, & par mesme moyen, accepter le gouuernement de mes terres & seigneuries. Flores ne pouuãt celer ce qu'il auoit au cœur: luy feit vne telle reponce. Roy Fœlix, tu es cause, que ie suis forcé habandonner la terre ou i'ay esté nourry, pour raison dequoy ie ne t'ay en reputation de pere, ains d'ennemy mortel: t'asseurant que ie ne faudrois à te priuer de vie, sans la crainte que i'ay de me rẽdre odieux enuers les subiectz de ta grandeur, qui a fait malicieusemẽt & sans occasiõ molester celle qui ne te feit oncques offence. Et t'es mis en deuoir la faire bruller, sans moy qui ay fait mourir le traistre seneschal, qui l'auoit faussemẽt accusée: t'asseurãt n'auoir iamais repos, iusques à ce que la fortune m'aura rendu si heureux, que ie me puisse rendre au lieu ou elle fait a present residence. Et si par cas fortuit, l'heur m'est si malheureux ne pouuoir attaindre à la felicité ou mõ cœur aspire: Ie ne feray iamais retour en ton royaume, fors pour t'oter la vie, pour venger celle que tu sçauois bien que i'auois en fantasie, ne l'aymant rien moins que moymesme. Le Roy apperceuãt le mauuais vouloir que son filz auoit conceu à l'encontre de luy, l'enuoya à sa mere, laquelle faisant couler le long de sa face, larmes à foison, se print à luy dire: Mon filz, ie te prie auoir

pitié de ton infortunée, sans vouloir estre cause de sa penible mort, laquelle ie ne puis euiter, te voyant absenter, de moy. Madame (repond Flores) il me est bien difficille regretter le dueil de ceux qui m'ont procuré tout ennuy. Et mesmemēt, étant asseuré que vous & mon pere auez chasse hors de votre royaume, la persõne de tout l'vniuers, enuers laquelle ie suis le plus affectionné: vous declarāt d'estre à iamais votre ennemy. La Royne voiant que ses prieres n'auoient aucun pouuoir d'esmouuoir son filz, luy dict: Puis que mes pleurs ne ont puissance te diuertir de ton entreprinse, ie te supplie vouloir vser de humilité & liberalité, étant en terre estrangere & prendre de moy cest anneau: La pierre duquel, ha telle vertu, qu'elle preseruera celuy qui la portera, de mourir par feu & par eau, & en bataille. Puis luy auoir dōné sa benedictiō, luy feit deliurer quātité d'or & d'argent, pour faire son voiage. Et en cette façon s'alla embarquer au port plus prochain: ou il trouua vn Nauire qui le rendit en peu de iours en Alexandrie: dās laquelle il ne feist entrée, que premieremēt il n'eust esté aduerty que Blanchefleur auoit logé au port, ou Flores s'estoit embarqué. La ou vne hotesse luy feit entendre le dueil de Blanchefleur, que son mary l'eust achaptée du marchant qui la conduisoit sans la promesse qu'il auoit faicte, de ne la vendre aux subietz & vassaux du Royaume d'Espaigne. Vous asseurāt que l'hotesse fut assez bien recompensée: car Flores luy donna vn anneau qu'il portoit en son doigt, qui étoit de grande valeur. Et apres qu'il fut arriué en Alexandrie, luy & son escuyer monterent à cheual, & prindrent leur chemin en Babillone: ou le prince Flores étāt aduerty, que le marchant qui auoit achapté s'amie y habitoit: se logea en la maison d'vn hōme de bien (appelé Darius le blōd) qui étoit en coustume de loger en sa maison, personnes honorables et d'auctorité. Flores ne volut sortir a cause du trauail qu'il auoit souffert sur la mer: & vn iour que son hoste & luy se promenoiēt parmy vne salle, il print la hardiesse, luy parler en cette façon. Ie vous prie, mon hoste, me vouloir donner congnoissance à vn marchant de cette terre, lequel ha fait conduire en ce pais, vne Esclaue chretienne, qu'il ha achaptée, n'ha encore long temps en Espaigne, appellèe Blanchefleur. Monsieur, répondit l'hoste ie vous asseure, que le marchant & elle veindrent loger ceās au retour d'Espaigne: & aiant sceu qu'elle étoit à vēdre, la feit achapter au premier maistre d'hostel de l'admiral du Caire, qui luy en feit bailler deux fois plus qu'elle n'auoit couté puis la feit conduire en la tour de Babillone, ou l'Admiral fait songneusement garder cent damoiselles: & si par cas fortuit, vne d'elles vient à laisser par mort ses compaignes,

paignes, vne autre est incontinent mise en sa place. Flores croiant que son hoste pourroit moienner que Blanchefleur et luy, auroint commodité de parler ensemble, luy pria le vouloir secourir : & apres que l'hoste luy eut iuré tenir son party, Flores commanda à son escuyer faire venir sur la nuict vn marchant, pour recouurer vne piece de drap, & vne autre de soye. Puis commanda à vn tailleur d'acoutrer son hoste, lequel luy en sceut merueilleusement bon gré, & pour l'affectionner d'auãtage, luy meit au poing vingt cinq ducatz. Puis s'estre retiré auec luy en sa chambre, se print à luy dire : Monsieur, Le desir que i'ay de te faire seruice, me fait prendre la hardiesse te cõseiller : Mais garde d'estre decouuert par l'admiral, qui ne faudroit à te faire priuer de vie, estant aduerty que ta grandeur entreprend faire entrée dans la tour, qu il t'est bien difficille te pouuoir rendre : car la hauteur d'icelle est de trois cents brasses : & la largeur de trois cents : Ioinct aussi que cinq cents cheualiers, sont commis à la garder iour & nuict, soubs la charge d'vn capitaine, le plus adroict & experimenté aux armes, de toute cette terre, & qui n'a fiance en homme quelconque, comme l'ordõnãce qu'il fait obseruer & garder, en réd asseuré tesmoignage : car il ne veult souffrir que estrangers passent les armes & enseignes qu'il ha fait poser à demye lieue de la tour : Dãs laquelle, est planté vn arbre, au milieu d'vn verger : les rameaux duquel, sont tousiours florissans, & au pied d'iceluy vne claire fontaine : ayant telle vertu que la femme qui en boit, fait congnoistre sa virginité. Au moyen dequoy l'Admiral cõmande aux damoiselles de se venir rendre tous les matins au pié de la fontaine, faisans cueillir vne fleur à chacune, leur commandé de la iètter en l'eau, laquelle se maintient claire, si la fille est pucelle : Et si par cas fortuit elle s'est oublyée à laisser gaigner ce que le poinct d'honneur luy commande garder, l'eau se trouble & deuient rouge comme sang. Quand Darius eut instruict Flores, il n'oublia à luy declarer, que le capitaine qui auoit la tour en garde, étoit affectiõné au possible, au ieu des eschetz & homme grandement auare, & qu'il prenoit plaisir à serrer deniers. Et acheué qu'il eut son propos, & luy declaré les malheurs, ausquelz il pouuoit succeder, donna la benediction à Flores, lequel commença à luy dire : Mon pere, ie vous scay merueilleusement bon gré : Et vous asseure ne m'estre acheminé en cette terre, pour acquerir & gaigner argent : ains pour conquester Blanchefleur, qui est le seul tresor de ma vie.

Comme Flores print la hardiesse d'aller voir la tour. Et de ce qui luy aduint.

CHAPITRE. XIII

APres que Flores eut esté bien instruit par son hoste, il monta à cheual, & sans auoir crainte quelcõque, passa les enseignes qui etoiẽt posées à demye lieu de la tour: aprochãt delaquelle, le capitaine & deux cheualiers, s'ebaissans de sa temerité, monterẽt à cheual: Et s'estre renduz aupres de luy, & congnoissans qu'il étoit estrangier, le Capitaine vsa d'vn tel langage: Cheualier, qui vous à incité d'entrer en cette terre, ou vous serés priué de vie, vous etãt oublié transgresser notre ordonnãce & commandement? Quand Flores entẽdit parler le Capitaine, tant brauemẽt, il ne delaissa (encore que son cœur en receust deplaisir) à leur repondre en cette façon: Ie ne croy point, mõsieur, auoir merité de perdre la vie, veu que ie n'ay fait aucune offense, & suis venu d'Espaigne en cette Cité: ou, aiant fait seiour quelque espace de temps, ie me suis venu ébatre le long de la riuiere, ou i'ay aperceu la Corneille, sur laquelle i'ay lasché vn Faucon, qui lh'a pourchassée ioignant cette tour, ou ie n'ay failly à picquer pour sçauoir que mon Faucon est deuenu. Ie vous commande, dit alors le capitaine, me vouloir dire qui vous ha cõduit en cette terre. Flores luy feist reponce: Seigneur, l'occasion qui m'a fait acheminer en ce païs, est qu'ay entendu, étant en Espaigne, que les principaux de cette terre, font grande professiõn de iouer aux Eschetz: ausquelz ie me suis étudié autrefois, & voudrois auoir l'heur me pouuoir rencontrer auec les hõmes, plus experimentez de cette region & prouince: lesquelz on dit estre plus abondammẽt en Alexandrie: qui ha esté cause que ie m'y suis acheminé. Le capitaine luy entendant dire qu'il étoit ioueur des eschetz, & voyãt qu'il portoit semblant d'homme vertueux, luy dit, cheualier, vous estes tombé en peine de mort: car l'admiral mon seigneur hà iugé estre priué de vie, celuy qui entreprendra passer les enseignes que vous auez rencontrées sur le chemin: toutesfois ayant congnoissance, qu'estes estrãger & ignorant l'ordonnance de mõ seigneur, ie suis content vser de pardon enuers vous: Ce dit le pria de venir en la tour, & apres que le capitaine & luy, furent descenduz, il feit porter vn tablier pour iouer aux eschetz, auec don Flores, lequel de premiere arriuée, gaigna au capitaine, deux mille bezans d'or, dequoy le capitaine receuoit au cœur passion demesurée: Mais Flores luy pria ne se vouloir trister aucunement, & qu'il n'étoit venu fors pour passer le tẽps: le priant bien fort receuoir le present qu'il luy vouloit faire: ce disant mist au deuãt du capitaine, tout l'argent qu'il auoit mys pour iouer, & celuy qu'il auoit gaigné. Ce que le capitaine ne mist en reffus: ains luy

dit,

dit:cheualier,encore que ie n'ay aucune congnoissance de vous : si ne delaisseray-ie pourtant vous asseurer d'auoir acquis l'amitié d'vn hõme, qui ne faudra toute sa vie à vous obeir. Ce que Flores luy mercia biẽ fort : le priant de luy donner congé pour s'en retourner en la Cité . A-quoy le capitaine ne voulut aucunement faire reffus:& luy auoir fait promettre de faire retour le lendemain pour disner : Flores se retira à son logis, ou il ne fut plustost aperceu, que Darius son hoste, le veint acoster, luy disant. Mon filz, votre absence m'a rẽdu merueilleusemẽt affligé, craignant que quelque malheur vous fust succedé. Mon pere, repondit Flores,i'ay eu tant bon cõmencement,que i'espere auec l'aide de Dieu, paruenir heureusemẽt à la fin de mon entreprinse. Alors se print à luy découurir ce que auoit esté passé entre luy & le Capitaine: dequoy Darius en receut plaisir indicible,acompaigné duquel,luy feit donner fort bien à soupper: Le lendemain au matin Flores ne meit en oubly le chemin de la tour, hors de laquelle le Capitaine le veint receuoir,puis l'ayant cõduit dans la forteresse, ou ilz furent assis pour disner : durant lequel, le Capitaine & luy feirẽt maints discours sur le ieu. Et apres s'estre amusez quelque tẽps sur l'amour,on les desseruit:Ce que le prince Flores loua grandemẽt, & pour ne se mõtrer ingrat, donna au Capitaine vne couppe d'or pleine de doubles ducatz: & vne bague excedente en valeur , vne Cité. Au moyen dequoy il luy feit auoir opinion , qu'il deuoit estre Roy ou filz de Roy , veu que les presens donnoient indice de la grandeur de celuy qui les dõnoit: Toutesfois il ne se oublia à l'en mercier, & le supplier vser enuers luy de commãdement:car tant grande étoit l'obligatiõ,en laquelle il l'auoit reduit,qu'il l'asseuroit pouuoir disposer de sa maison, tout ainsi qu'il pouroit faire de la sienne propre: dequoy Flores luy sceut fort bon gré: & l'auoir mercyé,passa le temps auec luy toute la iournée.

Comme Flores se découurit au Capitaine,& de ce qu'il se presenta à faire pour luy.

CHAPITRE. XIIII.



LE iour ensuiuant, Flores conclud en son esprit, de se decouurir au Capitaine de la Tour: se faisant a croire pouuoir donner alegement à sa langueur par son moyen: & desirant sortir d'vn si grand trauail, luy dit. Aiant opiniõ (seigneur) qu'auez pouuoir remedier à ma douleur, ie ne craindray vous faire part de mon secret,& par mesme moyen entẽdre l'ocasion de mon arriuée:vous priãt être asseuré, que l'amitié d'vne damoiselle, qui est dans cette tour en votre charge, m'a prouoqué venir

visiter cette terre,ou i'aurai la cõmodité de parler à elle , si vous prenez plaisir vser de faueur enuers moy, qui pour n'estre reputé ingrat d'vn si grand bien vous feray present de mille bezans d'or.Le Capitaine entendãt parler le prince Flores en cette façon, demeura etonné au possible pensant au dãger, ou il pourroit tomber : mais se ramenteuãt de l'obligation,en laquelle les presens de Flores l'auoient reduit , se trouuoit ébrãllé, & sans auoir respect à l'Admiral son seigneur,qui luy auoit baillé la Tour en garde: vsa de tel lãgage enuers dom Flores; Seigneur & amy, la chose seroyt bien difficille quand ie m'oublirois(encore qu' elle me deust couster la vie)de la vous refuser.Et pour le desir que i'ay de vous donner allegemẽt:Ie vous aduertis que dimanche, qui sera le iour de Pasques Fleuries,comme les cheualiers & dames de cette terre,sortent en fort grãde magnificence , & braue équipage, pour cueillir fleurs, roses,& autres herbes odoriferantes, qui se peuuent trouuer aux iardins qui sont à l'entour de cette Cité, pour en faire vn present à l'Admiral(qui est la seconde personne de cette terre)esleu en telle dignité par le Soldan,qui est en coutume de les enuoyer aux damoiselles de La Tour:mais la premiere corbeille,est portée à la damoiselle, qui en beauté excede ses compagnes au iugement de l'Admiral:lequel fait porter en ce lieu les corbeilles , que ie suis tenu d'emplir des mesmes roses:au desoubz desquelles , i'auray commodité vous faire entrer en la chambre de Blanchefleur,sans auoir crainte d'exposer ma vie pour vous donner moyen d'auoir la ioyssance de ce, que votre cueur desire. Seigneur cheualier,repond Flores,encore que ie vous feisse present de tout mõ biẽ, si n'auray-ie pouuoir m'aquitter enuers vo⁹.Puis auoir deliberé de voir s'amye,au iour arresté, print congé pour se retirer en la Cité,ou il communiqua son entreprinse à sõ hoste Darius:mais il ne fut plustost arriué au iour de Pasques fleuries, qu'il sortit hors de son lit,et print son chemin à la Tour,auant que le iour eust fait paroitre sa clarté,ou il fut gracieusement receu du Capitaine, qui à son arriuée luy dit: Monsieur au iourdhuy nous metterons noz viez en grand danger : vous asseurãt, que ie n'auray aucun regret à la mienne:Et mesmement l'employãt au seruice d'vn tel Cheualier cõme vous.Tandis que ces deux cheualliers étoient en propos, suruint vn cheualier de l'Admiral, portant les roses que on deuoit enuoyer aux damoiselles,lequel s'adressa au Capitaine de la Tour, Luy disant: Seigneur capitainne,l'Admiral m' a cõmandé,vous porter ces roses, pour les distribuer aux damoiselles: Par mesme moyen m'a donné charge vous dire, que le droit (qu'on ha acoustumé) leur soit gardé. Le capitaine

pitaine

pitaine receut les presentz, puis dõna congé au Cheualier, l'asseurant prêter obeissance au commãdemét de l'Admiral son seigneur.

Comme le capitaine feit mettre Flores dans la corbeille, affin qu'il eust commodité de pouuoir parler à Blanchefleur s'amye.

CHAPITER. XV.

QVãd le cheualier de l'Admiral fut sorty hors de la tour, le Capitaine meit Flores dans la corbeille, & l'auoir fait couurir de roses, le feit porter en la chambre de Blanchefleur. La Damoiselle de laquelle (appelée Glorisia) mettant la main parmy les fleurs, sentit remuer Flores: au moyen dequoy, elle se print à ietter vn grãd cry: au son duquel, touttes les autres Damoiselles se rendirent au lieu ou étoit Glorisia qui (ayãt ouy parler de Flores quelquefois à sa dame) dist aux Damoiselles, que son cry étoit procedé à cause d'vn tabon qui etoit sailly cõtre son tetin, tãdis qu'elle remuoyt les roses: Au moyen dequoy les Damoiselles retournerent en leurs chãbres, et Glorisia se retira au lieu ou étoit Blanchefleur: à qui elle se print à dire. Madame, ie vous prie vouloir sortir de ce lieu, si vo⁹ auez desir veoir la chose que plus vous aimez. Blanchefleur aiant opinion que sa damoiselle entreprint se moquer d'elle, luy dit: Prens tu la hardiesse me donner ennüy le iour des Pasques fleuries. auquel mon amy & moy fusmes néz. I'apercoy bien ta villenie apresent: & mesmement te voiant mettre en deuoir de me ramẽteuoir mes malheurs. Ie vous prometz, dit la Damoiselle, ce que ie vous ay dit, estre veritable. Et si par cas fortuit vous prenez plaisir me suiure, ie vous feray voir ce que votre cueur ha tant desiré. Blanchefleur aperceuant que sa Damoiselle étoit ferme en son opinion, se retira en sa chambre ou elle n'eut plustost veu son amy, qu'elle tomba pasmée en terre aux piéz de Flores, qui la leua tout incontinẽt: & la tenãt entre ses bras, furent bouche contre bouche, lespace d'vne heure, sans pouuoir parler l'vn a l'autre, tãt étoit excessif le plaisir que ces deux amãs receuoiẽt. Mais aussi tost que Blanchefleur se fut resentue, elle commença à dire à Flores: monsieur, ie suis ébahie qui vous ha conduit en cete forte & dangereuse tour, l'entrée de laquelle, est tant difficile, qu'auec bien grãd trauail vn Eperuier auroit commodité de s'y pouuoir rendre. Dieu vueille que votre yssüe puisse succeder à heureuse fin, vous priant ne vous montrer à persone quelconque: car si vous estes découuert à l'Amiral, il ne faudra à nous faire mourir. Flores qui preferoit le contentement ou il étoit reduit, à la peine qui luy pouuoit auenir: se print à donner cœur à Blanchefleur, luy disant:

Madame, mõ ame reçoit affliction, & se deult pour vous voir en peine: car quant à ma vie, ie la tiens pour bien employée : Vous auertissant auoir deliberé de la perdre, & exposer pour vous, alors que i'abandonnay le Royaume d'Espaigne. Ie croy toutesfois que Dieu (m'ayant conduit en ce lieu) sortira & mettera hors de dãger vous & moy, par mesme moien. Et attendant son sainct vouloir: ie vous prie, madame, auoir agreable, que votre humble fauorit puisse cueillir la rose & bouton de ioyssance amoureuse, qu'il ha tousiours tant esperée. Quand Blanchefleur eut entendu le gracieux langage de son amy Flores, elle luy dist n'estre rien moins contẽte que luy, d'aspirer à ce point, soubz conditiõ qu'il se feroit baptiser: luy remontrant n'estre chose hõneste n'agreable à Dieu, qu'vne chretienne s'arretast par mariage auec vn More. A quoy Flores s'acorda & promist de l'epouser, aussi tost que Dieu les auroit mis hors de danger. Et pour rẽdre plus grande preuue de sa foy & promesse, print pour enseigne & armes, le signe de la croix, auant que faire yssue de la Tour. Faisant residence en laquelle, le lendemain du iour de Pasques Flores & Blanchefleur, etants couchez tous deux dãs vn lyt, l'Admiral cõmãda à vn page, d'aller trouuer Blanchefleur en sa chambre: mais quand il fut arriué à la porte, Glorisia luy dit que sa dame étoit encore dans le lyt, à cause qu'elle se trouuoit mal disposée: au moyen dequoy le page feit retour deuers son seigneur, qui ne tarda beaucop de prendre son chemin au lieu ou étoit Blanchefleur: & trouuant par cas fortuit la porte de sa chambre ouuerte, entra & veid Flores & Blãchefleur endormiz & couchez tous deux dans le lyt: dequoy il demeura merueilleusement affligé, & pensant comme le prince Flores étoit entré dans la Tour, sortit de la chambre, commandãt sçauoir de luy, qu'il étoit. Quand ses cheualiers eurent preté obeissance à son commandement, ilz luy raporterẽt que le Cheualier estranger étoit Espagnol: Et que par l'industrie de sa mere, qui étoit magicienne, il auoit esté cõduit en la chambre de Blanchefleur. L'Admiral fut tellement eprins de colere, qu'il feit mettre ces deux amans dans vne obscure prison.

Comme Flores & Blanchefleur furẽt mys hors de prison pour estre brullez.

CHAPITRE. XVI.

L'Admiral, commanda au Concierge, que les deux prisonniers fussent gardez seurement, iusques apres la feste de Pasques: laquelle ne fut si tost passée, que l'Admiral les enuoya querir, puis leur demanda comme ilz se congnoissoiẽt: Flores luy feit entendre que Blanchefleur

& luy

& lui étoient néz le propre iour de Pasques fleuries, & auoient esté nourriz ensemble durant leur enfance, ou leur amytié s'etoit fódée: en sorte qu'il auoit esté contrainct d'abandonner le pais d'Espaigne, pour la venir cercher (encore qu'elle fust esclaue, & fille d'vn chretien & chretienne.) Quant l'Admiral ce fut informé de Flores, pour obuier que autre cheualier n'entreprint hardiesse tant fort temeraire, il ordona que Blanchefleur et luy fussét brullez tous vifz, pour leur faire souffrir tourment plus excessif. Le iour ensuiuant le bois n'eut plustost esté assemblé, que Flores & Blanchefleur furét conduitz au lieu de suplice: vous auertissant, que Flores craignant perdre s'amye, et que elle mourust, de crainte, luy feit present de l'aneau que sa mere luy auoit donné: la pierre duquel auoit telle vertu, que celuy qui la portoit ne pouuoit estre offencé de ses ennemis en mourir par feu ne par eau. Dequoy Blanchefleur receut asseurance fort grande, & demanda à son amy si sa mere luy en auoit dóné encore vn autre: a laquelle Flores feit reponce, n'auoir en son pouuoir que celuy qu'elle possedoit: Et luy dist, qu'il aymoit beaucop plus mourir que souffrir luy voyr prendre fin, veu que par son occasion, elle auoit eté códamnée. Blanchefleur qui n'auoit autre desir, que de souffrir la mesme peine qui seroit preparée pour son amy, luy dist qu'elle étoit d'auis que luy & elle tinssét l'aneau, alors qu'on les voudroit ietter dans la fournaise, ou la flamme n'auroit pouuoir les outrager, à cause de la vertu & proprieté de leur pierre. Quand les ministres de la iustice eurent mis le feu au boys qui étoit preparé: les deux amans supplierét à l'Admiral, que tous deux ensemble sans aucune conduitte, feissent entrée dans le feu: ce qu'il leur acorda. Au moyen dequoy, Flores & Blanchefleur, tenans tous deux la main sur l'aneau, se lancerent dans le feu, ou ilz seiournerent l'espace d'vne heure, sans receuoir aucun dómage. Ce que aperceuant l'Admiral & ses cheualiers, ilz prindrent opinion que leur mort n'étoit aucunement agreable à leurs dieux. Et sur le mesme instát l'Admiral cómanda qu'on les eust à mettre hors le feu, & les auoir fait conduyre deuant luy, pria Flores luy vouloir declarer qu'il étoit, l'asseurát de le faire honorer seló sa grandeur & auctorité. Flores qui n'aspiroit fors mettre en liberté sa myeux aymée, feit entendre à l'Admiral qu'il etoit filz de Fœlix Roy d'Espaigne: laquelle il n'auoit craint d'abádoner, pour l'amytie qu'il portoit à Blanchefleur. L'Admiral entendát, que Flores etoit prince d'Espaigne, fut grandement fasché de s'estre montré cruel enuers luy. Et pour luy faire oublier l'iniure qu'il luy auoit eté faitte, se print à l'acoler & baiser. Le priant luy vouloir pardonner, & s'asseurer de n'auoir eté

offencé si par cas fortuit se fust faict à cõgnoitre. Flores voyãt la faueur, de laquelle l'Admiral vsoit enuers luy luy saisit la main, se mettant en deuoir de la baiser. Mais l'Admiral ne le voulut souffrir: ains le feit conduyre au Palais, ou il le feist honorer comme enfant de Roy. Et cependãt il écriuit au Roy d'Espaigne: l'auertissant ce qui étoit aduenu à Flores son filz en Alexandrie, pour n'auoir congnoissance de sa grandeur.

Comme l'Admiral enuoya au Roy d'Espaigne, vn cheualier d'escuyrie.

CHAPITRE. XVII.

LE Cheualier que l'Admiral auoit enuoyé en Espaigne demeura longuemét à se rendre au lieu, ou faisoit residãce le Roy & la Royne d'Espaigne: lesquelz étoient affligez au possible, a cause de la si longue absence de leur filz, & croyoient parfaittemét qu'il fust mort, iusques à ce que le cheualier d'Alexãdrie leur feit entédre le contraire: dequoy ilz sceurét merueilleusement bon gré à l'Admiral: à qui Flores feit entédre, vn iour qu'ilz se pourmenoiét, que sõ vouloir étoit se retirer en la court du Roy son pere: lequel opresé de vieillesse, ne pouoit vacquer au gouuernemét de son Royaume, sãs grãd trauail. l'Admiral luy dit que non tãt seulemét, il étoit contét satisfaire à son vouloir: ains le pria prendre ce qui luy seroit plus agreable en sa terre: luy donnãt cõgé de le transporter en Espaigne. Flores voyãt l'honesteté que l'Admiral luy presentoit: le pria luy vouloir donner Darius, son hoste, la damoyselle Glorisia, & le Capitaine de la tour. Ce que l'Admiral luy ottroya, & luy feit armer six nauires: Dans lesquelles, Flores & Blanchefleur, s'allerét embarquer, quinze iours apres, au port d'Alexãdrie, ou l'Admiral & les Cheualiers de sa maison leur feirent compagnie.

Comme Flores & Blanchefleur, commanderent aux Matheloz de faire voylle: Et de la fortune qui courut sur mer.

CHAPITRE. XVIII.

APres que les nauires qui conduisoiét Flores, eurét abandõné le port d'Alexandrie, vn vent cõtraire comméça à se leuer, & la mer à s'enfler: en sorte que les Mariniers ne pouuans guyder leurs vaisseaux: furent contrains se mettre en la mercy des vagues & furieuses vndes, & coururét fortune deux iours & deux nuictz: Sur la fin desquelles, le Capitaine des nauires commanda aux Mathelotz qu'ilz eussent à decharger le vaisseau ou étoit Flores, & couper l'arbre que la nef ne pouuoit souffrir, ce qu'ilz ne voulurent faire, sans en demãder licence à Flores, à cause que l'Admiral leur auoit donné charge de luy prêter obeissance. Et apres qu'ilz eurent eu cõgé de sa grandeur, ilz ne tarderent à rompre l'arbre & à decharger le

vaisseau, pour experimenter, si fortune leur voudroit tourner sa belle face. Mais à peine eurent ilz abbatu l'arbre, que notre Seigneur guyda leurs vaisseaux au pié d'vne Isle, que les Mariniers persuaderent à Flores d'aller visiter, iusques à ce que le téps se trouuast propice pour nauiger, & que leur Nauire eust esté racoutree. Flores voyant que la necessité luy commãdoit d'en vser ainsi, feit mettre ce qu'il auoit dans vn esquif & s'estre mis dedãs auec ceux qui l'acompagnoient, se feist conduire en l'isle, qui n'etoit habitée que de Cerfz, Cheureux, Sangliers, & autres bestes sauuages, vous auertissant que Flores ne se fut plustost rendu dãs l'isle, que le nauire fut mis à fons, qu'on n'aperceut autre chose hors de l'eau, fors la cage (qui par les mariniers est nommée Gabie), Pour raison dequoy Flores Blanchefleur, & leur compagnie, seiournerét plus loguement qu'il n'auoient pensé en cette isle, ou ilz ne viuoient, fors des bestes sauuaiges, & beuuoiét de l'eau sãs autre chose, a cause que leur pain leur étoit failly, dequoy Flores fut reduit en grãd étonnement, duquel, il feit part à Blãchefleur: luy disãt: Madame, vous scauez & cognoissez assez, le trauail penible, auquel sõmes reduitz pour noz pechez: pour raison dequoy ie me fais acroire, veu la necessitè, de laquelle nous sommes sortiz, que votre loy excede en vertu toutes les autres, cóme celle qui ha este dõnee par le Dieu souuerain, l'aide & secours duquel, ie prie vouloir requerir, affin de pouuoir sortir de ce lieu, pour nous rẽdre aux terres du Roy mõ pere. Blãchefleur qui auoit regret voir mourir tant de nobles hõmes, cõmença prier Dieu, auoir pitié d'elle & de ceux qui étoiét en sa compagnie. Et ainsi que Flores & elle, eurent acheué leur oraison, ilz aperceurent venir vn Nauire qui étoit desancre des Barit, pour nauiger en Alexandrie. Mais la fortune l'auoit fait surgir & arriuer en l'isle mesme, ou don Flores & Blanchefleur, auoient prins terre. Lesquelz furent par eux trouuez dans vne cauerne qui étoit assez prochaine du port, dequoy ilz receurent grand ébaissement. Mais ayans estè auertiz cõme la fortune les auoit contrains de se retirer en ce lieu: donnerét louãges à Dieu pour les auoir cõduitz en cette isle, ou par leur moyen, Flores & ceux de sa compagnie, auoiét eu secours. Le prince d'Espagne pria les mariniers le vouloir conduire en leur nef, pour quelque propos qu'il auoit à dire au Patron: Ce qu'ilz luy acorderent. Et l'auoir receu au lieu ou étoit leur patron, luy feit recit de son infortune: priãt le vouloir porter luy & ses gés dans son nauire en Alexãdrie, ou il ne faudroit le contẽter à sa volunté. Mon vaisseau repõd le Patrõ, outre qu'il est petit, est grãdemét chargé, si que ie n'oserois entreprendre conduire votre troupe, sans descharger la marchãdise. Flores aiãt congnoissance que le Patron

montroit ſemblant de luy faire plaiſir, ſe print à dire: Seigneur Patron, aſſeurez vous que ie ne faudray à vous faire deliurer, deux fois plus d'argét, que vo⁹ ne ſçauries védre ce que vous laiſserez en cette iſle pour me fauoriſer. Au moyen dequoy le Patron feit deſcharger la marchandiſe, & ſix de ſes hõmes pour la garder: auſquelz auoir laiſſé viures abõdamment, Flores & ſes gés s'embarquerent, & conduitz par la grace de Dieu, eurét ſi bon vent qu'ilz ſe rendiret en peu de iours au port d'Alexandrie, ou Flores depeſcha vn cheuaucheur, pour aller faire entendre ſon infortune à l'Admiral du Caire. Lequel auoir fait lecture des lettres que Flores luy mandoit, cõmanda à ſes gétilz hommes de monter à cheual, & en leur compagnie ſe meit en chemin pour aller voir Flores qui étant auerty de ſon armée, ſortit d'Alexandrie pour le receuoir & l'auoir decouuert, ſe meit à pié pour luy baiſer les mains, ce que l'Admiral ne voulut ſouffrir ains le feit promptemét remonter, le priant ne ſe vouloir triſter, veu que cettoit choſe naturelle aux hõmes de perdre & gaigner. Ce dit, il cõmãda faire armer les quatres meilleurs Nauires qu'on pouroit trouuer & ce pendant qu'on ſe trauailloit de les equipper, Blanchefleur ſa femme, & luy, eurent commodité prédre leur plaiſir en Alexandrie, ou ilz feirent ſeiour l'Eſpace de quinze ou vingt iours, ſur la fin deſquelz, l'Admiral congnoiſſant que Flores ne deſiroit autre choſe que d'aller en Eſpaigne, ne le voulut abandonner, iuſques à ce que luy & ſes gens furent embarquez.

Comme Flores print congé de l'Admiral, & feit depart d'Alexandrie pour aller en Eſpaigne, ou il ſe feit baptiſer.

CHAPITRE. XIX.



La munition qu'on auoit fait preparer pour le voyage du prince d'Eſpaigne, n'eut pluſtoſt eté rendue dãs ſes vaiſſeaux, que luy & ſes gens ſe rendirét au port: & aperceuãs ſur les deux heures du matin, que le gracieux & amoureux zephirus les fauoriſoit, cõmmencerent à faire voyle, en ſorte qu'ilz ſe rendirét au port de Cartagene la deuxieſme iournée apres leur depart, ou ilz prindrent terre rendans louanges à Dieu, qui les auoit conduitz ſeurement en ce lieu ou la cõpagnie s'arrêta pour paſſer la nuict. Mais le iour enſuiuant Flores ayant fait mettre en terre, ce que l'Admiral luy auoit donné: feit entendre ſon arriuée par vn courrier au Roy Fœlix ſon pere, & à la Roine: les auertiſſans d'eſtre chretiens, & que ſi leur vouloir étoit faire entrée en la Loy chretienne qu'il ne faudroit de leur obeyr cõme filz. Et faiſãt le cõtraire, il les auroit en telle reputation qu'on doibt auoir ſes mortelz ennemis. Quand le Roy & la Royne d'Eſpaigne furent auertiz

leur filz étoit arriué: la tristesse en laquelle ilz s'etoient maintenuz depuis son depart fut totallemét esllõgnée de leurs pẽsees: Mais leur grãdeur trouuoit fort étrãge de quitter la Loy & creance: en laquelle, eux & leurs predecesseurs s'etoient nourriz, pour suiure la voye des chretiés, qui auoit esté prinse par leur filz Flores, voulãs complaire auquel, furét d'acord renõcer Mahõ plustost que faire perte du prince leur filz, à la persuasion de qui fut conuertye à la Foy de Iesuchrist dans six moys la plus grãde partie d'Espaigne. De laquelle fut accepté prince & vray heritier Flores & en mesme degré Blãchefleur sa femme, qui luy mettant en memoire le Capitaine de la Tour du Caire, il le feit gouuerneur d'Espaigne: luy faisant épouser Glorisia damoiselle de la princesse Blanchefleur. Et à son hoste Darius, fut dõné le gouuernement de Sainct Iacques, receuant plaisir indicible, d'auoir fait seruice au prince Flores: le pere & mere duquel, ne tarderent beaucop à mourir: Au moyé dequoy il fut couronné Roy en Espaigne, & eut vn filz de Blanchefleur sa femme (appelé Gordion) qui succeda à la corõne du Royaume, & regna sur les Espaignolz, apres que le Roy Flores son pere fut créé empereur de Romme.

Comme le Prince Flores succeda apres la mort du Roy Fœlix son pere, a la coronne du royaume d'Espaigne, l'administratiõ duquel fut par luy remise au prince Gordion son filz, a cause qu'il fut créé Empereur de Romme.

CHAPITRE. XX.

LA cruelle Atropos voyant le Roy Fœlix & la Royne sa femme en bon état, ne tarda beaucop de les enuoyer au dernier logis ou ilz auoiét esleu le repos de leurs corps, iusques au iour que le iuste & souuerain iuge sera assis en iugement pour recompenser vn chacun selon sa vie, en laquelle il sera maintenu & conduit. Ce qui ne fut pas beaucop agreable au Roy Flores qui receut encores afflictiõ, sur le point qu'on luy presentoit la coronne d'Espaigne: Car en vn mesme instant on luy veint aporter nouuelles, que l'Empereur de Romme étoit mort: Auquel par droicture deuoit heriter la Royne Blãchefleur, comme fille du prince Perse: la mort duquel, étoit ocasion que les plus auctorisez de l'Empire se formalisoient les vns contre les autres: Et ne vouloiét receuoir la Royne Blãchefleur trouãs mauuais que vne femme eust pouuoir de commander à tout vn Empire. Et pour cette raison la parcialite étoit entre eux merueilleusemét grande: Encores qu'apres la mort du Prince Perse, les Rommains se fussent retirez en Espaigne, pour rachapter la princesse Topasse, La mort de laquelle leur fut declarée: Au moyen dequoy ilz se misrent en deuoir ietter hors de captiuité Blanchefleur sa fille que le Roy Fœlix ne

leur voulut bailler, a cause du bon vouloir que Flores son filz auoit enuers elle. Mais quand ces deux loyaux amans eurent eu entieremẽt le Royaume d'Espaigne en gouuernemẽt six mois apres la mort du Roy Fœlix, ilz prindrent vouloir s'acheminer à Romme, pour gaigner le grãd Iubilé: Si esse qu'ilz ne se voulurent mettre en chemin, sans être equippez selon leur grandeur, pour en laquelle se maintenir, furẽt acõpagnez de cent cheualiers: auec lesquelz le Roy Flores & Blanchefleur arriuerẽt à quatre iournées prҫs de Romme ou le Roy d'Espaigne voulut seiourner, pour donner auertissemẽt au Pape, de sa venue: luy suppliant treshumblement vouloir cõmãder a ses fouriers, luy faire preparer logis, en lieu ou sa saincteté congnoitroit pouuoir tirer plus de plaisir & de seruice de luy. Le Sainct Pere ayãt receu lettres du Roy Flores, cõmanda à ses gens faire deliurer le quartier qui seroit plus agreable aux mareschaux des logis du Roy Flores. Et ce pendãt sa saincteté mãda querir tous les cheualiers & principaux seigneurs de l'Empire, leur faisant entendre & sçauoir, que le Roy Flores, d'Espaigne, étoit en chemin pour venir gaigner le grand Iubilé: conduisant auec luy la Royne Blanchefleur sa femme, à qui par droit & raison l'Empire deuoit succeder: & leur persuade qu'ilz eussent à receuoir le Roy Flores, comme vray seigneur de l'Empire. Les Romains voulans obeir au sainct pere, s'acorderent d'en vser, ainsi qu'il auoit cõseillé. Et pour apaiser la diuision & parcialité, qui étoit entre eux, remirent leur different à vn ancien cheualier, sage au possible s'acordans ne aller au contrare de son ordonnance, su r peine di la vie. Le cheualier, nommé Prosper Colonne, iugea pour l'vtilité de l'Empire, la coronne appartenir au Roy Flores & à la Royne Blanchefleur sa femme. Au moyen dequoy les habitãs de Romme les receurent fort magnifiquement, & en grande triomphe & solennité, furent coronnez Flores & Blanchefleur, en la Cité de Romme, ou ilz furent grandement honorez & aymez de tous leurs vassaux. Auec l'ayde desquelz, la Foy de Iesuchrist fut par eux augmẽtée, & semblable reputation aquist le Roy Gordion son filz en Espaigne, ou par ses biens faictz il ne rendit moindre gloire de luy à la posterite que feist l'Empereur Flores son pere. En la ferme amytié, duquel, vous aperceuãt maintenir tresuertueux & noble seigneur ie m'etudiray celebrer votre renommée, en sorte que la mort & le temps n'auront aucun pouuoir de la rendre etainte & ensepuelye.

FIN.

EGLOGVE FAITTE A' L'IMMITATION DE LA SECONDE DE VIRGYLLE. PAR PIERRE TREDEHAN, D'ANGERS.


N pastoureau qui Regnault s'appelloit:
D'ardant amour de Claudine brulloit:
(Laquelle etoit aimée d'vn pasteur
Autre que luy) & n'auoitpas cet heur
D'en esperer auoir la iouyssance.
Mais pour tascher prendre resiouyssãce
Faisoit, tout seul, les bois, les mõs, les plaines
Chanter en vain ses amoureuses peines,
Disant ainsi: ô cruelle Claudine,
De ton amour suis-ie, helas, tant indigne
Que mes chansons ne vueilles receuoir
Ne veux tu point de moy pitié auoir?
Tu me feras à la parfin mourir.
Il n'est mouton qui ne voise courir
Soubs la fresche vmbre & qu'il ne s'y recrae
Il n'est Lezard auquel bien fort n'agrée
Du buissõnet la frêche & plaisãte ombre
Il n'est bergere, ores qui n'ayt grãd nõbre
De Serpolet, d'Aux fleurans, amassez,
Pour rafrêchir les Moissonniers lassez:
Mais te suiuant au plus brullant Esté
Ie n'ay iamais en tel repos eté.
Ne seroit il beaucop meilleur pour moy,
De m'arrester (chassant d'amour l'emoy)
A r'enforcer quelque haye nouuelle,
Bien que tu sois doulce plaisante & belle
Las! belle las! ne vueil tant t'oblier
De te vouloir en ta beauté fier.
La blanchefleur tombe seiche & fleterie
La Meure noire est, tousiours recueillie
Tu ne me veux, helas Claudine aimer
Ne quel ie suis, des autres t'informer.
O que bien est, de lait, ma huche pleine
Que de moutons i'ay à la blanche leine?
Quatre cens bœufz, ie lie soubs le ioug,
Pour cultiuer mes grandes terres d'Aniou
L'yuer, Esté i'ay tousiours nouueau lait.
Ie chãte ansi comme Amphion souloit
Chanter, alors qu'il vouloit s'auencer
Au pres du Mont Aracynthe amasser
Ses grãs Toreaux. Ie ne suis trop difforme
N'a pas lõg temps qu'ay cõtemplé ma forme,
Dessus le bord de Loyre, quand le vent
Ne l'aigitoit, ainsi qu'il fait souuent.
Brief ie ne crains, bien que tu en sois iuge
Que plus qu'à moy, à Daphnis on adiuge
De grand beauté: si iamais ne deçoit
Cela qu'en l'eau, s'y mirant, s'apercoit.
O pleust à Dieu qu'ores te peust haitter
Auecques moy sur les chams habiter,
Prenant plaisir en ma loge champêtre,
Et à mener les troupeaux aux chams paistre
Certes à Pan on t'acompareroit
Lors que chanter quelc'un t'ecouteroit.
Pan ha eté le premier, se me semble
Qui ha cõjoint plusieurs flustes ensemble
Pan

Pan à garder ne fut one paresseux
Petis troupeaux, ne les maistres d'iceux.
Ne pense pas chose de petit pris
L'art de fluster: Car pour en estre apris
Amynte ha il epergné quelque chose?
I'ay vne flute, & affirmer ie t'ose
Que d'inegaux sept tuyaux de secue
Composée est: ie l'ay de Damete eue.
Et dist (mourant) i'ordonne, pour le seur,
Que tu seras le second possesseur
De cette flute, & ainsi ie le veux:
Se sot Amynte en fut fort enuieux.
I'ay d'auãtage, en vn dangereux val,
Prins deux Cheureux, en grãd peine & trauail
Qui ont encor la peau de blanc tachee:
Par chacun iour est la tette seichée
De la brebis qui les va alaittant,
Or Thestylis iceux souhaitte, tant
Qu'a la parfin ilz seront d'elle pris
Puis que mes dons te sont tant à depris
Vien-vien à moy, belle ie te suplie,
Les Nymphes t'ont la corbeille remplie
De beau lys blanc: Naïs la nymphe gẽte
Par les iardins est ores diligente
A recuillir, des fleurs, vn gros paquet
Pour t'en choisir vn bien fleurant bouquet.
Et quant à moy, il n'y a nulle sorte
De nouueau fruit, que moymesme n'aporte
Il n'y aura Laurier, Mirte, Cypres
Que ie n'en prenne vn rameau tout exprés
Pour t'aporter, car tous trois se me semble,
Font bonne odeur quant ils sont mis ensemble:
Pauure Renault, folie te surmonte,
Car de tes dons Claudine ne tient conte.
Et si tu veux contendre pour donner
Ia Iolas, ne se lairra gaigner.
Las miserable! or qu'ay-ie pretẽdu?
I'ay, tant suis sot,, à Auster épandu
Les belles fleurs: & aux claires fontaines
Les pourceaux mis, pour les rendre vilaines.
Mais que fais-tu ô de sens dépourueue
Les Dieux ont biẽ aussi leur demeure eue
Dans les forests: Paris Dardain encores.
Face Palas sa demourance ores
En tes châteaux: que les forests ramées
Soiẽt de par nous sur toutes chose aymées
La Lyonnesse horrible & furieuse,
De pourchasser le Loup est curieuse
Le Loup la Cheure: & la Cheure lasciue
Est de cercher, le Treufle-grand, pensiue
Renault pourchasse, ô Claudine, à gesir
Auecques toy: Chacun suit son plaisir
Regarde vn peu: les Bœufs, s'en retournant,
Vont leur harnois, pendu au col trainant
Et le Soleil defaillant, fait paroître
L'ombre plus grand, qui ia commence à croitre:
Amour pourtant me brulle & me consomme,
Car, en amour, quel remede est en sõme
Renault, Renault, helas quelle folie
Te tient saisy, & si fort ton cueur lie
Tu bas ta vigne en l'orme tout fueillu
Faitte à demi: n'eust il pas mieux valu
Pour notre vsage, vn ouurage entreprẽdre
D'osiers molletz, ou de quelque ionc tendre?
Vne sera de ton amour eprise
Si ta Claudine encores te meprise.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES DU CONTENU EN CE PRESENT LIVRE.

FIN.

LA COMPLAINTE ET AVIS, QVE FAIT LVZINDARO PRINCE D'AETHIOPIE A L'ENCONRE D'AMOVR, ET VNE DAME: CONTINVEE IVSQVES A' LEVR FIN MISE DE GREC EN CASTLLAN

Puis translatee en François, par Iaques Vincent du Crest Arnauld en Dauphiné. Aumonier de monsieur le Conte d'Anguien.

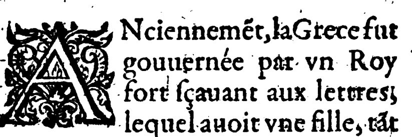
SVR LA TRANSLATION DE LA COMPLAINTE, QVE FAIT LVZINDARO, PRINCE D'AETHIOPIE, CONTRE AMOVR ET SA DAME.

SONNET
De P. Tredehan d'Angers.

Qui veut au vif comprendre la nature
De cil qui est de tous humains vainqueur,
De celuy la qui va perçant le cueur
D'vn dard cruel, à toute creature,
Ne cherche point vn Tableau, ou painture,
Ou figure, soit le char triomphant
De Cupidon, ce trop cruel enfant,
Representant le vif de sa pointure:
S'en vienne icy qui la voudra savoir,
Vincent, à tous la fait connoitre & voir
Soubs le subiet de cette histoire feinte,
Ou l'Espaignol ne se plaindra, ainçois
S'ebahira se voir parler françois
Si proprement, en faisant sa complainte.

TOVT A VN POINT.

PLAINTE ET AVIS D'VN CHEVALIER, NOMME LVZINDARO A L'ENCONTRE D'AMOVR, ET SA DAME, CONTINVEE IVSQVES A' LEVR FIN.



ANciennemēt, la Grece fut gouuernée par vn Roy fort ſçauant aux lettres, lequel auoit vne fille, tāt fort douée de beauté que pluſieurs grans ſeigneurs, Princes, & Roys, prindrent volunté, s'acheminer en la cour de ce Roy : ou, entre les autres, vint le prince Garinaldo filz du Roy d'Albanie, qui pour la beauté de la Princeſſe, & deſirāt être imprimé en ſa bonne grace, feiſt dreſſer ioûtes & tournaiz : & s'y maintint en ſorte que l'infāte eut cōnoiſſāce de ſa peine. Puis ſ'afectiōna tellemēt en luy, que la couleur de ſon viſage, feit connoitre le bon vouloir qu'elle portoit au prince d'Albanie. Ce qui ne peut être celé au Roy, qui viſitant ſes liures, conneut l'afectiō de ces deux amans : & craignāt que ſa fille fuſt deceue par le prince d'Albanie, temporiſa iuſques à ce que Diane euſt le regne, & gouuernement du milieu de la Zone qui luy apartient. Puis ayant fait ſes adiurations, ſignes, & characteres, entra en la chambre de l'infante ſa fille : & l'auoir ſaiſie, & miſe entre ſes bras, la porta en vn chateau, aſis ſur le bord de la mer, ioignant le mont Traſin. Et enchanta l'enceinte, en ſorte qu'on n'y pouuoit entrer pour voir la princeſſe. Laquelle fut delaiſſée en cette forteresse du Roy ſon pere, qui ſe rendit auāt que le iour euſt mōtré ſa clarté, en la Citté principale de ſon Royaume, ſans que perſonne eut connoiſſance de ſon entrepriſe. Et ſur l'heure que l'infante étoit coutumiere ſe mettre hors du lit: les dames entrerent en ſa chambre pour la voir & acoutrer. Mais quand elles aperceurent que la princeſſe n'étoit dans ſa chambre, cōmencerēt à ſe plaindre fort hautement, ſi que leur cry fut entendu par ceux du palais, leſquelz ayāt eu cōnoiſſance de leur dueil, firēt entēdre au Roy, la perte de ſa fille. Lequel diſsimulant, & faignant ignorer en quel lieu elle auoit eté conduitte, feit depeſcher courriers, pour auertir les viles, & chateaux de frontiere du pais de Grece, & faignoit qu'vn Geant, grand magicien euſt derobé ſa fille, pour venger la honte qu'il auoit receue aux ioûtes leſquelles furent incontinent rompues, & le palais couuert de drap noir, en ſigne de triſteſſe : laquelle aſſailit tellement le Prince d'Albanie, que ſans dire mot à perſonne viuante, abondonna la court. Et être arriué au Royaume d'Albanie trouua ſon Pere mort: Parquoy cō-

mãda faire dueil, à ceux de sa court: à fin de n'être exempts, comme luy, de tristesse. Continuant laquelle, vn gentilhomme qui l'auoit noury fâché de le voir ainsi triste, & croyant que son dueil fust à cause du Roy d'Albanie son pere, se ietta à ses piez, et le pria luy vouloir faire entendre l'ocasion de sa peine, luy faisant promesse d'en porter la moitie. Le Prince Garinaldo, qui portoit amytié au vieil cheualier: lequel l'auoit eleué, se decouurit totalemēt à luy: mais pour être experimenté aux auslaux qu'amour fait sentir à ses subietz, ne luy feit aucune remō trance: ains luy persuada s'en aller au Royaume des Otes, ou il trouueroit la sage Acthelasia, laquelle ne faudroit à luy declarer ce qu'il desiroit. Le prince d'Albanie trouuant bon son conseil, se mit en chemin, acompagné tant seulement d'vn seul écuyer, & de son ancien gouuerneur: Auec lesquelz il ne tarda beaucop à se rendre au lieu, ou la sage faisoit residence. Et apres que le prince luy eut fait entendre l'ocasion de son arriuée, elle luy feit vne telle réponce: Prince plein de valeur, l'espoir de voir l'infāte que cerchez, vous est totalement ôté: car son esprit ha prins plaisir, abandonner ce monde miserable. L'amoureux pasiōné, receut au cœur affliction tant grande (entendant parler la sage en cette faço) qu'il demeura presque hors de sentiment. Et sans importuner la magicienne d'auantage, feit retour en son Royaume d'Albanie: ou il maintint sa vie en dueil & tristesse, à cause de la répōce de la sage Acthelasia: laquelle sceut, par art magique, ou l'infante Medusine (ainsi étoit appellée) Au moyen dequoy se mist en chemin, pour aller au château ou cette princesse auoit eté reduitte. Et etāt asseurée par signes, oracles, & planettes de la complexion du prince Luzindaro filz du Roy de Æthiopie, qu'elle auoit entre mains: Luy feit voir en dormāt, le portrait de la gracieuse infāte Medusine: la beaute de laquelle luy captiua le cueur, en sorte qu'il le feit eueiller en sursaut. Et sans pouuoir prēdre aucun repos, attendit la plaisante Aurore pensant receuoir aucun allegement à son arriuée. Mais il se trouua bien fort eloigné de ce qu'il auoit eu en pēsée: Car entendāt le chāt des oyseaux, ébassadeurs du clair Phœbus sa peine & torment commencerent à l'affliger doublement. Et fut molesté l'espace de aucuns iours, en telle façon que ne pouuant plus endurer, fut contraint cōmuniquer le tout à la sage qu'il auoit en reputation telle, cōme si elle eust eté sa mere. Laquelle fit deuoir le consoler, & luy promit de le conduyre au lieu ou cette belle princesse faisoit residence, soubs cōdition qu'il ne feroit entrée en sa chambre qu'vne fois le iour. Luzindaro entēdāt ce que la sage luy prometoit, se mit à genoux: & luy baisant les mains, pro-

promit & iura n'aller au contraire de son cōmmādement. La sage voyant que le ieune prince auoit deliberé d'aller en lieu tant solitaire, & y demeurer, luy dist qu'elle luy donneroit Agariage son cousin, pour le seruir. Dequoy le Prince d'Æthiopie la mercia bien fort, & la pria vouloir donner ordre a son depart: Ce quelle feit. Car leur auoir dōné deux anneaux enchâtez, commēça ses adiurations, en sorte que le Prince & son Ecuyer se trouuerent au chateau de Plaisir, ou étoit l'infante. Puis les auoir acolez par grande amytié, prenant congé d'eux, leur dist que la vertu de leurs deux anneaux les feroit entrer au Chateau, ou la Princesse Medusine étoit, encore qu'il fust enchanté. Le Prince d'Æthiopie & son Ecuyer resterent merueilleusement affligez, aiant perdu la sage Magicienne: Toutefois le Prince Luzindaro affectionné enuers l'infante Medusine, luy feit mettre en oubly Acthelasia: et quand l'heure q'uil deuoit entrer au chateau fut arriuée. Le prince Æthiopien souhaitant au possible voir sa dame, se lança promptement en la chambre ou elle étoit richement vetue, acordāt vne harpe, auec laquelle, rendoit vn son tant fort armonieux, que ce bon Cheualier Luzindaro en demeura merueilleusement perturbé. Si est ce qu'il ne delaissa à faire ce que le deuoir cōmādoit. Et s'être mis à genoux deuāt elle, ietāt souspirs abōdāment, se print à dire: Madame, si le portrait de ta beauté ha eu pouuoir tirer à soy tous mes sentimens: Maintenant la veue de ta presence ha meurdri mō cœur, & comme blessé par Cupido, qui n'ha aucune foi, me viē presenter à ta grandeur, afin que mes piteuses plaintes, soiēt entēdues par toy qui n'has aucune secōde en beauté. L'infante Medusine, amoureuse du prince Garinaldo, filz du Roy d'Albanie, feit peu de cas de Luzindaro d'Aethiopie, & sans faire aucune reponce, luy cōmanda se ôter de sa presence. Si est ce que Cupido ne delaissa à la naurer: en sorte qu'elle eut plaisir d'auoir veu la beauté de ce ieune Prince d'Aethiopie. Lequel cōnoissant le terme que la sage magiciēne luy auoit ordōné, & s'arêtant sur la cruelle reponce que Medusine luy auoit faite (cōme desesperé) sortit, & se plaignant à l'encontre d'amour, se print à dire: Il me fust beaucop plus profitable, auoir eté souffoqué et étaint, que me voir reduit en peine, sās aucune esperance de ioye & plaisir. Helas, Madame, ie ne me plains aucunement de toy: ains de moy, a cause que mon peu de valeur ha incité ta grande beauté à me répondre tant fort rudement. O bien heureux Macias qui donnas le nom d'amour à Cupido, puis t'oublias à l'appeller trompeur. Certainemēt filz de Venus, tu n'has regardé en mon endroit à ce que maints autres promettēt au cōmencement pour faire viure les persones en espoir au lieu

duquel Seigneur, tu m'has acõpagné de douleur & soucy, sans auoir respect que ie suis né pour faire chose qui te soit agreable. Tu sauois bien, traitre, lors que décochas ta secõde fleche sur moy, que la premiere étoit sufisãte pour me priuer de vie. Pour raison dequoy ie treuue mauuais & suis indigné contre toy qui m'has fait voir la beauté de ma dame, alors qu'elle étoit acompagnée de colere & cruauté. Aucuns faucement te nomment piteux, mais quant à moy ie te repute desloyal, aueugle & trõpeur, pere de cruauté, rayons de douleur, semence de poison, fueille de cedre, & rameau d'épine : noms conformes à ta deloyauté, & qui te sont beaucop plus propres que ne sont ceux, auec lesquelz te pensent faire honneur les personnes, qui voluntairement s'acostent de toy, te nommãt piteux & debonnaire, Seigneur des seigneurs, & Roy des Rois. Mais voulant aller au cõtraire de leur volunté, ie t'appelle le plus desloyal des aueugles, portãt sur tõ corps vne teste, autãt contagieuse & pleine de poison, qu'étoit le chef de Meduse. Certainement ie ne sçay quel titre te donner: t'asseurant ne ne te pouuoir assez recompenser selon ton merite, pour me venger de toy, ou est enclose la boutique de toute passion: de laquelle sortent les medecines empoisonnées, qu'es en coutume donner pour souuerain remede à ceux qui te demãdét repos. O menteur & sans foy, dy moy pour quelle ocasion tu has autrefois tãt mal recompensé Philirides qui ne cõmit onques déloyauté, seruãt l'espace de neuf ans sa déesse Yphedra: laquelle à ta persuasiõ s'aracha les yeux, puis les enuoya presẽter à son amãt, qui disoit ne receuoir autre passion, fors pour le gracieux regard de ses yeux. Que me diras tu de Philes & du malheur que tu luy procuras à cause de sa dame? N'has tu pas vsé d'vn semblable traittement enuers le iouuénceau Iphis, qui se trouua etãdu ioignant la porte de s'amie Anaxarete. Dy moy encore quel payement tu has donné à la tãt renommée & miserable Didon? O cruel et souuerain dieu de la cruauté, regarde que feit à ta faueur le Roy Thereus ton semblable en malice? Et si tu n'es content, penses au malheur qu'a ton ocasion fut perpetré par sa femme Progne, qui preferant l'amitié qu'elle portoit à Philomena sa sœur (à toute autre chose) feit menger son filz Itis à son mary. Voy que Theseus feit pour Fromena à ta persuasion: Et regarde semblablement la recompense qu'eut Phedra: laquelle fut transformée en pierre pour l'amitié qu'elle portoit à son bien aymé Hypolite. Ie ne te veux, desloyal Amour, conuaincre d'auãtage par exemples: pour ne vouloir abõtir celuy qui ha eu pouuoir sur les plus renõmés de l'vniuers. Certainement i'aperçoy maintenãt que me suis oublié grandement: Car tãt

plus

plus ie me trauaillé à te faire honte, plus ie te voy ietter bois en mes cruelles fournaises, embrasées totalement du feu d'Amour, qui par sa vapeur, fait distiller & mette hors de mes petis yeux la douceur, laquelle (étant mort comme ie suis) me rend la vie: De laquelle doiuẽt perpetuellemẽt ioyr, ceux qui sont dignes contempler la diuine face de madame. Cõtre la rigueur de laquelle, n'ay aucun pouuoir me douloir & plaindre encore que soye molesté, sans aucune occasion. Le mal qui procede à cause de mon amitié, est tãt fort contraire à l'esperãce que ie pretés, que l'industrie par moy cerchée, prẽd tel auãtage sur moy, que ma plume rẽdra témoignage de l'afliction desesperée que ie seuffre à present: desespoir qui s'est logé en mõ cœur, pour me faire amender la faute qu'ay cõmise, prenãt la hardiesse me presenter deuant les yeux de ma Dame: laquelle ha voulu vser de rigueur, sans me vouloir dõner aucun allegemẽt, qu'elle veut reseruer à quelque autre plus heureux que moy, qui seeleray ma peine auec ma foy: laquelle est la principalle arme qui reside le plus en mon cœur, pour me soutenir contre l'assault que m'ha liuré celle que ie merite par sur tous, excepté le sans per Iocates, le prime estimé entre les amans. Ha, ha, ha, peu fortuné de moy, qui ne puis mettre fin à ma complainte, & mesmement me trauaille d'outrager celuy, qui peut remedier à ma peine, & acroitre ma gloire! Ha peu fortuné Cheuallier, qui voyant le mal qui te suit, ne has pouuoir de cesser ta plainte, laquelle toutefois est fondée en raison, puis que ce cruel seigneur Amour m'ha recompensé étãt à sa suitte d'vn tel paiment qu'il feit autrefois à Myrrha, laquelle éprise de l'amitié de son pere trouua les laqs tenduz, qui donnerent fin à sa vie. O piteuse Venus, nourrice de cette peu heureuse Mirrha, en pensant remedier à sa pasion pour luy sauuer la vie, as eté ocasion la faire tomber en perpetuelle mort: & mesmement la faysant coucher auec son pere, qui ayant eu connoisance du fait, ne cessa prochasser sa fille iusques à ce qu'elle fut conuertie en arbre de telle connoissance qu'il ne cesse plorer sa faute. O infidelle filz de Cytherée, il me semble que la cruauté tiene, montrée sur Pelopea & son pere Thiestes, te deuoit contẽter, sans prẽdre plaisir me molester beaucop plus grieuement, que n'has encores fait personne viuante. O Pandion le tourment, qu'has souffert, ne se peut aprocher aucunemẽt du miẽ: O Diomedes O Agamenon votre pasion n'est semblable à la mienne: Car encore qu'on vous ayt oté voz femmes & puis apres la vie à leur ocasion: Si n'auez vous puissance vous égaler à moy, qui en viuant meurs deux mille fois le iour. O Egiola & Clitemnestra, la cruauté qu'auez vsée contre voz marys, ne peut être aucunement

ment paragonnée à celle de ma Dame: ioint aussi qu'auiez quelque raison, veu que voz marys demeurerent long temps sans vous venir voir: mais ma Dame voulant porter nom de cruelle, vse enuers moy de rigueur: au moyen dequoy ie ne puis viure en repos. Et encore que ie me veille cõsoler auec l'infortuné Appollõ, affligé à cause de sa biẽ aimée Daphné, il n'est en ma puissance d'apaiser ma langueur, pource que ma douleur est beaucop plus mortelle que la sienne. Car il luy étoit permis voir sa dame, de loing sans la pouuoir attaindre, & moy qui en suis aproché, suis arriué au lieu ou ie ne faudray à me ruiner & perdre. Si Apollon auoit espoir iour de ses amours, etant arriué aupres de sa Dame: I'ay opinion contraire à la siẽne, & par experiẽce, preuoy que m'être rendu au pres de ma Dame, seray chassé plus rigoreusemẽt que ne fut Fereon de sa seur Astocasia. I'aperçoy bien que tant plus ie continue ma plainte, plus se augmente la gloire de ma peine. & mêmement soufrant ennuy, par celle qui excede par trop la beauté renommée de la damoiselle, par qui fut autrefois en peine le souuerain Poete Aleman, premier inuenteur des chãsons amoureuses. O Amour puis que tu has eu agreable, de me prendre en tes laqz ie te suplie me vouloir rẽdre en liberté puis tourne decocher ta fleche enuenimee cõtre moy. Ie voy bien q̃ n'has le cœur d'oser satisfaire à mon vouloir craignant que celuy qui ha cõnoisance de ta malice, face refus se tourner rẽdre à ta mercy. Il me sẽble que cette soubçon ne te doit retarder. Car m'has logé, & mis en lieu que ie desire peiner & trauailler, pour auoir meilleure ocasion me plaindre, de celle contre qui ie me plains. O deloyal tu me veux traitter ainsi qu'has voulu faire autrefois le grand Demostene frequentant Thaïs, lequel à la fin te recompença en cette façon, vsant d'vn tel langage enuers Iupiter. O souuerain Dieu! ie n'achate si cherement vn repẽtir: Regarde deloyal Cupidon, comme Thaïs faisant cas de la beauté qui l'acompaignoit, se mit en pris pour être vendu: certainement pour donner allegement à mon cœur, ie suis content achater ta faueur, afin d'être retenu seruiteur de ma dame, & le pris que ie te veux offrir comme parfait amãt, est mon cœur, acõpaigné de la vie que veux exposer pour te faire seruice: encore ie te presente mes yeux, pour arouser ton desir: ma bouche pour chanter tes louãges: mon estomach, pour loger tes ardãtes fournaises: ma pensée, afin que plus subtilement ta gloire sente le mal que seuffrẽt ceux qui te seruẽt auec loyauté: ma memoire, pour ne mettre en oubly les trauaux qui suiuẽt tes soldatz: & veux laisser en liberté mon entendement, pour auoir commodité de pouuoir sentir la cruauté, de laquelle ma dame vse enuers moy cõtre le deuoir. Ha

infidel

infidelle tu te mõtres ingrat enuers moy qui suis fait, semblable à la Salemandre, me nourrissant du feu qui procede de mon affection, & y suis tellement acoutumé que peu me sert d'immiter la coustume du Cameleon : Car tant plus le frais entre & passe par mes entrailles, tãt plus ma peine se trouue embrasée. Ie loue grandement l'apophthegme & dict d'vn sçauant Philosophe disant, que mal aisement l'homme se peult retirer & mettre hors d'vne coutume, en laquelle il se sera exercité, encore qu'il se soit trouué maintefois en danger. Certainement cette sentence ha eté écrite pour me donner exemple & me faire voir que suis reduit dans vn labirinthe embrasé & couuert de flammes, sans penser & auoir recours au remede, voulant cercher lequel, suis reduitte en telle extremité, que prenãt plaisir d'ainsi finer ma vie, & pensant en ma Dame, me prens à dire. O claire lumiere de mes yeux, ie vous prie vouloir prẽdre pitié de moy, & ne trouuer mauuais si i'ay prins la hardiesse d'entrer en votre chãbre, sans penser ne auoir aucun respect à votre grande beauté. Regardez ma Dame que le createur de l'vniuers ha agreable la repẽtence de celuy qui l'ha offencé. I'ay opinion que la rigueur que i'ay veue en vous, soit procedée de Cupido pour exercer son anciẽne coutume, & en molester celuy qui ha eté reduit en captiuité prenant contentement auec laquelle, & voulãt donner quelque alegement à mes fâcheux ennuyz. Ie veux chanter ce qu'autrefois ha eté ecrit par vn Amoureux, attaint des saiettes d'Amour, disant:

En vous ie contemple & adoe
Tout l'espoir de ma foi,
Tu fuz mon bien ma Dame encore
Des ce iour que voulu enclore
Tant mon amour en toy
Si bien que ne sçay ny sçauray
Comme est ma liberté
Pource que tousiours ie seray
Prins de votre beauté.

HA! captif sans aucun espoir de remede : Ie ne treuue plus grãde cõsolation, qu'a me plaindre de celui qui est cause de ma douleur. Quelle excuse, ô cruel Amour, me pouras tu donner pour te purger de ce qu'a ta persuasion feit la peruerse Sylla, fille du Roy Nisus? qui étant asiegée du Roi Minos, de Crete: monta vn iour sur le coupeau d'vne haute tour: & apercevant la beauté de ce Roy, fut tellement éguillonnée, que n'ayant pouuoir resister contre toy: coupa la teste à son pere, & la presenta au Roy Minos: Duquel elle fut méprisée, faisant bien connoitre à ceulx qui te connoissent, qu'on ne doibt fonder asseurance sur tes vaines promesses. O renommée Lucresse tu auois iuste ocasion te plaindre lors que ta bouche profereit: O superbe Tarquin prince tresexcellent

 cellent

cellent: Ie te prie vouloir regarder qu'amour lascif (te promettant vne gloire qui ne merite être ainsi appellée) ne te face sentir deux mille doleurs. Certainement ta parolle sagement proferée, te fait estimer la premiere qu'on doibt mettre au rãg des Dames chastes & pudiques. O Amour? ton malheur est si grand & pernicieux, que ceux qui te suyuent ne se peuuent éloigner de toy, à qui ie prie vouloir continuer cõtre moy ta rigueur acoutumée, & maintenir ma Dame en sa façon de faire, a fin que puisse chanter ce qu'ha fait autrefois Macias le tresrenommé Amoureux, disant:

D'amour i'ay eu la courõne amoureuse
Afin que fust plus mon nom renommé
Plus fort alors mon mal s'est animé
Quand me plaisoit sa peine doloreuse:

IE suis content pour mieux meriter d'être recõpensé de mes trauaux, prẽdre cõtentement des mes ennuiz, la perte desquelz, n'est aucunement par moy esperée, & n'ay autre remede, fors m'appeler (comme encore maintenant ie me nomme) le Sepulchre ou est enclose la mine de passion: & dans lequel est enseuely le parfait seruice du plus loyal amant qui ha onques eté, ne sera: voulant bien prendre cette auantage, veu que ceulx, lesquelz sont en vie, & les autres qui m'ont precedé n'ont obserué la moitié des loix, qu' vn parfait Amant doibt garder. Si est ce que ma Déesse & Dame, n'en fait estime quelconque: ains m'ha en contennement & mépris, à la persuasion de toy faux & déloyal Cupidon, à qui ie demande pourquoy vne Dame, receuant seruice d'vn gentilhome honnête, se reioyst & prent plaisir de le tourmẽter sur le point qu'elle le doibt recompẽser. Plusieurs Amãs blessez, par foy disent, qu'ayans etez fauorisez de la bouche, le dernier point leur est octroyé, encore que plusieurs Dames soient contraires à leur opinion. O Roy sans aucune fidelité puis que tu prens plaisir à me molester, ie ne delaisseray à te faire entendre ce que plusieurs mettent en auant: disant, que par faute d'entẽdre, & connoitre la complexion de leurs Dames, ilz ne les sçauent seruir à leur volunté. Ie ne me veux appeller parfait en amitié ne presumer d'auoir l'entendemẽt meilleur que ceux qui de tes fleches ont eté ataintes: mais ie me veux bien asseurer, & nõmer le plus blessé de tous les humains & armé de cette raison ie dy qu'ay fort bien entendu ma Dame & conneu qu'elle veut dõner fin à ma vie, a fin que mon cueur qui est sien soit sacrifié, & qu'elle se puisse vanter d'auoir occis celuy à qui elle pouuoit dõner la vie qu'elle ne m'ha voulu laisser pour etre tenue & appelée autant cruelle

comme

comme ha eté Medée,qui embrasa Créon & sa fille Clauca:Et occist ses enfans apres qu'elle eut eté chassée par Iason,que ie veux abãdõner pour vous asseurer:ó ma Royne & princesse! que votre beauté ha meurdri mes sentimẽs,ha oté la parolle à mon desir:Au moyẽ dequoy ie suis affligé doublement, & tant plus ie m'étudie éloigner l'amitié, tãt plus fort ie me trouue enfermé en cruelle prison etonné au possible quand ie pense en toy ô cruel Amour qui donnes esperance de repos à ceux qui sont par toy blessez: Mais ma Dame me paist & nourrist de trauaux, tourmens, & ennuys. Et se met en deuoir de me faire mourir,a fin que ie viue en repos: Au moyẽ dequoy ma Dame se doibt appeller Amour parfaitte: tout ainsi que ie la nomme maintenant.Dy moy infidelle trompeur qu'has en pensée faire de moy qui t'ay suiui & acõpagné si lõg temps? Tu me feras reponce qu'has intention eloigner de moy le tourment qui me fait compagnie: Ce que ie ne croiray,à cause qu'has enduré que i'ay eté meprisé de ma Dame, pour recompense de l'ennuy qu'ay enduré portant les armes,soubs ta charge & conduite. O Dame de mon cueur,pourquoi veux tu viure auec moy, ainsi que feit Cadmus auec Bibilis sa seur,méprisãt laquelle,abandonna le palais de son pere pour se éloigner d'elle, qui voulãt faire preuue de sa fermeté, tout ainsi que i'ay fait & veux continuer suiuit son frere, iusques a ce que les dieux regretans son dueil la conuertirent en fontaine, ou les parfaitz Amans prennent plaisir se baigner et lauer.Il me semble, ma Dame,qu'ayant prins l'auantage de m'egaller à elle,& qu'apres toy vois disant mes passions,que ne faudray à deuenir fontaine,& transformé en cette façon appeleray ma Dame & faisant cõpagnie à Bibilis luy feray entẽdre la cruauté grande de laquelle vse enuers moy ma Déesse& Dame,qui ha pouuoir vaincre le dieu des Amoureux. L'heure en laquelle luy étoit permis entrer au château pour voir sa dame n'eut plus tost sonné qu'il ne faillit prendre son chemin en la chambre de Medusine & connoissant aux soupirs amoureux,qu'elle faisoit, que sa presence l'auoit aucunement émeue:Se meit à genoux & luy baisa ses blanches & delicates mains. Puis voiãt au visage de la princesse, qu'elle n'auoit agreable sa temerité se leua tout incontinent, & acompagné de regret indicible, sortit, vsant d'vn tel langage: O déloyal Amour,qui pour me deceuoir has enduré les mains precieuses de ma Dame être par moy baisées, pour me rendre plus affligé perdãt cette faueur. Si ne laisseray-ie pour toy à me vanter,que ma peine ha eté suffisante d'allumer le feu qui me rend embrasé & ne sera ètaint iusques á ce que tu m' auras conduit en

Plus grande perplexité. Attendant laquelle, pour plus donner lustre à ma peine receuë, le diray.

Mon sort soit dit à vn chacun,
Decalare mon grand detriment
A l'egal de mon dur tourment
Endurant sans espoir aucun.

PVis m'estimeray par dessus tout autre, pour autant que si aucuns aiment & ont aimé, l'espoir que tu leur has offert & presenté les ha affectionnez: Toutesfois ie ne me puis louer de toy. Car tant plus ie fay mon deuoir de seruir ma Dame tant moins d'esperance tu me presentes pour me donner moyen d'ataindre au point ou i'aspire pour ma felicité non pas pour la suffisãce de mes merites, ains pour autant que suis totallement à elle. Au seruice de laquelle, veux consommer ma tendre ieunesse, sans en esperer autre fruit, que de me pouuoir vanter sur la fin de mes iours, que ie meurs pour la plus gracieuse & vertueuse Dame qui soit encore née. Et tandis que cette volũtaire peine m' acompagnera, continueray ma plainte contre Amour vsant d'vn tel langage.

O moy par trop defortuné!
De dire suis contraint
Que Cupidon l'aueugle né
De son dard par trop empené
M'ha rudement attaint.

CE pendant que viuray en cette façon, comme conuoiteux de louange & gloire, confesseray auoir eté par toy attaint, à cause de la premiere & plus excellente Dame, que peintre, tant ancien soit il, ait sceu portraire pour auec artifice la rendre agreable. Et croy certeinement & asseure pour verité, que le grand Apelles n' ha onques tiré figure, excedant en beauté celle qui est imprimee en mon cœur: lequel ne se peut louer de ta cruauté, veu qu'il treuue vne fin fort contraire aux promesses, qui par toy me furẽt faittes au commẽcement. Ie n' ay occasiõ, toutefois, me plaindre de celuy qui m' ha dõné cœur de me nõmer amy de celle, qui par ses vertuz merite être seruie de tous les mortelz. Certainemẽt Amphiõ premier inuenteur de Musique, eust eu raison se douloir, & regretter son infortune, s' il eust veu ma dame: Car il eût aperceu vne extremité contraire à la sienne qui etoit bâtir & construire auec la douceur de sa Musique, les murs excedans la hauteur de ceux de Thebes: l'amitié desquelz luy feit proferer, ainsi qu'il sortoit d'auoir forgé sa mort. Mais tout ce que ie metz en auant, ne peut aucunement interesser ma Dame, qui auec la douceur de sa face ha fondé en mon triste cueur vn mur de foy, de plus longue duree que ceux de Thebes Et apres qu'elle ha eu dõné fin à l'edifice, aucun s'est auancé, disant qu'elle auoit formé ma mort & sa gloire: Et fait etandre vn retz auec lequel mon cueur seroit prins

&

& detenu en prison tant qu'il plairoit à celle qui ha eu pouuoir captiuer mon cœur. Ie ne me puis tenir de donner louange au grand Tubal excellant Musicien s'étudiant à decorer en toute perfection Melia sa dame, asseurant que elle excedoit en beauté toutes les femmes de la terre. Dequoy, Amour, tu ne dois étre reduit en admiration: Car ie croy & asseure que Tubal entédoit parler de ma Dame l'infante Medusine: Laquelle surpasse non tant-seullement (en beauté) celles de notre temps, ains excede les femmes qui naitrõt iusques au dernier iour: pour raison dequoy ie reçoy contentement indicible, soufrant à cause de sa rare beauté. Et sans être étõné & n'induisant aucũ à l'être veux chanter au son de mes douleurs la plainte de mõ cœur douleureux eisant en cete façon.

Iamais amour ne me veut consētir
Esperance de telle sorte,
Parquoy mon cueur ha peu sentir
Votre douleur plus viue & forte
Qu'aux autres il n'ha fait sentir.

PVis qu'il est ainsi, que ie seufre voluntairement comme vous le voyez, aucun ne se doibt emerueiller si mon visage montre être chargé d'vne telle couleur qui doibt acõpagner ceux lesquelz sont passiõnez acause de celle à qui par gayeté de cœur veulēt faire seruice: ioīt aussi que chose ne se peut égaler à mõ mal & gloire, y étāt prouoqué par celle qui par sa hauteur me réd indigne de la meriter: & me fais acroire (tant ie suis hors d'espoir) que celui qui la doit auoir en mariage, n'est écores né. Quelle cõsolatiõ doit dõc prēdre vne persõne de tāt peu de merite que moy & mesmemét en lédroit de ma Dame! Ie ne treuue plus grād remede pour moy que me consoler auec plusieurs exemples que i'ay leu & veu que personnes de grand authorité ont voulu abaisser leur état, & eforcez d'Amour ont obey à maintes persõnes, lesquelles n'etoiēt de leur qualité. Toutesfois me voulant armer d'eux on me dira qu'ilz étoyēt mortelz, ou au contraire ma Dame: qui est acõpagnée de beauté, de sçauoir & grace doibt estre estimee & veneree en telle façon, que le dieu d'Amour n'est suffisāt de se egaler à elle; les reluisans yeux de laquelle excedās l'aspect & regard du Basilic: causāt mortelle maladie aux humains; me rédent indigne de chāter la louāge, que les blessez par Cupidon, doiuēt, pour celebrer le nom de la Dame du pauure Luzindaro, qui ne s'osant nõmer pour n'estre à soy, ains de sa Dame ause s'estimer le plus heureux de l'vniuers receuant gloire mourir pour la seule sans per en beauté. Continuant de louer sa Dame entendit chanter si doucement que le feu qui étoit enclos en son cueur, commença à croitre, & l'incita entrer en vn verger. Mais ainsi qu'il se pro-

menoit contentant ses yeux, qui s'étoient arrettez sur la diuersité des fleurs, roses & cypres qui paroissoient dans ce iardin, aperceut sa Dame en vne Galerie, acordant sa douce voix, au son d'vne trompe que elle tenoit en sa main, dequoy il demeura rauy, en sorte que sans se mouuoir aucunement pour mieux l'écouter, s'endormit au son d'vne si grande melodie. La Dame apperceuant le parfait amant ainsi acoutré dõna fin à son chant, puis se retira: Et quand Luzindaro se fut eueillé, voyant que sa Dame auoit abandõné la gallerie, demeura tellement affligé qu'il sortit du verger sans vouloir aucunement entrer en sa chambre tãt il étoit desesperé. Mais sentãt aprocher l'heure en laquelle lui étoit permis aller voir sa Dame, cõmença à reprẽdre cœur. Et s'ettre rendu au lieu ou elle s'etoit retiree, la trouua au mesme état qu'il auoit acoutumé Et se mettant en deuoir pour la mettre en propos, entendit fort grand bruit parmi le château, puis aperceut entrer vn grand feu par les fenetres de la chambre, qui s'ettre mis au milieu de ses deux amans sortit incontinant par la mesme fenetre dequoy Luzindaro & Medusine furent aucunement perturbez. Et etãt reduiz en cette frayeur apercenrent au lieu ou le feu s'etoit posé, vn parchemin auquel etoit pendant vn seel de fin or. La gracieuse Dame fut la premiere qui le saisit: & lauoir ouuert trouua dedans que son pere étoit mort, de quoy son cueur receut affliction tãt grande, que ses reluysans yeux cõmencerẽt à larmyoer. Luzindaro la voyant ainsi lamenter luy dict que la grand sage Actelasia sa mere auoit enuoyé cette lettre. La princesse Medusine soupriant le pria se vouloir retirer. Et qu'il ne print dorenauant la hardiesse de se montrer à elle s'il auoit desir de garder sa vie. Et apres que elle eut donné fin à son langage, sortit de la chambre, et entra dans vne autre abãdonnãt le triste amoureux, qui acompagné de regret & douleur, se print à dire: Madame, ie supply dieu me vouloir conduire, en sorte que ma presence ne vous puisse causer ennuy. Puis en plorant print vne violle, au son de laquelle se print à chanter en cette façon.

Puis que raison consent
Le mal qui me tormente,
Seufre mon cueur pourtant
Puisque mon mal etend
Sus mon ame sa tante:

Raison est qu'en luy soit
Le bien de ma douleur,
Bien si grand qu'il cessoit
De mon mal la rigueur
Quand plus fort il croissoit.

IE me pouuoy tenir & reputer le plus heureux entre les amãs, puis que ma Dame auoit entendu ma com-

complainte: si le cruel amour, duquel ie me plains ne m'eust encore assailli. Et pour me donner le bond permit qu'on feit entendre à ma Dame aucunes nouuelles: par le moyen desquelles mon bien fut obscurcy & ma peine doublée. Car ma Dame me laissant en la captiuité en laquelle sa beauté m'auoit reduit, commença à faire couler le long de ses ioues larmes, representans perles orientalles excedans en blancheur la clarté du Soleil. Au moyen dequoy mon entendement apercevant ma seulle Déesse se douloir fut reduit hors de sentiment. Mais quand ie me fu recongnu ie trouueray qu'elle se plaignoit cõtre quelc'un: Mais faisant mon deuoir pour écouter si ie pouroy cõnoitre d'ou luy procedoit si grãde tristesse trouuay qu'elle m'auoit abandõné parquoi voulant sçauoir qui l'auoit incitée. Ie trouuay qu'amour ialoux d'vn si grand bien l'auoit prouoquée à ce faire pour ne me laisser iouir de sa presẽce. O peruers & deloyal ie souhaiteroy au possible que ce que i'ay dit contre toy me peust profiter. Viença dy moy qui est celuy qui t'ha aussi mauuaisement traitté que moy? Certainement ie croy que n'en sçaurois montrer vn: Car iamais tien subiet par toy blessé cõme vassal n'ha eu l'ocasion d'ainsi te iriter comme i'ay fait: pour autant que le subiet de luy ne se pouuoit calibrer au merite du miẽ. Mais pourquoy me trauaillay-ie d'entrer en dispute auec toy, puis que suis aduerty que ta furie ne peut ettre asubiettie à ma raison? Ioint aussi que suis asseuré ne ettre suffisant pour ce faire: Toutefois ie pren contentement, te faisant connoitre que mon vouloir est, étriuer contre les œuures, tant fort eloignées de raison. O douceur de ma pensée, tu recõnois mal la peine que i'endure en mon cœur, qui ne souhaitte autre bien, que porter vne partie de ton affliction. Certainement, ma Dame, vous deuries tenir & ensuiure la nature du Lion: lequel donne vne partie de ce qu'il prent. Et faisãt ainsi, votre beauté seroit departie à celui qui en desire la ioyssance, & compagné de bõne volunté, la demande. Ie vous asseure, ma Déesse auoir plus de crainte de votre colere, procedant à l'ocasion de votre peine, que ie n'ay du Roy qui ha dõmination sur ceux qui habitent au fons du dernier Centre, ou la claire lumiere ha entré, pour chasser les obscures tenebres. Et tout ainsi que Palimur ou Caron disent, que toutes choses mettent ce Roy en crainte, doutant à cette heure trẽblement de terre, & soubdainement apres trẽble, que la clarté du Soleil face entreé en son Royaume. En semblable perplexité: ma Dame, ie suis par toy conduit & ay peur que ta fureur entre dãs mõ estomac pour deloger le penser hautain qui s'y est enfermé. O Amour, ie ne crains de toy autre chose, fors qu'ettre par

toy

toy priué de vie, laquelle ie tiédray pour bien employee, si elle me veut abandonner, pour donner plaisir & contentemēt à la Deesse de beauté pour l'honneur de laquelle ie feray à celuy qui se voudra interroguer de ma peine, vne telle réponce.

Ie n'atens point remißion,
Rien ne me peut aporter aise,
Car tant peu ta perfection
Dessus ma grande paßion
Que de soy-mesme elle s'apaise:

Ie doy bien soufrir telle peine
Encore que mil' erreurs m'aporte,
Car la recompense est trop pleine
Remettant paßion tant forte
En moy de si petite sorte.

O Amants ie vous prie vouloir croire, que mon langage est fōde en raison. Et vous asseurez que ce que ie dy procede du merite de celle à qui ie suis tant fort affectionné, que personne n'ha pouuoir de se parangoner à moy: & encore moins egaller à ma gloire. Car ie sens en moy torment & ioye, deux choses grandemēt extrêmes. Ha fauceur de foy Cupidon tu m'has voulu priuer & bannir de la veue de ma mieux aimee & plus que fauorite Dame, pour te montrer totalement ennemy cōtre moy, qui me retirerai au mont Tarsin, ou ie me plaindray de ce qu'à ton ocasion le repos s'est de moy absenté. Et ce faisant ie presteray obeissance au commandement de ma Dame, & voulant acomplir mon desir, & sa volunté: Formeray ma plainte en cette maniere.

Si à mes plus hautains cris
Vous faittes la sourde oreille,
Et outre ce, si ne puis
De ma plainte non pareille
Te mouuoir (comme has apris)
Amour qui est enchanteur,
Deceu se poura bien voir
Et serai, pour me douloir,
Aux laqcs d'Amour le trompeur
Loing de vous, en son pouuoir.

PAssant mes ennuis, ma Dame, en la sorte que ie vous dy, i'aurai ocasiō plus grāde de faire plainte cōtre Amour, & votre beauté, laquelle ne fut si tost par moy aperceuë que ie fu abandonné de repos. Que di-je? iamais ce peruers Cupidon n'ha vsé enu[…]rs moi de l'honnêteté auec laquelle il est en coutume caresser ses autres subiets: Car communement voyant deux captifs, il en blesse vn, & lance sa fleche dorée contre l'autre, pour luy dōner aucune recōpence: Auec laquelle il puisse plus facilement porter sa paßion. Mais encore que ma Dame ait eté atainte de saiette dorée: Si ne laisse elle à tormenter mon cœur: En sorte qu'acompagné d'incredulité ie prendray l'auantage de parler contre l'aueugle amy de Siches.

Amour:

Amour traire ie ne puis
Que d'vne mesme sujette
Tu as peu rendre subiette
Celle, à qui prisonnier suis
Indigne, mais il te haitte:
Elle qui, comme par droit,
Tient mon ame à sa merci,
Luy ôtera tout souci:
(Quand l'ocasion viendroit)
A mon triste cueur aussi.

SI il est ainsi, bié heureux me pourray appeller, aiant aquis la grace d'ettre receu par ma Dame. Mais craingnant les bastonnades que fortune m'ha fait autrefois sentir ie ne pense paruenir à si grande felicité. Ce bon cheualier n'eut plus tost dóné fin à sa complainte qu'il tomba pâmé entre les bras de Gariage son escuyer, lequel se print à plaindre fort hautement. Et apres qu'il eut soupiré l'infortune succedée à son maitre quelque espace de temps. Ce parfait amoureux commença à se resentir & faisant sortir hors du creux de son estomac, soupris en abondance, les larmes à l'entour de ses yeux, acompagné de son Ecuier sortit du Château. Et s'ettre rendu sur le bord de l'eau qui passoit à l'étour de cette enchantée maison, se meit dans vne Barque cachée & couuerte de certains rameaux ou en souspirant commenca à se plaindre disant ainsi: O Amour, qui t'ha prouoqué à déployer ta fureur contre moy, me priuant non tant seulement de ma Dame: ains me reduisant en telle extremité, que ie ne cerche aucun remede pour garder ma vie voiát la mer indignée côtre moy. O serpens maritimes, & vous furieux poissons, sortez, sortez hardiment pour vous rassasier de celuy que le cruel amour ha voulu priuer d'heureuse fortune. A peine sa complainte eut eté acheuée qu'vn bruit s'éleua tant fort grād sur la mer que les furieuses vagues sembloient cômuniquer auec le Ciel tant fort les vés côtrarians les vns aux autres rédoyent enflée la furieuse & braue mer. De laquelle sortit vn furieux Daulphin, qui ayant saisi le peu fortuné Amoureux feit retour dās leau faisant si grand bruit, qu'auec l'aide de maints autres qui le suiuoint, la barque & l'écuyer furét mis en terre. Et eut ce bon seruiteur cômodiét d'aller faire sçauoir la perte de Luzidaro à sa dame Medusine, que ie veux abādôner pour faire retour au Daulphin, Lequel tenant saisi le ferme amoureux se print à monter, en sorte que tout à vn coup l'amant se trouua dās vn riche Palais, decoré de maintes histoires fort ātiques, tenāt acolée au lieu du Dauphin vne fort belle dame & l'auoir recôneuë, à voix basse & tremblante, cômença à luy dire: O Actelasia dame du sçauoir qui t'ha incitée me faire quitter le chemin de moy tant souhaitté? Ie te prie soufrir que aille cercher celle qui entendra mes côplaintes encore que ie n'aye ocasiô me douloir d'elle. Ce dit, tomba sās aucun sentiment entre les bras de

la ſage tant renommée : laquelle eut pitié de luy. Et n'ayant mis en oubli le bon vouloir qu'autrefois auoit porté à Brutalant aſſeurée de la facherie que reçoit celuy de qui on ne reconnoit l'amitié : meit hors de ſa manche vne fiole pleine d'eau fort odoriferante, & en auoir mis dans ſa bouche quelque quantité, arrouſa la face du loyal amant, qui reuint à ſoy ſans pouuoir dire vn ſeul mot. Au moyen dequoy la ſage Acthelaſia le feit ſortir hors du palais: Et paſſant par vne porte qui ſembloit ettre de Criſtal, par vn degré qui paroiſſoit Iaſpe naturel monterent en vne tour, ou chãtoiẽt pluſieurs oyſeaux, & au milieu d'icelle trouuerent vn echafaut ſur lequel aperceumes le corps & la face d'vn hõme. La figure duquel nous ſembla plus qu'humaine: Car regardant en bas montrant ſemblable ſeuerité en la face que fait Cupidon, étoit vetue d'vne robe ceinte: Sur laquelle paroiſſoiẽt fleches, l'arc & la trouſſe: & à l'entour vn roleau incarnat, ſur lequel etoit ecrit le nom de Cupidon. La robe etoit de couleur griſe: faiſant demõtrance du contentement qui l'acompagnoit. Vn peu plus haut vîmes vne autre figure vetue d'vne robe de toille d'or rouge. Sur laquelle aperceumes en lettres grecques le nom de Repos, qui ha pouuoir ſe faire obeir à Cupidon. Quand la ſage eut rẽdu l'Amãt en ce lieu, elle ne tarda à ſortir ſans y laiſſer aucune aparẽce de porte ne autre ſingularité, fors les deux portraites de Cupidon et de Repos. L'amoureux loyal ſe voiant abandonné de la ſage qui l'auoit nourri conneut fort bien qu'il etoit dãs le château du mõt Tarſin. Apres qu'il eut eu connoiſſance des portrais qui ſe preſentoient deuãt ſes yeux, acõpagné d'aſſeurãce fort grande ſ'aprocha de Repos: & formant ſa complainte contre Cupidon, ſe print à dire. Ie me puis nõmer le plus heureux & riche de tous les humains, puis que ſans auoir enduré grand trauail, ay troué ce que tant i'auoy deſiré. Parquoy ſeigneur dõne moy congé & tu entendras ma paſſion & par meſme moyen la plainte que veux faire contre celuy qui eſt à tes piez cõme ne pouuant aller au contraire de ton commencement. L'amoureux prince n'eut pluſtoſt dõné fin à ſon langage que voix fort douloureuſes furent entendues deſſoubs la place ou etoit poſé Cupidon : contre qui Repos feit ſigne à Luzindaro former ſa complainte, ce qu'il feit : et en ſoupirant commença à parler en cette maniere: Seigneur ie me complains en premier lieu de ce fauçeur de foy amour. Enuers qui ie me ſuis montré ſi loyal & obeiſſant qu'il ne ſ'eſt troué perſõne en ſon ſeruice & en ſa maiſon, ayant pouuoir ſ'egaller à moy qui ay ſatisfait à la premiere loy: quant a ce point, qui eſt l'vne des cinq qu'il ha ordonnees: leſquelles i'ay toutes acõplies, encore

core qu'homme viuant n'ait peu passer la troisiesme, excepté le grād Macias, qui eut l'heur de paruenir a la quatriesme. Et pour cette raison ce desloyal Amour me soufrit aymer la plus belle Dame qui ayt encore eté formée par Nature. Et me feit si heureux qu'auoy licence & congé, me trouuer en lieu ou m'étoit permis contempler sa diuine beauté. Mais pour cette faueur ie ne delaisse me plaindre contre luy m'aiant oté ce qu'il m'auoit donné que ie suplie a votre grandeur me vouloir faire rendre. Secondement ie dy, qu'il est tenu obseruer acomplir, & garder l'ordonnance par luy instituee & faite: & requiers votre excellence, vouloir entendre qu'il ha fait publir en sa court plusieurs loix & Editz: Entre lesquelz il met par article, que celuy qui aimera fermement sera fauorisé de sa Dame: Mais il ha contreuenu à cette ordō nance ce que luy feray confesser par sa propre bouche. Car il sçait bien que i'ay aimé parfaittemēt ma Dame, comme ie prouueray par Patience & Esperance. Lesquelles asseureront par serment, ce que ie dy ettre veritable. Pour raison dequoy en recompence de mes trauaux, ie demande qu'il soit tenu acomplir l'ordonance qu'il ha faitte publier, veu qu'a sa persuasion, ma Dame m' ha totallement cōmandé que i'eusse à sortir de sa chambre, sans plus me trouuer deuant sa face. Finablemēt puissant seigneur, ie me plains d'vn Edit, publié par le commandement de ce fauceur de foy, & trompeur: Lequel ordonna que tout vray amant employast sa vie en tristesse & ennuy, pour complaire à sa Dame, chose certainement par laquelle ie suis contre luy animé d'auantage: Car voulant obeir à ses loix, et desirant paruenir en grace enuers ma Dame commençay à soupirer, à larmoyer et me douloyr. Et tant plus que ie continuois mon dueil, plus mon cueur receuoit de ioye & plaisir. Pour auec lequel viure ie vous prie, seigneur, commander pour le repos de moy, que par tous les Royaumes & Cours, subiettes à ce folâtre dieu Cupidon, plain de legereté & inconstance, soit obserué & gardé, ce que par son commandement ha eté publié, & que luy mesme y soit tenu pour seruir d'exemple à la posterité. Aiant acheué sa complainte, s'arretta montrant en la couleur de son visage la peine ou son cueur etoit. Apres que repos eut fort bien écouté le pledoyé du prince, Luzindaro, l'aiāt fait assoir, luy dit & asseura que iustice luy seroit faicte. Et faisāt appeler Chasteté & Esperance ses familiers & cōpagnes, leur donna charge d'aller querir promptemēt la Dame: pour laquelle ce vertueux cheualier viuoit en peine. Les deux vertueuses sœurs voulant obeir à Repos, se mirent en chemin pour s'aller rendre au château, ou residoit Infante Medusine: laquelle etoit merueilleuse-

ment triste à cause de la perte de son bon amy. Car la condition des femmes est d'ettre piteuses, & ne faire semblant d'aimer ceux à qui elles portent bonne volunté, chose certainement qui auint à cette princesse, apres que l'Ecuyer luy eut fait entendre l'infortune succedée au prince Luzindaro son maitre: Regrettant lequel cette ieune princesse commença à soupirer. Et faisant sortir de ses yeux, plus luisans qu'Ecarboucle, larmes, se print à dire: O trompeur amour qui prens plaisir à faire mal! i'aperçoy bien que tu has corrõpu en moy la chasteté, qui est le don, lequel toutes femmes doiuent plus estimer & recommander. O Luzindaro mon seigneur et amy, ie te prie ne trouuer mauuaise ma rude rẽpõce: & croire que la mort de mon pere & la craĩte d'ahontir mon lignage, m'ont rendue ainsi superbe enuers toy, que ie veuz retenir & retiens pour loyal amy: Te faisant entendre, que suis du nombre de ceux qui se sont plains contre la Déesse fortune: De laquelle ie me plains à present, veu qu'elle m'auoit maintenu long tẽps en repos, iouissãt de la presence de mon seigneur: Mais enuieuse de mon heur & felicité, me prouoqua, en sorte que prins la hardiesse d'effendre ma presence à celuy par qui ie finiray ma vie: I'aperçoy bien que le sage ha parlé veritablement, quand il ha dit que fortune étoit la plus grande ennemye de raison & constance. Certainement elle est si forte, que rempart aucun ne peut empescher que son dessain soit acompli: comme la perte de mon amy me fayt connoitre maintenant. O déloyale & traitresse fortune, les anciens exposans ton nom, ont écrit à la verité disans que tu es vne chose promte (entre toutes les autres) non pensée qui nous viennent à succeder: Ont dit & iugé ta force ettre grande en prosperité & aduersité: Car iouissans de ta faueur, sommes conduis à la fin desiree: & étãs en ta male grace sommes afligez. Si est ce que leur opinion est que tu rens exemps & hors de peine ceux qui te sont plus agreables. I'ay opinion que le sage proferant tant vertueuse sentence, auoit eu connoissance de mon infortune: Car cette Déesse ha puissãce hausser ceux qui sont reputez mortz. Et au contraire conuertir les superbes triomphes en obseques & douloureuses plaintes. Pour raison dequoy on dit communement, que la fortune est plus tost gouuernante de notre vie que le sçauoir. Certainement, mon seigneur & amy, tu has eté par semblable malheur ataint: Car etant reduit en ce château, où pour mon amitié tu viuois en triomphe & prosperité, cette traitresse fortune (cõme seule) inuoquée, notée, pensée, louée, reprise, honnorée, outragée, reputée, aueugle, vagabonde, inconstante, incertaine, variable & fauorisant les indignes, t'ha fait paie-

paiement tout au contraire du seruice qu'auoy par toy receu, dequoy ie suis tellemét fachée, qu'apres ta mort ie ne souhaitte plus à viure. Et me semble que raison m'induit à ce faire, pour me rendre conforme à la renommée infante Tisbée, qui se priua de vie, régrettant la perte de son amy Pyramus. Et le semblable feirent plusieurs autres, ausquelles n'est aucunemét redeuable mon seigneur Lucindaro duquel i'ay eté autant parfaitemét aimée, qu'elles de leurs amis. Acheué qu'elle eut sa cõplainte, print son chemin en la chambre de son amy, & auoir fait leuer son Ecuier, sortirét hors du château aisément: Car les enchantemens perdirét leur force, aussi tost que le pere de Medusine eut rendu l'esprit. Lécuier montra à la Dame la barque, ou son maitre faisoit sa plainte alors que le Dauphin que le saisit. La Dame entendant le discours de l'Ecuier, se ietta promptement dans le vaisseau, qui ne tarda ettre assailli par Æolus, & poussé promptement par ses ministres en haute mer. Ce qu'aperceuãt l'Ecuier epouuanté au possible, & soupirant fort hautement, cõmença à dire, i'ay fait pauure garde de ce que mon seigneur m'auoit tant recommandé. Tu me fais bien connoitre Amour ta grande puissance. O renommée Damoiselle qui as etté enfermee si long tẽps: tu n'has eu crainte d'abandonner ce plaisãt château, & exposer ta vie à la mercy de la braue & furieuse mer, pour suiure ton amy. Certainemẽt Marcus Attilius, Scipion Marcel, le Roy Perceus, Clodius, ne le fameus Marcus Pompilius, qui se sont trauaillez laisser perpetuelle memoire d'eux à la posterité, ne se peuuent parangonner à toy: Car leurs faitz procedoient pour la defence de leurs terres, & pour se faire estimer aux armes, ou au contraire (Dame treſrenõmée) ce que tu has fait à eté pour ne te montrer ingrate enuers ton chair amy (le plus loyal qui soit encore né) attendant la liberté duquel, acompagné de regret indicible veux aller garder la place ou ses deux loyaux Amans ont fait seiour plusieurs annees: Ce dit, feit retour au château, & auoir fermé la porte, s'alla rendre en la chambre de la gracieuse Medusine: Laquelle étãt sus la mer aperceut venir droit à elle vn grãd feu: duquel commancerent à sortir tonherres, & éclairs: & voiant que la flamme commençoit fort à l'aprocher, perturbée au possible: ioingnant les mains contre le ciel, se print à dire. Ie te supple souuerain Dieu me vouloir faire entẽdre si mon offence à merité que mon corps soit consummé par feu. O traitre fortune, ne pense point que la mort me rende frayeur: Car tu aperceuras, & connoittras en moy, encore plus de cueur & asseurance que n'has aperceu autrefois en Marcus Atilius Regulus, étant pri-

sonnier des Cartaginois, en Cerates, etant à la mercy de septante Tirãs de Lacedemone, en Carindeno, etant reduit au vouloir du Roy Darius, ne Antheodore prisonnier de Lissimacus. Si les dessus nommez ont meprisé la mort pour agrandir leur renommée, penses tu souuerain Iupiter qu'Atropos la cruelle me sceust empescher satisfaire au deuoir d'amitié, auquel ie suis obligée enuers mon Seigneur Luzindaro. Vsant d'vn tel langage, se print à ramer pour se aller rendre au pres du feu, qui ne tarda s'aprocher d'elle, acompagné d'vn tonnerre tant fort epouuentable, que la Dame surprinse de fraieur tomba du haut de soy: Et cependant la flamme fut etainte, sans qu'on aperceust en ce lieu que la barque ou étoit la Dame laquelle ne fut plus tost leuée, qu'elle se trouua dans vn verger, ceint & enuironné de fleurs odoriferãts ou elle entendit chanter si doucement, qu'amour qui ne cessoit d'embraser son cœur, d'auantage l'incita regarder à ietter la veue d'vn côte & d'autre. Et ainsi que cette princesse visitoit ce plaisant verger, elle veid sortir deux damoiselles, richement equipées, acõpagnées de plusieurs & diuers instrumens. La premiere portoit vne robe de veloux verd: & sur les decoupures des manches etoient posez plusieurs cueurs d'or emaillez de verd: Et sur la poite et extremité d'vne gaulle qu'elle portoit en la main, paroissoit sur vn rolleau (lequel etoit de parchemin) le nom d'Esperance. L'autre Dame étoit vetue de veloux blãc sur lequel se mõtroiẽt maints rameaux de Palme en broderie. Et en sa main portoit vne palme, si grãde qu'elle luy couuroit tout le chef. Et sur icelle on lisoit le nom de Chasteté. Esperance qui étoit plus legere que sa compagne, gaigna le deuãt. Et s'ettre redue aupres de la princesse Medusine, dist: Excellẽte & vertueuse Dame, nous Chasteté & Esperance messageres du souuerain Repos auons prins la hardiesse par son commandemẽt nous venir presenter à toy: Et te sommer prẽdre ton chemin au lieu ou il fait residence, afin que Cupidon qui te fait appeller en iugement soit par ta reponse condamné à reparer l'offence par luy commise contre le renommé & vaillant cheualier Luzindaro prince d'AEthiopie. Tandis qu'Esperãce & Chasteté parloient la sage Aethelasia arriua acõpagnée de plusieurs damoiselles & aperceuãt que la Dame du prince Luzindaro ne disoit mot, se mit au deuant d'elle, vsant d'vn tel lãgage: Ie vous declaire Esperance que dans vne heure Medusine se rendra en la court de Repos votre seigneur: Esperance luy dist que Chasteté et elle etoient en volunté l'acompagner: Au moyẽ dequoy la princesse fut acostée & mise au milieu de ces deux vertus. Et suiuie des autres Damoiselles, qui faisoiẽt deuoir iouër

&

& sonner de plusieurs & diuers instrumens, sortirét du verger, & môterent en vn Palais: les murailles duquel sembloient être couuertes d'or. En vn lieu fort éminét & haut étoit assis, & figuré le Dieu Bachus: Alentour de sa chaire sortoiét grappes d'or merueilleusement belles & plaisantes à voir: Deux belles Damoiselles étans ioignant le siege de Bachus, voians entrer la troupe, commencerent à chanter si armonieusement, que les autres Nymphes & Deésses eussent quité toute la richesse de l'auare Midas pour ouyr triomphe tant excellent. La sage voiant que Medusine étoit rauie luy mit en la main vne chandelle de cire rouge. Puis commanda à ses damoiselles qu'elles eussent à dépouiller l'infante, à quoy elles obeirent incontinent, & apres sa fille de chambre aporta autres acoutremens. Premierement la sage feit vetir à Medusine vne chemise ouurée d'or, et toute semée de perles, parmy lesquelles etoiét posez Diamés en quátité. Apres la vasquine de veloux noir luy fut baillée, & la cotte de veloux blanc passemétée en lieu de bord, de maintes Iacintes & Emeraudes. La robe etoit de veloux incarnat brodee de Saphir, ceintz & enuironnez de grosses perles: Sur le deuant de cet acoutrement, étoit figuré la face d'vn cheualier merueilleusement triste aiant à l'entour arbrisseaux de fin or ainsi qu'on souloit decorer les antiques Deesses: Parmy les taillades des máches sortoit la chemise, & ce qui se montroit, hors d'vne chacune decoupure, étoit lié auec passement d'argent. Vn Carcan de grád pris luy fut mis au col. Et la ceinture qu'on luy donna étoit de la mesme façon, acópagnee de chapeletz riches au possible: car s'etoient fins Diamans taillez en forme de clochettes. Ses blôs cheueux furent couuers d'vne coefe d'or enrichie d'orfaurerie. Finablemét on mit sur le frôt de cette princesse vne Topaze de gráde valeur: Puis la sage luy otá la bougie de la main: Au moyen dequoy cette Damoiselle qui etoit retournée en sa premiere connoissance, cômença à hausser la veue: Puis tomba sur le bord d'vn ruisseau: La vertu duquel etoit assez suffisante, pour sustenter & alimenter vn corps priué de vie. Mais elle fut remise en son entier tout incôtinét. Puis six Damoiselles qui marchoient dauant elle, ne tarderent de la rendre en la salle, ou le souuerain Repos etoit assis: auquel Esperance se print à dire en cette sorte: Puissát & souuerain seigneur nous te presentons la sans per en beauté Medusine, afin que l'infidel le Cupidon & elle soient contrains reparer le tort par eux fait, au peu fortuné Luzindaro. Repos desirant ouir les parties commanda que la compagnie fust assise. Puis enuoya querir le parfait Amant: lequel n'eut si tost aperceu sa Dame qu'il se mit à genoux, luy disant. O souueraine

raine princeſſe de beauté ie ſuis grã dement redeuable à celle qui t'ha conduit en ce lieu ou i'ay pouuoir donner conntentement & plaiſir à mes yeux, auant mourir. O dieu des Amans, ſi iuſques à preſent ay vſé de complainte contre ta puiſſance & grandeur, raiſon m'incite maintenãt à te demãder pardon, puis qu'à ton ocaſion i'ay la iouiſſãce du plus grand bien qui m'euſt ſceu auenir. O cueur d'Amant loyal, que n'abandonnes tu la fortereſſe en laquelle tu es enclos, ſans receuoir aucune lumiere. Ie te prie vouloir ſortir pour auec repos iouir de celle qui en beauté ne peut ettre ſecondée par femme viuante: Car Helene, Policene, Theodore, Lucreſſe, Hipermneſtra, Ariane, Eſtratonica, ne celle autãt renommée en beauté cõme en cruauté Athalanta, ſemblablement la cruelle Sylla, ne ſe peuuent aucunement égaler à ta ſinguliere beauté. O diuine plus que humaine Dame, ie te ſuplie auoir pitié de moy, ſans atendre la cruelle ſentẽce de ta fureur, & le peu de faueur que le déloyal Cupidon eſt encoutumé d'vſer enuers moy. Ce dit, cheut aux piez de ſa Dame, qui l'ayant connu, tomba ſemblablement aupres de luy, faiſant couler larmes le long de ſes ioues, en ſorte qu'elles forcerent le parfait amant à faire ſemblable: Mais ce pendant qu'il ſ'amuſoit à ſoupirer, la Dame commença à dire: O Amour qui es cauſe de me faire découurir le dueil que ie ſeufre pour celuy qui maintient ma vie en torment, et apres qu'elle ſe fut miſe ſur piez, tetãt les yeux cõtre le ſouuerain repos, diſt: O excellant & puiſſant ſeigneur, puis que par toy i'ay été conduite en ce lieu, fais moy iouir du cõtentement qu'on fait ceux qui autrefois ont cõparu deuãt ton excellence, & dõné fin à la peine qu'as ordõnée à Cupidon, à la requette de monſeigneur Luzindaro: T'aſſeurant que ie luy pardõne, & promets que Luzindaro fera le ſemblable. Le prince Æthiopien qui étoit pâmé, s'eueilla en ſurſaut montrãt en ſon viſage la douleur qui étoit logée au profond de ſon cueur: Et voulant parler à l'encontre d'Amour, Meduſine, ſa Dame, luy feit entendre ce qu'elle auoit promis en ſon nom: Au moyen dequoy le parfait Amant n'entreprint de paſſer plus outre: ains voulãt captiuer le cueur de ſa Dame, ſe print à luy dire: Ma déeſſe, ie pardõne (à votre faueur) à Cupidon: Et ſupplie au ſouuerain Repos, le vouloir remettre en la meſme puiſſance qu'il ſouloit ettre Repos, voulant complaire à ce ieune Prince, apointa tout incõtinent ſa requeſte ſoubs cõdition que l'infãte Meduſine ne feroit refus de lui octroier vn don: a quoy elle ſ'acorda. Et tãdis les inſtrumẽs cõmencerẽt à ſonner: Et durãt leur armonie, fut aperceu en vn coing de la ſalle vn char triomphãt, ceint & enuironné de fleurs: Deuant lequel

lequel marchoiét maintes Dames & Damoiselles, toutes atainctes sur le coté senestre par saiettes dorees :& dans le chariot gisoient Cheualiers blessez en la mesme façon. Repos voiant le chair arretté au deuant de son Throsne auec voix haute, se print à dire. Ie té commande Cupidon, leuer & sortir promptement pour etre recompense du bien qu'-has fait à ces deux Amans à ma requette. A la vois de Repos, Cupidon se leua promptement: Et acom pagné de Plaisir indicible, viét dás vn charoit portant l'Arc doré. Et la riche Trousse, dans laquelle etoiét deux saiettes, fort propres. Quand ce puissaut dieu des Amans, se fut rendu ioignant le siege de Repos, toutes les Dames & Cheualiers, se mirent en deuoir les saluer, auec re uerance fort grande: Mais sans faire semblant aucun de l'hõneur qu'on luy presentoit, commença à monter son Arc furieux: puis auoir posé vne de ses fleches (dorees sur la corde) decoçha impetueusement contre la belle Medusine: Laquelle n'eut éte atainte, que le parfait amant Luzindaro, fut traitté en la mesme façon: Si qu'ilz furent tellement embrasez, qu'auoir prins en la main l'-vn l'autre, s'alerent mettre à geõux aux piez de Repos, supplians (veu qu'il les auoit assemblez en ce lieu) vouloir auoir pitié de leur langueur, & trouuer moyen que leurs cueurs veinsent à iouir du plaisir, par eux si longuement souhaitté. Repos montrant semblant de ioye, feit reponce, que son plaisir étoit satisfaite à leur volunté. Et ietant l'oeil sur Medusine, luy pria s'aquiter du don acordé. Apres que cette vertueuse princesse, l'eut asseuré d'-obeir à son ordonnance. Repos luy commanda accepter pour mary Luzindaro prince d'Æthiopie. Puis ne tarda de les epouser, auec grande solennité: car les instrumens commencerent à sonner dans cette sale, si hautement que ceux qui parloiét en ce lieu ne se pouuoient aucunement entendre. Apres que la cerimonie eut eté achuée, la grãd'Sage saisit par les mains les deux parfaitz Amans, & acompagnée de ses damoiselles sortirét de la salle: laquelle disparut incõtinét, non sans faire grand bruit al'entour. Car c'etoit le lieu. ou la sage Magicienne tenoit ses liures. Apres que cette noble compagnie fut sortie, les damoiselles firent dresser table, & couurir pour souper. En la sale du dieu Bacchus, fut le seruice continué, auec grande magnificence, & aussi tost qu'on les eut deseruis, la Sage fait faire vn lit de fleurs, ou les deux amãts, à la lumiere de deux torches, donnerent la carriere aux trauaux soufers, & cueillirent la ioyssance par eux si long temps desirée. Sur le point du iour, Actelasia ne faillit les venir trouuer dans le lit, ou elle cõmença à leur dire. Vous auez de ia veu princes tresexcellens, ce qui vous est succedé, & encore que, par

moy sçauoir,aues eté assemblez en cette place ie vous prie nevous asseurer pẽser iouir lõguemẽt du plaisir ou etes apresent:Car quãd la blãche colombe aura perdu sa force,le grand Phenix comencera a se nourrir & substanter de cendre,iusques a ce qu'il se soit tourné rendre en la compagnie de la Blanche colombe: laquelle le sera attendant.Ie vo⁹ declare,que ce que ie vo⁹ pronostique maintenant auiendra:Parquoy connoissant qu'il nous est impossible tousiours demeurer en vn mesme etat,et que voz royaumes sont possedez par etrangers,ie suis en volunté(pour obuier que votre vie ne soit acompagnée de bataille,diuorces & querelles)vous conduire au chateau de plaisir,ou la belle princesse Medusine ha demeuré enchãtée si longuemẽt,acompagnée quelque temps de Luzindaro:a qui ie fay entendre qu'il est mon parent, filz d'vne belle damoiselle,& du Roy d'Aetiopie, pour l'hõneur duquel ie l'ay nourri le plus honorablement qu'il m'ha eté possible Et ay fondé amitié si grande en luy, que i'en veux auoir solicitude, aussi grande comme de mon filz. Quand la Sage eut donne fin a son langage: les deux amants desirans faire honneur l'vn à l'autre, se tiendrent quelque espace de tẽps, sans faire aucun réponce à la Sage: Mais à la fin l'Amoureux loyal se print à dire:ma Dame, l'honnuer que i'ay receu par votre moyen ne se peut celer: car vous etes cause que i'ay en mon pouuoir ma Dame Medusine,qui etoit le seul bien ou mon cueur aspiroit:& suis tres aise etre sorty du Roy d'Aethiopie, pour ne etre iuge indigne seruiteur de ma Dame:au vouloir de laquelle (quãd aux royaumes qui nous apartiennent)ie me veux totalement cõformer. Linfante Medusine repondit(veu que leurs Royaumes etoiẽt tombez en mains etranges)qu'elle deliberoit viure en la cõpagnie de son seigneur Luzindaro au chateau de Plaisir,ou leurs cueurs auoient eté premierement naurez,par lé grand dieu Cupidon. La sage Acthelasia,trouuant bon son auis,feit dõner ordre, que aucũe chose ne leur manquast,qui fut commode & necessaire à leur voyage:& ce pendãt que la compagnie disnoit, feit equiper fort richement douze haquenees: la plus belle desquelles fut reseruée, pour la gracieuse Medusine Apres que le parfait amant Luzindaro, eut fait harnacher vn genet d'Espagne pour luy,tous ensemble sortirent en campagne:ou Lucindaro print volunte donner carriere à son detrier: Le maniant auec tant bonne grace, qu'un chacun prenoit plaisir de le voir. Le Prince n'eut plus tost arretté son detrier, qu'il s'ala rendre ioignãt sa Dame, sans l'abandõner,iusques à ce qu'ilz se furent renduz sur le bord de la mer:ou deux nauires les attendoient, couuertes de fleurs:Dans les-

lesquelles s'embarquerent, auec grand bruit d'instrumens, & commencerent à faire voile, prenant la coste plus droite pour se rendre au château de Plaisir. Mais ilz n'eurēt longuement nauigé, que les vents gouuernez par la sage Acthelasia, commencerent à les tormenter: en sorte que les deux Amants, tenans leur corps perdus, commencerent à prier Dieu vouloir auoir leurs ames en recommendation. La crainte ne etoit si facheuse à Luzindaro qu'a Medusine, laquelle etoit entre les bras de son amy, sans aucun sentiment. Or ainsi que la tormente les rendoit perturbes, ils aperceurent aprocher vne grosse Nef: laquelle se print à canonner contre leurs Nauires. Ce que aperceuant les Damoiselles de la sage, qui etoient en vn vaisseau à part, ne tarderēt à singler, & s'etre mises deuant la Nef ou etoient les deux Amāts commencerent à receuoir les boulets, & en vn instant saillirēt armées dans vn Esquif, atathé à la grosse nef: puis commencerent à charger furieusement vingt cheualiers que ceux de la nef y auoient fait descendre. L'excellāt cheualier Luzindaro, fut reduit en admiration, aperceuant tant brauement cōbatre ses Damoiselles contre les cheualiers, & regardāt à l'entour de soy, ne aperceut la Sage: Ains trouua au lieu d'elle vn fort bel harnois: Duquel ne fut paresseux s'armer, & auoir consolé sa Dame, s'alla ietter au lieu ou les cheualiers combatoient, les chargeans si rudement qu'il les força rentrer dans la nef ou il les suiuit: mais ainsi qu'il vouloit passer outre vn grād cheualier armé, d'vnes armes Indiennes, semées de petits Paus d'argēt, luy donna vne atainte sur le heaume, si grande qu'il luy feit mettre les genoux en terre: sur laquelle il ne seiourna longuemēt. Ains auoir reprins son escu qui etoit tombe, se ioignit au grand Cheualier, & combatit fort longuemēt auec luy, sans pouuoir empirer ses armes. Et voyant que les siennes etoient teintes du sang des playes que le grand Cheualier luy auoit faittes: embrasé de ire, saisit son epée auec les deux mains, pour en dōner au Cheualier: lequel voyant venir le coup, ota son armet: Au moyen dequoy Luzindaro s'aretta, pour autant que cetoit la Sage qui pour faire cōnoitre la proesse de celui que elle auoit nourry à sa Dame, s'etoit deguisée, & les armes au poing, auoit brusquement assaillly le prince d'Æthiopie. Lequel aiant parfaitte connoissance de la Magiciēne, craignāt l'auoir irritée, se ietta à ses piez, luy disant: Ie vous supplie, ma Dame, vouloir cesser à nous rendre frayeur. I'ay voulu experimenter (répondit la Sage) votre valeur, puis l'auoir saisi par la main, allerēt trouuer Medusine, qui aperceuant les harnois de son amy, couuert de sang, tomba pamée entre ses bras.

Luzindaro,receut aucunement paſ
ſion tant grande,pour voir ſa mieux
aimée en peine qu'il ne tarda luy te
nir compagnie Ce que voiant,la Sa
ge commanda à ſes damoiſelles les
porter dans la nef:leur donnãt vne
liqueur,pour ietter ſur leurs faces,
aiant telle vertu que promptement
les deux amants ,commencerent à
ſe reſentir & connoitre . Et tandis
la Sage ſ'aprocha du bord de la nef,
liſant vn petit liure,& tenãt alumée
vne bougie de cyre rouge :laquelle
n'eut plus toſt ietté en vn des vaiſ-
ſeaux ou les cheualiers armez ettoi
ent venus,que luy & les autres cõ-
mancerent à bruller. Et apres qu'
ilz eurent etez conſummez ,vn ton
nerre fut entendu ,tant fort epou-
uantable,que les deux Amants treſ
ſaillans de frayeur ,ſ'eueillerent ,&
ſe trouuerent ioignant le port du
chateau de plaiſir , acõpagnez de la
ſage & de ſes damoiſelles,auec leſ-
quelles prindrent terre & ſ'ache-
minerent au chateau. Al'entrée du-
quel ,trouuerent douze eſcaliers
d'albaſtre,tant fort blancs qu'ilz
rendoient eblouiz ceux qui ſ'arre-
toient longuement pour les regar-
der. Les portes etoient decorees de
maintes figures antiques ; & entre
le chapiteau & friſe d'icelles paroiſ
ſoit la vie & hiſtorie de ces deux loy
aux Amants,qui furent ebahis qu'-
and ilz aperceurent la court:car ilz
virent qu'elle etoit enuironnee de
deux cents piliers de Iaſpe merueil
leuſement beaux. Et au milieu d'i-
celle etoit poſée vne fontaine :leau
de la quelle ſortoit par douze ca-
nalz ,ioingnant la fontaine,quanti-
té d'oyſeaux branchez ſur deux Cy
pres faiſoient deuoir de iargonner,
en ſorte que leur muſique etoit a-
greable au poſſible aux deux amãts
leſquellez prenans plaiſir contem-
pler choſe tant rare & ſinguliere, a-
perceurent ſortir en fort riche equi
page: L'ecuyer Gariage qui ſe mit à
genoux,pour baiſer les mains des
deux loyaux & parfaitz amants. De
quoy ilz receurent contentement
fort grand , acompagnes duquel,
entrerent au Palais ,ou voyans les
tables ordonnees & couuertes,ſ'aſ
ſirent. Et apres leur deſſert,entre-
rent dix Damoiſelles ,d'entre leſ-
quelles ,quatre qui portoient in-
ſtruments armonieux,ſe prindrent
a ſoner:& les ſix a baler ſi propre-
ment,& auec telle grace que les
deux Amants plains de loyaute,ne
ſe pouuoient aſſez contenter de les
regarder. Vous auertiſſant qu'ilz
ſe maintindrent en cette reſiouiſſã-
ce iuſques au ſouper:Apres lequel
les meſmes damoiſelles feirent re-
tour au bal. Et quand la ſage con-
neut que l'heure pour ſ'aller cou-
cher aprochoit,prenant le deux par
faitz Amants par la main les acom-
pagna en leur chãbre,ou ces deux
ſans per en loyaute paſſerent la
nuict Et apres que le clair Phebus
eut athelé ſon char,& monté ſur ſes
indõptes cheuaux, le lendemain au
matin pour donner aux humains

la

la commodité de voir sa face. La sage Acthelasia entra en leur chambre: & les trouuans prests â sortir, commença à les embrasser fort humainement, leur declarant que son vouloir étoit de se retirer en son château (qui etoit sur le mont Tarsin) chose certainemẽt qui leur fut bien peu agreable: mais pour la crainte de la rendre offensée, n'oserent faire aucun semblant: ains la prierent treshumblement les venir visiter quelquefois, & enchanter leur château, en sorte que personne n'eust puissance d'y entrer pour les offencer. Aquoy la sage ne feit refus, & le tourna fermer & rendre en la mesme sorte qu'auoit fait le pere de la princesse Medusine, alors qu'il la rendit dedans, craignãt que le prince Garinaldo filz du Roy d'Albanie (à qui elle portoit amytié) n'entreprint sans aucun respect d'ebranler le pudique & chaste vouloir de la princesse Medusine sa fille' Apres que la sage Actelasia (dame du mont Tarsin) eut satisfait au vouloir de ces deux princes amoureux, elle pria Gariages se mettre en equipage pour l'acompaigner, ce qu'il ne voulut acorder sans le cõgé de son seigneur & de sa Dame: lesquelz luy commanderent s'en aller auec sa Dame Actelasia: laquelle feit monter Gariage sur le cheual de Luzindaro, & auoir enchanté toutes ce Damoiselles afin qu'elle demeurassét en ce lieu, pour seruir l'infante: Tira hors du sain vne petite table d'arain, sur laquelle mit en ecrit. AV TEMPS QVE LES DEVX SIGNES VIENDRONT A MOVRIR LEVR NID SERA CONSVMME PAR LA SAGE ACTHELASIA, SANS IAMAIS PLVS TOVRNER PAROITRE. Apres que ces lettres ecrites en lãgue Tuscane, eurent eté acheuées, elle posa ce petit tableau au plus haut de la Tour, afin qu'on eut la commodité de les voir. Puis tourna acoler Luzindaro & Medusine: à leur veuë mõta en l'air, & disparut en sorte qu'õques puis ne fut veue par les deux Amants, qui se trouuans seuls (comme tousiours auoient souhaitté) demeurerent au plaisir ou la sage (preuoiant que leur vie ne seroit lõgue) les auoit voulu laisser. Sur le point que fortune inconstante, auoit logé ces perfaitz Amãts au plus haut de sa Roë, les trois Déesses infernales les cours desquelles excede le vent en vitesse, commencerét à se facher. Et receuans ennuy de filer, conclurent couper le fil, par lequel la vie etoit gardée à la sans per en beauté Medusine: Sur le chef de laquelle fut aperceue vn iour qu'elle se reiouissoit auec son amy dans vn verger, vne Aigle noire, criant fort hautement, dequoy la princesse fut reduite en grande fraieur. Ce qui ne fut beaucop agreable au prince Luzindaro son amy: lequel saisit vn arc Turquois, & tira vne fleche contre l'Aigle, qui ne laissa à continuer son cry douloureux, & donnant indice

de grande pafsion: Au moyen dequoi il print sa Dame entre ses bras, & auec elle sortit du verger: Puis l'auoir rendue au château tant fort afoiblie qu'elle n'auoit aucune puissance. L'aigle s'en alla laissant ces deux Amants en grande tristesse: laquelle leur feit compagnie toute la iournee, sur la fin de la quelle, la gracieuse Medusine ne se trouuant en la disposition quelle auoit acoutumé, se feit mettre dãs son lit, ou elle cõmença á se plaindre, en cette façon: O peruerse fortune: ie m'etonne voyant executer ta furie & malice, contre ceux qu'as fauorisé quelque temps. Et mesmement les voyans reduits en plaisir & contentement: vsant d'vn tel langage, arrousoit sa plaisante face de larmes, & regardant son parfait amy, qui auec oeil de pitié la contemploit, se print à l'appeler, puis luy saisissant son gracieux visage auec ses blãches & delicates mains, dist: Ha Seigneur & amy. iay merueilleusement grand regret vous laisser en ce lieu solitaire, ou ma langue commence à perdre sa force, & mes cinq sens à se troubler à cause de la passion que mon cœur endure, pensant à la separation qui sera faitte de nous deux. Luzindaro & elle se tindrent acolez l'espace de deux grandes heures, non sans verser quantité de l'armes, qui ne purent garder Medusine, voyant Luzindaro trister de ietter soupirs & sanglos: apres lesquels increpant la mort, vsa d'vn tel propos: O cruelle Atropos plaine de trahison, i'aperçoi bien, & cognoy seurement, que tu me veux priuer de tout le repoz, plaisir, contentement & consolation, qui me souloient acompagner. Ha Amour si tous ceux qui te suiuent auoient totalement connoissance de toy: ie croy quilz mettroyẽt peine ne se asubiettir à tes loix, tant fort rigoreuses & differentes aux promesses que tu es en coutume, presenter au commencement à ceux qui te font hommage, comme à leur seigneur souuerain. O qu'a bon droit lon peut dire veritablement, que ie n'ay sens, loy, ne diligence, pour fuyr cette tienne sentence prononcée, lors que les miserables mortelz se viennent renger, & assubiettir soubs ta puissance. Ce dit, tourna rentrer en sa cholere, & continuant son exclamation contre la mort, luy dit: O cruelle traitresse, redoubtée & crainte de tous les humains, i'aperçoy bien que personne viuante ne peut fuyr ton ordonnance & rigoreuse loy: soubs laquelle toute creature née est obligée, & par force, contrainte de mourir vne fois: Dequoy ie n'ay regret, fors qu'en mourant ie pers ma gloire & mon plaisir: & le repos de mon seigneur & fauorit amy Luzindaro, viennent à mourir: O mirouer de mes reluysants yeux, ie crains plus votre peine & trauail, que ie ne fay ma prompte fin: laquelle ie sens aprocher, sans rece-

uoir

uoir autre consolation, fors penser au dit & sentence du Sage, disant que la mort nous est necessaire, pour raison dequoy il la me faut soufrir auec constance & fermeté. Or voyant qu'il m'est impossible euiter le coup de son dard, rigoreux & mortel. Ie vous prie mon seigneur & amy, etre constant & vous cõsoler: car encore que mon corps meure, mon ame sera tousiours enuelopée de votre amitié: comme imprimée insculpée & grauée en votre cœur. Acheué qu'elle eut son propos, commença á perdre connoissance, ce que voyant son parfait amy, il ne difera la mettre entre ses bras: & aprochant sa face de la sienne, dist. O heureuse fin, par laquelle toute perfectiõ de beauté absentera le mõde, & me laissera sans aucun cõfort & apuy! O souuerains dieux! pourquoy vous etes vous bãdez cõtre moy pour me faire soufrir! Helas, ma Dame, parlez á moy, auant qu'abãdõner ce val plain de tristesse & amertume: Tournez vers moy vous réplãdissanz yeux: & parles à celuy, le cœur duquel se souloit mirer en votre beauté, Ce dit, tõba pâmé sur le lict de sa dame: Puis s'etre resenti, & recogneu du tout aperceut qu'en pleurãt, Medusine le regardoit: & luy disoit auec voix basse & foible: Ie vous prie mon seigneur & amy, vser de la magnanimité acoutumée, sans vous cõsumer en tristesse: Car il vous cõuiét mõtrer icy votre force, & pource que l'esprit abandonnera mon corps dans deux heures: il vous plaira auoir souuenãce de moy, qui vous donne charge faire mettre mon corps en lieu ou il puisse sentir aucun repos. Ce que ne deuez refuser, veu qu'aues reçeu plaisir & contentement auec luy en ce val de misere. O souuerain Iupiter, o Apolidon, o Iactuan, venez tous trois en ma compagnie, & laisses consolé aucunemét uotre seruãt & mon seigneur. Finissant son oraison, tõba étre les bras de son mieux aimé. Et ioignãt sa bouche à la sienne, iettant vn grãd soupir rẽdit l'esprit, & le corps demeura sur les bras du peu fortuné cheualier Luzindaro, qui la voiant totalemét eteinte, cõmença à faire tõber quantité de larmes sur la palle face de la belle Dame. Regrettant laquelle, cõmença dire. O Amour, i'ay fort grande ocasion de me plaindre de toy, qui sans auoir respect à ma fidelité, m'has oté ce que i'aimoy le plus en cette vie miserable. Ha? ha? ma dame? vous aures raison de former complainte à l'ẽcõtre de moy, voyãt que ie retarde par trop, de vous suiure, ie vous prie ma dame & parfaitte amie me vouloir pardõuer & croire, que bien tost ie iray voir votre gloire excellãte. Et afin q̃ adiouties foy à ce que i'ay en pẽsée, vous supplie vouloir atendre que le sacrifice que ie veux presenter de votre corps à la Déesse Venus soit acomply. Et puis apres i'acõpliray promptemét ce que le deuoir de notre grande & par-

parfaitte amitié me commande vſer enuers vous. Apres que ce loyal & vertueux Amant eut donné fin à ſa complainte, comme homme eloigné de toute gloire, mit le corps de ſa Dame ſur le cheuet du lit, & le couurit auec vn drap d'or: puis s'achemina au verger: dans lequel il auoit aperceu l'aigle, ou il trouua grand nombre d'oyſeuax, qui auec leurs becs rõpoient toutes les fleurs des arbres, & les faiſoient tomber en terre: choſe certainement qui le rendit aucunement conſolé. Et pronoſtiquant que ſon deſſain pouroit etre acomply, s'amuſa quelque tẽps à cuillir les fleurs: Puis les auoir aſſemblees au deſſoubz des arbres, aperceut que les oyſeaux les prindrent, & auec elles ſortirent par la porte du verger: dans lequel ſe tourna montrer à luy. l'Aigle qui auoit anoncé la mort de ſa Dame, pẽſant en laquelle diſt: O maudite meſſagere qui m'ha predit ma future ruine: Me ſerois tu tant fauorable de m'aporter nouuelles, que mon eſprit, abandonnant ce corps, peuſt aller trouuer celle, ſans laquelle, ie ne puis aucunement viure en repos? Continuant ſon exclamation, aperceut que le royal Oyſeau fondit aſſez pres de luy, & ſans faire ſeiour, tourna monter en l'air, criant fort hautement, ſignifiant la triſteſſe: laquelle acompagnoit ce peu fortuné Amant, qui print volunté ſ'aprocher du lieu, ou l'Aigle s'etoit laiſſé fondre. Et s'y etre rendu decouurit vne grande flamme de feu, laquelle il print à cauſe qu'elle etoit poſée dans vn vaſe: Puis acompaigné de ioye indicible, ſortit du verger & print ſon chemin en la chambre de ſa Dame, parmy laquelle aperceut les fleurs que les oyſeaux auoient abatues: dequoy il receut merueilleuſement grand plaiſir. Et penſant que ſon repos ſeroit plus grand apres qu'il auroit fait le ſacrifice: print le corps de ſa Dame entre ſes bras, puis l'auoir ietté au milieu des roſes & fleurs on entendit parmy le Palais, plaintes fort grandes: leſquelles furent continuées aſſes lõguemẽt. Mais pour autant que l'infortuné Amoureux n'aperceut perſonne, il mit le vaſe embraſé au milieu des fleurs: lequel auoit telle proprieté que les flammes commencerent à ſortir, auſſi hautes cõme ſi elles euſſent procedé d'vn gros monceau de bois bien ſec, & eurent telle force qu'en bien peu de temps le corps de la princeſſe Meduſine fut totalement conſummé & reduit en cendre: Laquelle fut cuillie par Luzindaro & miſe dans vn grand coffre d'or. Faiſant promeſſe ne s'alimenter & nourrir d'autre choſe iuſques à la mort. Attendãt laquelle, il ſe maintiendroit, donnant repos à ſon cœur affligé, auec la precieuſe relique qui etoit demeurée du corps de ſa Dame. Quand l'heure qu'il deuoit menger eut ſonné: on feit couurir pour luy, tout ainſi qu'on auoit acoutumé:

mé: Mais il ne voulut toucher aucune chose: ains ouurit son cofre, & auec vne cuilliere de fin diamét, print de la poudre, faitte des cendres du corps de l'infâte Medusine sa Dame: & auant que la mettre en sa bouche, se print à dire. O reliquaire ou gist tout mon bien & felicité, donne moy licence prendre substâce tant precieuse, afin de pouuoir durer aucun temps, & porter plus aisement la passion grande, qui me fait compagnie: Ce disant, le parfait Amant mit les genoux en terre au deuant du cofre, & soupirant, mit en sa bouche la precieuse poudre: Puis ferma le cofre, & faisant deseruir veid entrer six Damoiselles, acoutrees de noir: Lesquelles portâs Harpes en leurs mains, s'aprocherent du loyal Amant, qui etoit assis sur le lit de sa Dame à lentour duquel, commencerent à chanter & sonner, rendâs armonie si fort grande, que elles endormirent l'Amoureux affligé. Et ne cesserent de le maintenir en cest etat, iusques à ce qu'on tourna dresser les tables pour le faire souper. Mais quand il veint à tourner ouurir le cofre doré, iettât sangloz, & faisant sortir de son Estomach soupirs abondamment, se print à dire: Ie voy aprocher la fin de mon bien, sans eloigner ma ioye: & aperçoy donner fin a ma gloire. O souueraine Dame, la force me defaut afin que ie aille iouir du lieu excellant, ou apresent faites residence. Ainsi que ce foible Amoureux prenoit la poudre acoutumée, les Damoiselles tournerent entrer sur la mesme heure qu'elles etoient en coutume de Venir tous les iours, Puis commencerent vne chanson, tant fort piteuse, que Luzindaro demeura sans aucun sentimét, iusques à l'Aube laquelle feit demôtrâce d'vn si triste presage que vn chacun eust cogneu ce que il deuoit succeder cette iournée. Quand l'heure qu'on deuoit faire méger le prince Æthiopien fut venue. Les Damoiselles cesserét à sonner de leurs harpes: Au moyen de quoy le parfait amoureux reuint à soy, tant foible qu'a peine pouuoit il parler. Et regardant le tresor, ou tout son bien etoit enfermé: aperceuant le peu de poudre qui demouroit, receut aussi grande passion & tristesse que feit le Roy Priam, quand il aperceut la cité de Troye embrasée, & fut reduit en telle affliction, qu'il se laissa tomber du haut de soy: Tandis que la terre soutenoit son corps, tormenté, tonnoires & eclairs, commencerent à se faire entédre: faisant si grand bruit, que ce bon cheualier commença d'ouurir ses yeux: & perturbé à cause du furieux assaut de la mort: aiât les leures vertes, & la face bléme, commenca à soupirer, & en larmoyant se print á dire: O bien heureux & fortuné Luzindaro, puis que tu vois aprocher le temps qu'il te sera permis iouir du plaisir, ou à present est reduitte ta Dame: Si est ce que

ie ne cesseray iamais à me plaindre cõtre le deloyal Amour, & croyray fermement ce que le renommé Macias pronõca vn peu deuãt sa mort: disant que Cupidon luy auoit mal recompensé le temps qu'il auoit employé à le seruir si longuement, & en receut facherie tant grande qu'il en mourut: Comme moy qui me voyant priué de ma Dame, à la persuasion du trompeur & deloyal Amour, enuieux de ma gloire & felicité : Dy & asseure qu'eusse ete heureux, n'auoir iamais aymé ne eu cõnoissance des gloires & afflictiõs qu'amour fait sentir à ceux qui volũtairement prennent plaisir de se rẽdre entre les bras de volupté, laquelle m'ha par trop suiui & acompagné. Aa, ha, perfait Amant? qui te fait ainsi oblier de parler faucemẽt contre ta Dame, disant t'auoir eté grandement profitable, si par cas fortuit tu ne luy eusses onques porté bon vouloir: Pardonne moy mon souuerain bien: car la forte passion ou ie suis reduit pour me voir de vous eloigné, ha eté cause me faire tomber en si grand oubly: Mais desirant, ma Dame, vous faire connoitre que n'ay autre soucy qu'a regretter la perte que i'ay faitte de votre beauté, & que i'aspire m'aprocher de vous, pour auoir iouyssance de la gloire & felicité, ou etes reduitte, ie veux acheuer le reste de voz precieuses reliques, & par mesme moy en donner fin à ma vie Ce dit, print toute la poudre qui etoit demeurée dans le cofre Et ainsi qu'il la poussoit dans son gosieir, rendit l'esprit, soupirant tant fort hautement qu'vn cœur de pierre eust eté emeu de pitié: Si par cas fortuit il se fust rencontré en ce lieu : ou firent entrée fort promptement par les fenestres plusieurs noirs oyseaux, qui faisans grand dueil, & portãs en leurs becs fioles embrasées, les laisserent tomber en la sale, & parmy le château: Puis sortirent par le Donion, crians fort hautemãt, & declarãs la pitoiable fin : à laquelle le plus loyal des amoureux, auoit eté conduit par les trois sœurs fatables. Et apres que l'ame eut abandonné ce monde miserable, le corps de ce perfait Amant fut consummé en sorte qu'il ne parut autre chose en ce lieu, fors qu'vn Perron d'albastre, decoré de maintes couleurs fort plaisantes à voir. Et à l'entour on aperceuoit, cõtre Amour maintes lettres, qui recitoiẽt le peu d'estime que on doit faire de ceux qui suiuent les fauces brisées de ce petit aueugle Cupidon. Soubs le chapiteau du Perron d'albastre fut aperceue vne table de cuiure: sur laquelle etoient grauées aucunes lettres latines, qui disoiẽt.

ICY GIST LE SANS PER EN FORTVNE, AMANT, LVZINDARO PRINCE D'ÆTHIOPIE: LEQVEL AVANT SA MORT PRONONCA LES VERS CY DESSOVBZ ECRITZ, AINSI QVE MACIAS LES HA CHANTES.

Le sens est vaincu de son doux amer
Mais il ne plaist tousiours de mesme
sorte,
S'ainsi qu'a moy, à vous vn mal a-
porte.
Fuiez Amants à cet Amour aimer.

Fuiez peril ou tristesse est posée,
Prenez plaisir, ennuy abandonnez,
Vôtre seruice à vn autre adonnez
Bref hors d'amour mettez votre pẽsée.
Car s'il rendoit iustement compassée
Sa courte ioye, à son cruel torment,
Lors ne pouroit se plaindre aucũ Amãt,
Nul (non aimé) n'auroit l'ame offensée.

APres que ce nouueau spectacle se fut montré, six Damoiselles: douées de beauté singuliere, ne tarderent à se venir rendre au pié du Perron: Et ayans leurs blons cheueux epars & etãduz sur leurs epaules, commencerent à chanter tant fort doucement que toute personne humaine, eust eté prouoquée à faire dueil, entẽdant leur musique: laquelle exposoit la sentence des vers dans lesquelz etoient recitées les peines des deux Amants, & les propheties de la grand sage Acthelasia. La principale des six Damoiselles, qui excedoit les autres en beaute, monta sur vn degré qui etoit ioignant le Perron, puis commenca à crier fort hautemẽt: & à sa voix arriuerent maintes personnes: ausquelles elle commenca à dire: Vous auez aperceu parfaitz Amãts, la fin de ceux que vous auez en si grande estime pour auoir eu la iouissance de leur amitié, laissant à part laquelle ie vous declare auoir eté icy enuoyée, par celuy qui ha pouuoyr vous commander, afin de vous amõnetter qu'a la faueur de ces deux Amants, vous priez Dieu vouloir auoir pitié de leurs ames, afin qu'elles puissent auoir la iouissance du souuerain Ciel, lequel leur etoit apretté en recompense de leur loyauté Vous voulans rendre conformes à laquelle, aimez fermement & tenez foy & loyauté, afin qu'apres le depart de ce monde, vous puissiez iouir de la gloire qui vous est aprettée au throsne ou sied le puissant Cupidon, mon seigneur, à qui te vous recommande, afin qu'il aye pitié de vous autres & de moy, qui par luy ay eté atainte & blessée outre mesure. Ce dit, les autres cinq Damoiselles commencerent à sonner de leurs instruments: Et au chant de leur Musique, les personnes qui etoient assemblées à l'entour du Perron, tomberent en terre sans aucun sentiment. Et quand la sixiesme Damoiselle les eut appellées par trois fois, leurs corps disparurent, en sorte que depuis ilz ne furent veuz en ce lieu, ou les Dames qui etoient demeurées donnerent sepulture au corps affligé & nous laisserent exemple, afin de perdre volunté de suiure la vanité d'Amour: & nous etudier, & prendre peine à contempler & penser au torment qu'ha soufert celuy, qui pour

nous oter de perpetuelle seruitude & captiuité, ha voulu etandre son corps sur l'Arbre de la Croix. Le fardeau de laquelle il nous faut porter si nous voulons paruenir au lieu de repos. La porte duquel, sera ouuerte à ceux qui s'eloigneront de cette pestilance & vo luptueuse amytiè pleine de poisson,

FIN.

A ANVERS,

Chez Ian waesberghe sur le Chemitiere nostre Dame, sur le merche de Toile, à l'escu de Flandres.

M. D. LXI.

